Historique du
Du 163e Régiment d'Infanterie
Source : GALLICA
Transcription intégrale – Luc Schappacher – 2015

TEMOIGNAGE

De Marius Malavialle

du

163E RÉGIMENT D'INFANTERIE

(CENT SIX TROIS)

Pendant la guerre 1914 – 1918

PROLOGUE

Si le début de mon livre laisse supposer que nous partions en guerre avec la haine contre l'envahisseur, il est juste de se reporter aux prémices de la guerre, pendant notre séjour en caserne, où les théories sans nombre dont nous étions saturés, mettaient du fiel dans nos cœurs.

Nous avions 20 ans, et cela supposait une confiance en notre Pays.

Mais la guerre cruelle et mortelle a laissé aux combattants des deux pays les mêmes réflexes. C'est ainsi que, logés à la même enseigne, souffrant les mêmes maux, encourant les mêmes risques, peinant dans la même boue compacte dont on ne pouvait se dépêtrer, les combattants émettaient les mêmes réflexions : « Toujours les mêmes à se faire casser la figure, alors que d'autres plus heureux, passent leur temps à l'arrière »

C'est la raison pour laquelle j'écris ce livre, telle que j'ai vécu cette vie de misère, et sans haine contre notre ennemi d'alors. Ceux qui ont vécu la guerre me comprendront volontiers.

Je précise que dans certaines circonstances, après des combats acharnés où chacun défendait sa vie, nous n'avons trouvé chez notre adversaire que compréhension envers nos blessés. Je ne prétends pas que des cas isolés ne se soient pas produits, aussi bien chez nous que chez eux, mais, en règle générale, les blessés étaient respectés.

Dans l'ardeur du combat, un homme n'a pas le temps de peser le pour et le contre, mais revenu à la normale, la pitié reprend ses droits, le lion devient mouton.

C'est dans cet état d'esprit que je rédige mes mémoires.

Marius Malavialle

AVANT – PROPOS

Que le lecteur me pardonne les mots, les phrases qui pourraient choquer l'oreille de ceux qui n'ont pas vécu la Grande Tragédie 1914- 1918.

Toutefois, me devant de respecter les us et coutumes de cette époque, je prends la liberté d'écrire les mots tels qu'ils sont et pour ce qu'ils valent.

Le langage des Poilus était un jargon, un parler cru, parfois féroce pour ceux qui «bavaient des âneries » dans les journaux, ou pour ceux qui, de loin, engageaient le pays à outrance, sans toutefois daigner y prendre part.

Le combattant, le vrai, le seul, celui qui était toujours présent dans les moments difficiles, était considéré comme un héros dans les gazettes, on le mettait sur un piédestal pour le glorifier (ce qui le laissait froid !), mais quant à améliorer son sort, ou économiser les vies humaines, il n'y fallait pas songer.

C'est pourquoi ceux du Front « râlaient » à longueur de journée, ce qui les faisait passer pour des insoumis. De là le langage sauvage contre tous ceux qui n'étaient pas au «casse-pipe ». Respectons donc ce langage.

LES OFFICIERS
SOUS-OFFICIERS
CAPORAUX ET SOLDATS
DU 163ème REGIMENT D'INFANTERIE
A LEURS CAMARADES
MORTS POUR LA FRANCE

Monument dédié aux 163ème R.I. à Ansauville

PREFACE

A mes enfants et petits-enfants, je dédie ce livre.

On n'y trouvera que le résumé de la vie d'un simple soldat d'infanterie ayant participé à la vie commune de tous les Poilus, de la mobilisation jusqu'à la capture pendant la bataille de Verdun.

J'écris ces lignes d'après mon carnet de route tenu à jour, ce qui me permet de revivre par la pensée les diverses péripéties de la Grande Tourmente 1914-1918. Mes récits et anecdotes sont simples, sans fards. N'étant pas écrivain, je ne saurais décrire les batailles auxquelles je n'ai d'ailleurs participé qu'en millionième pion sur l'échiquier mondial. D'autres, plus qualifiés que moi-même l'ont fait, et pas mal de livres ont paru à ce sujet.

Mes récits sont véridiques ; seuls certains noms de camarades tués à l'ennemi ont été changés, afin de ne faire aucune peine aux familles des disparus qui pourraient reconnaître un des leurs.

Les faits relatés ne concernent qu'un horizon très restreint, que ce soit pendant la guerre de mouvement ou la guerre de tranchées. En effet, dans la première, ce n'est qu'une mince portion de terrain qui se déroule devant soi, dans la deuxième, le poilu ne voit que de la terre, des barbelés, et son horizon est limité à quelques centaines de mètres carrés, souvent encore moins.

J'ai souffert, comme d'ailleurs tous mes camarades, de tous les maux qu'engendre la guerre. J'ai participé à la guerre de mouvement à partir du mois d'août 1914, assauts à la baïonnette, avances, replis. Ces derniers, nombreux, hélas ! Talonnés par un ennemi supérieur en nombre et en matériel. Que de jours sans repos ! Que de kilomètres de replis ! Un sac de treize kilos tirant sur les épaules et meurtrissant les chairs obligeait parfois à faire abandon de ce précieux fardeau contenant tout notre avoir. J'ai couché à la belle étoile, sous le froid, la pluie, dans la boue. J'ai mangé (Il faut vivre jusqu'à quand?) des aliments plus ou moins avariés, reliquat du ravitaillement jeté dans les fossés par les Services de l'Intendance. Mon tour de garde venait aussi dans les tranchées et souvent au « Poste d'écoute », à quelques mètres seulement de l'ennemi, dans un trou plein d'eau, avec échange de grenades, de part et d'autres, et cela pendant douze heures de nuit.

J'ai creusé, tel un terrassier, remué des milliers de mètres cubes de terre ou de fange, dans des conditions d'inconfort inhumain, cela afin de me mettre à l'abri de la mitraille qui faisait rage.

J'ai assisté à des attaques de tranchées où les pertes, dans les deux camps, se chiffraient par centaines de morts ou blessés, tout cela pour quelques mètres de terrain qu'on devait abandonner quelques jours plus tard, et parfois, le jour même.

J'ai vécu dans la boue, comme des loques de terre, prisonnier de cette fange qui s'agglutinait à vos pieds, vous retenant au sol comme pour vous y ensevelir. Que les heures paraissaient longues, quel cruel supplice pour des enfants de vingt ans ! Et ces morts jonchant le sol de la tranchée, défigurés, hachés, hideux, des corps sans tête, d'autres amputés de plusieurs membres, tous ces malheureux crispés, les yeux jaillissant des orbites, un rictus ressemblant à d'affreuses grimaces et laissant supposer que même morts, ils vivaient encore leurs souffrances.

Que dire de ces indésirables (les poux), dont notre corps était saturé ? C'était des démangeaisons à se gratter avec le fourreau de la baïonnette, sans pouvoir s'en débarrasser. Les infiniment petits presque invisibles, donnaient autant de souci aux

combattants et, quand l'irritation atteignait son apogée, il ne restait plus qu'à poser la culotte et à griller toutes les coutures à l'aide du briquet : un grésillement, une odeur de roussi, et les poux brûlaient ainsi que la culotte.

Des bombardements sans relâche dans nos tranchées vous laissaient à l'état de loques humaines ; l'odeur de la poudre desséchait les gosiers, et seul remède à cela, lécher les rondins humides des abris pour calmer la soif. Dans les moments critiques, nous eussions volontiers donné un de nos membres pour sortir de l'enfer.

J'ai fait des corvées de ravitaillement, en tant que volontaire afin de permettre l'accession aux tranchées de ravitaillement qu'on prenait alors à plusieurs kilomètres à l'arrière, dans un terrain battu par l'artillerie où la boue collait aux chaussures, rendant ainsi la marche très pénible. Cinq à six heures étaient nécessaires pour l'aller et retour, et encore bien content quand la corvée arrivait au complet ! Combien de fois n'ai-je pas assisté à la «morgue » (cabane en roseaux) à la reconnaissance d'un camarade tué à l'ennemi, parmi tant d'autres inconnus ; cela afin de lui donner une modeste sépulture. Enveloppé dans une toile de tente, quelques branches dessus, quarante centimètres de terre, une croix de bois, son nom, son régiment, le képi sur la croix, voilà ses funérailles. Certains camarades, malgré leurs pieds gelés n'étaient pas exempts de tranchées, le major ne les ayant pas jugés propres à l'évacuation. Tout cela, en somme, résume bien la vie des Combattants, pauvres hères voués à la chair à canon, alors que d'autres, devenus «tabous », dans certains dépôts, faisaient la noce à l'arrière.

Plaque dédiée au 163ème R.I.
à Nice, avenue de Flirey.

MOBILISATION

Deux août 1914, la générale sonne dans la cour de la Caserne. Les cloches de la ville carillonnent à toute volée, comme pour un jour de fête. C'est la Mobilisation.

- « Ce n'est pas la guerre, dit-on, mais une mesure de prudence, d'ailleurs, à l'heure actuelle, une guerre ne peut se concevoir, étant donné les forces de l'artillerie qui, au dire de certains chefs, arrêterait net toute velléité de la part de l'adversaire. »

Nous, soldats de vingt ans, voulons bien le croire, mais au fond ne sommes pas rassurés. Enfin, advienne que pourra, il faut obéir et non discuter, ce qui n'empêche pas de discourir sur le sujet tout en vidant force bouteilles de blanc et de rouge à la cantine du bataillon. Déjà apparaissent, dans la cour du quartier, les réservistes touchés par l'ordre de mobilisation. La joie est sur tous les visages, on se congratule par des tapes sur l'épaule et en trinquant ferme à la santé de nous tous et à la victoire de la France. En ville, la population est soudain prise de bonnes intentions envers la troupe. C'est à qui apportera à la porte de la caserne, le plus de friandises possible.

- « Profitons de l'occasion, me dit mon voisin, ça ne durera pas, autant en jouir tout de suite. »

Dans la cour, à même le sol, c'est un déballage de vêtements, de godillots ; on choisit selon sa convenance. De ce capharnaüm, semblable à la « Foire aux puces », des hommes sortent mi-civils, mi-soldats. Le lendemain, on active l'habillement et surgissent alors de vrais militaires, un peu gauches, encore assez martiaux tout de même. L'équipement suit, sac complet, bretelles de suspension, cartouchières, fusil, baïonnette, musette, bidon, etc ... La tenue de guerre neuve est la répétition de la tenue de ville, pantalon garance, veste et capote bleues, képi rouge et bleu. Elle permettra par la suite à servir de cible à l'ennemi.

A partir de ce moment, ça ne traîne pas : les hommes sont incorporés à l'active, doublant les effectifs, les marches succèdent aux marches, afin de façonner les esprits et leur faire les pieds. Revues d'habillement, revues d'armes, revues de détail, amusements de militaires, tout est complet.

En route pour un nouveau cantonnement en ville. Un musée nous accueille et nous passons là quelques jours, attendant la décision de l'Italie. Celle-ci n'a pas pris position et enfin, le 15 août, c'est le Grand Jour. Nous tous, gamins de 20 ans, l'attendions avec impatience. Et oui, il en est ainsi. Ignorant tout de ce que peut être une guerre, et gonflés à bloc par des théories quotidiennes, nul ne veut manquer le départ, imaginant la fin de la guerre avant notre arrivée à la frontière !

Et puis, il faut bien le dire, notre confiance en nos chefs est totale. La défaite de la France ne peut se concevoir. Nous vaincrons c'est certain. La foi est en nous et l'allemand, aux dires de nos chefs est l'ennemi n° 1 qu'il faut abattre une fois pour toutes.

De telles paroles nous montraient ainsi l'ennemi : casque à pointe, un couteau entre les dents, et ne faisant pas de quartier. Nous ne pouvions que détester cette race maudite et souhaiter sa disparition.

C'est dans cet état d'esprit que nous prenons le départ pour la « Grande Aventure », ignorant encore, non seulement, la politique mais aussi les hécatombes qui en découleront.

Nous partons fiers de nous-mêmes, défendre la Patrie menacée. S'abstenir, qui voudrait y penser ?

DEPART POUR L'EMBARQUEMENT

La soirée du 15 août a été particulièrement torride ; nos vêtements de drap - on ne les a pas posés de tous le jour - sont humides de transpiration. Quel plaisir n'aurait-on pas à se trouver en bras de chemise ? Mais n'y comptons pas ! Harnachés comme nous sommes, nous le resterons, même pendant le voyage et jusqu'à la frontière.

Le départ est donné, direction la gare.

Les rues sont noires de monde ; le régiment, clique en tête, défile dans un ordre impeccable.

Tout d'abord, hormis les vivats, tout se passe bien, mais bientôt la foule, agglutinée le long des trottoirs, force les barrages et se glisse dans nos rangs. Les chefs, impuissants à canaliser le flot humain, s'efforcent de parlementer, mais peine perdue . . . Force nous est d'accepter ce complément jusqu'à l'arrivée à la gare. Nos musettes regorgent de victuailles, cigares, gâteaux, etc . . ., que nous acceptons de bon cœur. C'est à qui accrochera le plus de médailles à nos capotes.

Les fusils ne sont pas oubliés, le canon de chacun sert de porte-bouquet, et c'est la fleur au fusil que nous arrivons à la gare d'embarquement.

— « Est-ce la guerre, ou bien le prélude à une grande fête, me demande Vailhé ? »

Nous le verrons par la suite.

EMBARQUEMENT

Nous sommes à la gare de Nice. La foule, à son grand regret, a dû se tenir au-delà des barrières.
« Vous m'écrirez, jeune homme », me dit une femme qui ne m'a pas lâché d'une semelle pendant le trajet.
« Soyez tranquille, on vous enverra des cartes postales. »
D'autres conversent à travers le grillage et demandent :
« Pensez-vous que cela va durer longtemps ? »
« Tout au plus trois mois, répond l'un de nous. Pour moi, j'ai idée que ce sera rapide. »
« La guerre ne peut s'éterniser, car il ne resterait bientôt plus de combattant », répond un autre.
« A Berlin », crie la foule.
« Et quoi, à Berlin, reprend doucement un sous-officier (professeur dans le civil), on ira peut-être, sait-on jamais ! »

Un coup de sifflet retentit, c'est l'ordre d'embarquer dans le plus grand silence. Facile à dire, mais quant à l'exécution . . . Les embrassades se précipitent, mon égérie ne m'oublie pas, et je reçois le baiser traditionnel : « A bientôt, et bon voyage ». — « Merci ».

L'embarquement dans des wagons de voyageurs, s'effectue à une cadence accélérée. Nous connaissons la consigne, ayant plusieurs fois accompli cet exercice. Pour la cavalerie, c'est une autre histoire et cela demande un certain temps. Enfin, tout étant prêt, c'est le signal du départ. Une Marseillaise jaillit de milliers de poitrines, le train s'ébranle, un peu loin déjà, on entend encore « aux armes citoyens... »

DEPART POUR LA FRONTIERE

Bien assis sur les banquettes de wagons (contrairement aux premiers départs en wagons à bestiaux : hommes 40, chevaux 8) nous savourons les délices de ce voyage. Il fait frais, vitres baissées, chaque village traversé nous apporte une note d'encouragement, « A Berlin ».

Aux arrêts de gare, et ils sont nombreux, c'est la ruée humaine qui déferle vers les wagons. Les provisions s'accumulent, des denrées diverses nous paralysent les bras.
« Prenez, les enfants, c'est du fond du cœur ! »

Une bonne vieille nous offre un poulet rôti. Si cela continue, où va-t-on loger tout cela. Bah ! dit l'un de nous, réputé pour son appétit d'ogre, je suis d'avis de commencer les opérations en ce qui concerne la « boustifaille ». Tout le monde est d'accord ? Un « oui » unanime répond à la question. Les mâchoires se mettent en action, le calme règne, nous buvons à même le goulot du bidon le gros rouge rempli auparavant par les civils. On admire au passage Cannes, puis Toulon, et enfin, les hommes, repus, se laissent bercer par le mouvement du train et s'endorment, la tête penchée sur l'épaule du voisin.

Les hommes sont à présent éveillés. Quelques bâillements sonores et la causette reprend :
« Pige un peu vieux, voilà encore du ravitaillement pour nous. »
C'est à qui fournira le premier toutes sortes de bonnes choses. Nous acceptons tout de grand cœur et les Côtes du Rhône voisinent avec les Tavels.
« Tiens, dit Bourdonneau, voilà une boîte de Londrès, ça alors c'est de la folie. Mais qu'allons-nous faire de tout ça ? >
« Le bouffer, quoi ! A table les enfants. »

A vingt ans, on ne se fait pas prier pour les repas, on mange, on s'empiffre comme des goinfres. Les quarts sont vidés aussitôt remplis. Le repas se termine dans l'euphorie et les fameux Londrès accélèrent la digestion.

Deux jours se sont écoulés depuis le départ. L'accueil est partout aussi généreux et, bien que fatigués par ce trajet, le moral est bon.
Lyon, arrêt d'une heure. Les hommes sont autorisés à se dégourdir les jambes. Les articulations commençaient à se rouiller. Course sans fin vers les toilettes. Un peu d'eau sur le visage, on se sent tout ragaillardis.
« Il me tarde d'arriver, me dit mon collègue Vial, afin de prendre un peu de repos. »
« Du repos, reprend le sergent, compte pas là-dessus. Ça m'étonnerait, car une fois à la frontière, c'est le baroud qui va commencer. »
« Penses-tu, reprend l'interpellé, il y a des troupes dites de couverture, qui sont engagées, et nous aurons sûrement une détente avant d'entrer en action. »
« Je veux bien te croire. Enfin ! qui vivra, verra. »

Notre convoi reprend sa marche. On dirait qu'il active l'allure, ce qui fait dire au sous-officier:
« A cette vitesse, nous n'en aurons pas pour longtemps avant d'être à pied d'œuvre. »

Il ne se trompait pas. Le 18 août, nous débarquions à Belfort.

« Ici, tu peux annoncer : « Belfort, tout le monde descend », clame Pissard d'un petit air content. Le voyage par fer est terminé. Les marches vont reprendre comme en caserne, avec l'as de carreau plaqué au dos. »

EN ROUTE POUR L'INCONNU

Belfort, place forte, nous accueille le 18 août. Pas le temps d'admirer les fortifications, encore moins de flâner dans les rues et les boulevards. C'est la guerre. Nous ne sommes ici que pour aller de l'avant.

Morvillard, à quelques kilomètres, nous accorde une demi-journée de repos. C'est, pour ainsi dire, le calme avant la tempête. Au petit jour, le lendemain, l'ordre est donné de faire marche en direction de la frontière. Nous traversons Petit-Croix, Dannemarie, et par des chemins détournés, parvenons à 4 ou 5 kilomètres en avant d'Alkirch, par une chaleur accablante. Notre tenue de drap n'est pas faite pour alléger la fatigue.

« A-t-on idée, murmure l'un de nous, de nous fagoter de la sorte par une pareille canicule ? »

Les premiers kilomètres ne paraissent pas pénibles ; la gaieté règne parmi nous et si ce n'était la défense formelle de nos chefs, un chant patriotique jaillirait de nos poitrines. Mais chut ! L'ennemi n'est pas loin, ou du moins, on le suppose. On entend au loin un faible bruit de canon (et comme il n'y a pas de fumée sans feu), nous en déduisons un coup de torchon entre deux adversaires. D'ailleurs, sur notre passage, on remarque que des trous d'éclatement d'obus ont labouré le sol et, preuve d'un récent accrochage, des véhicules de ferme ainsi que des instruments aratoires jonchent le sol, hachés menu et réduits à l'état de ferraille.

On s'interroge du regard, il y a eu bataille par ici. Donc des troupes, dites de couverture, nous précèdent, et ce n'est pas aujourd'hui que nous recevrons le baptême du feu.

Dix heures du matin, le sac se fait lourd, les kilomètres se succèdent, les jambes sont fatiguées. Allons, un coup de rein pour redresser le sac.

« Que diable, vous n'allez pas flancher en ce moment, lance notre lieutenant. »

Ces paroles, dites sur un ton paternel et moqueur, nous font redresser le buste. Aucun de nous ne veut rester en arrière, il ne faut pas manquer le spectacle. Phébus redouble d'ardeur. Une sueur mêlée de poussière ruisselle sur nos visages, on s'essuie avec la manche de la capote et les treize kilos du sac tirent sur nos épaules. Mais bah ! Nous avons 20 ans et devons cacher notre fatigue et puis il arrivera bien ce moment de pause, ainsi que celui de la soupe ! Alors, pourquoi récriminer ?

Raisonnements de gosses que nous sommes, mais nous ignorons toujours où se trouve l'ennemi. Nous marchons en colonne par quatre, comme à la manœuvre, cinquante minutes de marche, dix minutes de repos. Une poussière âcre, soulevée par des milliers de pieds nous prend à la gorge. Quelle belle cible pour un ennemi invisible, camouflé quelque part sur les collines, nous attendent de pied ferme, bien retranché, guettant notre présence !

11 heures, le bruit du canon est moins fort. Serions-nous plus éloignés ? Non, l'ennemi se cache et rien ne dévoile sa présence. Les chasseurs d'Afrique, montés sur leurs petits chevaux arabes vont, viennent auscultent le terrain, et viennent rendre compte de leur mission. Ce sont nos éclaireurs, pas d'ennemi en vue. Alors ? Le sifflet retentit. La pose, formez les faisceaux. Un soupir de soulagement. Après trente kilomètres de route, nous allons pouvoir manger la soupe. Chacun s'affaire dans cette intention. Le feu est allumé. Déjà un gargouillement s'entend dans la marmite, et pour peu qu'on nous en donne le temps ... « Alerte, éteignez les feux, sac au dos et rapidement. Ah ! Merde, alors, et la soupe ? »

Pas question, l'ordre est donné, il faut le suivre. Les quarts plongent dans la marmite, chacun se sert et absorbe le contenu après avoir déjà mis le sac au dos. Heureusement pour nous, il y a encore un reliquat des dons personnels : chocolat, fromage, etc. La marche

reprend à pas lents. Halte ! Qu'est-ce ? C'est le 38e régiment d'artillerie qui passe devant. Où va-t-il ? Nous le saurons bientôt. Les pièces de 75 sont hissées sur la crête d'une colline par six superbes chevaux, l'écume aux lèvres. En un clin d'œil, c'est la mise en batterie, caissons ouverts montrant les douilles portant les obus. Pas possible ! Serions-nous si près de l'ennemi ? Ne dramatisons pas. Ce ne sont que des préparatifs, avance le lieutenant.
Nous voulons bien y croire, mais pas de fumée sans feu ... Et puis, bah, qui vivra verra.

BAPTEME DU FEU - TAGOLSHEIM (Alsace)

« Suivez à la file indienne », annonce le lieutenant Delarue, homme à la fière prestance, et la lèvre qui sourit de contentement.

C'est l'officier idéal dans la théorie, un peu casse-pieds en caserne, mais que sera-t-il en campagne ? Nous le verrons à l'œuvre, montrant un réel mépris du danger ; avec un tel chef, que ne ferait- on pas ? Nous défilons, colonne par un, devant le colonel, vieux sexagénaire, sec comme un coup de trique, juché sur un cheval de même calibre.

Le sommet du col est voilé par une épaisse frondaison qui nous cache à l'ennemi. Halte ! C'est à présent le commandant qui dicte ses ordres. Nous écoutons et enregistrons au passage : « 5e compagnie à droite, 6e à gauche, et ainsi de suite ...»

Que va-t-il se passer ? Nous ignorons tout et sommes cependant les premiers intéressés dans cette affaire. « 5e compagnie en tête et départ à mon coup de sifflet. On avancera par bonds successifs, en profitant des moindres replis de terrain pour se camoufler (et moi je resterai en arrière, murmure l'un des nôtres, faisant allusion au Commandant) ». Le cœur bat dans la poitrine à une cadence accélérée. Est-ce la peur ? L'attente parait mortelle, et nous trépignons, impatients de partir.

Le sifflet retentit. D'un bond, nous franchissons le dernier rempart d'arbres qui nous abrite. «En avant », hurlent les hommes pour se donner du courage. La réponse ne se fait pas attendre. Des milliers de balles sifflent au-dessus de nos têtes. Un bourdonnement d'abeilles nous accompagne. «Couchez-vous », crie une voix, celle du lieutenant. L'ordre est inutile. D'un élan unanime, les hommes sont allongés, le sac sur la tête, le visage reniflant les betteraves du champ, sur lequel semble dormir un millier de guerriers.

Le bourdonnement ne cesse pas, au contraire, il redouble de violence, et nous sommes là impuissants. Seuls, les cris des blessés couvrent en partie l'ouragan de fer qui s'abat sur nous. L'ennemi se trouve sur la colline qui nous fait face, camouflé dans des tranchées préparées à l'avance et à huit cent mètres environ.

C'est presque une chasse au lapin, les munitions ne sont pas épargnées et pour peu que l'artillerie allemande s'en mêle, pas un de nous n'en réchappera. Une légère accalmie s'étant produite, nous bondissons à nouveau avec, pour but bien défini, le remblai de la voie ferrée. Mais qu'ont-ils donc ces salopards ? Les voilà qui redoublent d'ardeur, le bourdonnement est plus dru, les blessés réclament le secours de leur mère, de leur femme. Quelle tristesse ! Le remblai de la voie ferrée se rapproche, il est de notre devoir d'y accéder le plus rapidement possible, ce que nous faisons, non sans pertes sensibles dans nos rangs.

Ouf ! Quel soupir de soulagement, nous y voilà, à l'abri de la mitraille, les battements du cœur ralentissent leur cadence, nous respirons et un sourire se dessine sur nos lèvres.

Tout à coup, le canon tonne, nous nous faisons tout petit en attendant l'explosion qui ne vient pas sur nous et pour cause ! C'est enfin notre artillerie qui donne une nouvelle note à la fête, nos petits 75 s'en donne à cœur joie, les départs sont secs suivis immédiatement de l'éclatement. Ce sont des obus fusant dont les gerbes d'acier arrosent l'ennemi. Les quatre pièces de la batterie pilonnent sans arrêt les positions allemandes, les salves ennemies se font plus espacées, prouvant ainsi l'efficacité de nos tirs.

Le lieutenant qui a l' œil, donne des ordres d'une voix reposée : « A mon commandement, les enfants, reposez-vous alors qu'il en est temps, tout à l'heure, il faudra

donner un coup de collier pour déloger l'ennemi. Nous y parviendrons, comptez sur moi pour vous guider jusqu'à la victoire ».

Ces paroles, dans la bouche d'un tel homme, vous donnent un réconfort ! Des yeux se mouillent. Quel soldat ! . . . « Allons, en avant, suivez-moi, clame-t-il au bout d'en instant ».

La voie ferrée est franchie allègrement, les abeilles bourdonnent à nouveau. Quelques mètres encore et nous voilà à la rivière. Pas de pont. Qu'importe, ajoute notre chef en se jetant l'eau et nous tendant la main. L'arme haute d'une main, passez rapidement. Tout va bien pour nous tous, d'une taille moyenne, mais un seule parmi nous de taille réduite, a de l'eau jusqu'aux aisselles, il passe quand même et ressort de la rivière tellement mouillé qu'il a de la peine à traîner son corps.

Un ordre arrive, il faut monter à l'assaut de la colline. « En avant, baïonnette au canon, et pas de flanchards, nous les tenons ...»

Les cœurs battent à l'unisson au son du clairon qui sonne la charge. « La monteras-tu la côte fainéant, la monteras-tu la côte . . . » Trois cent mètres environ restent à franchir sur une pente assez sévère, les balles sifflent, faisant encore des victimes parmi nous, le tocata de la mitrailleuse fait entendre son chant de mort. Qu'importe, on ne peut plus reculer, il faut aller de l'avant, encore une centaine de mètres et ce sera la mêlée.

Pendant notre offensive, nous n'avons pas tiré un coup de feu, et pourtant nos armes sont approvisionnées avec même une cartouche dans le canon. A présent, la défense est plus faible. Nous avançons, baïonnette pointée en avant, l'artillerie ne peut plus nous être utile, les deux parties étant trop rapprochées.

Et c'est l'empoignade finale ; le cliquetis des armes qui s'entrechoquent fait penser à un duel à l'épée dans une salle d'escrime. Il faut défendre sa peau, ne compter que sur soi et faire taire toute pitié. Les cris des blessés sont nombreux, quelques coups de feu isolés ajoutent une nouvelle note. J'aperçois en avant un des nôtres, ferraillant contre un ennemi le dominant de la tête, la partie est inégale, il va succomber, non, une balle française le délivre de son assaillant. C'est, on le saura par la suite, un de ces camarades qui, le voyant en danger, n'a pas hésité à abréger cette lutte. Merci mon vieux, à charge de revanche. C'est parti du cœur d'un gosse de vingt ans, les larmes aux yeux. Inutile de me remercier, aujourd'hui pour toi, demain pour moi. Déjà on entend des cris : « Kamarades ! » Ce sont des rescapés de l'artillerie levant les bras en signe de soumission. Dans l'ardeur du combat, les baïonnettes pointent toujours, nous ne sommes plus qu'à quelques mètres de l'ennemi, et déjà quelques exaltés vont peut-être se laisser aller à des actes insensés. Le Lieutenant, sabre au clair, arriva temps. « Ce sont des prisonniers, des hommes désarmés, dit-il, d'une voix brève. Tenez-les en respect, et surtout pas de mal ».

L'ordre est suivi. Le combat est terminé, mais le travail ne l'est pas.
« Fouillez les sacs des morts, prenez les vivres de réserve et surtout, ne touchez pas aux objets personnels. »

Les prisonniers sont rassemblés, ils vont ensevelir leurs morts.

Reste encore a s'occuper du village. Les granges sont fouillées ; elles recèlent, sous des tas de foin, des créatures mi-civiles, mi-militaires, qu'on fait surgir en piquant au hasard avec la baïonnette. Une visite aux retranchements ennemis nous montre une hécatombe de morts affreusement mutilés par les effets de notre artillerie. Les artilleurs et leurs canons ne forment plus qu'un amas de corps et de ferraille.

Apres l'ensevelissement des morts par les prisonniers, des sentinelles sont placées aux abords du village, garantissant ainsi le repos du gros de la troupe allongé sac au dos et fusil en mains. La nuit est troublée a plusieurs reprises par des coups de feu isolés, dormant l'alerte et empêchant le sommeil.

Fatigués à l' extrême, quel somme réparateur ne ferait-on pas ? Et pourtant, il sera dit que la tranquillité ne régnera pas. Avant l'aube, le rassemblement est sonné.

- « Que faisons-nous ici ? » murmure un des nôtres.

- « Nous l'ignorons, et puis, ne cherchons pas à comprendre, ca ne servirait a rien. »

Apres une reconnaissance par la cavalerie, rien n'indique la présence de 1'ennemi qui, parait-il, a fui en direction de l'Allemagne.

Notre séjour en ces lieux n'étant pas indispensable, nous sommes relevés par un régiment de territoriaux qui auront la charge de garder le terrain conquis. Nous disons adieu a ce coin de France qui garde en son sein nos chers disparus. Et c'est l'envol. « Destination inconnue ».

Embarquement à Belfort, le 22 août a cinq heures du matin. Nous sommes, le jour même, dans les Vosges, a Saint-Dié. Le contact avec l'ennemi est rapide, disons même catastrophique, car, bousculés de tous cotés et pris au dépourvu, nous ne pouvons résister a l'avalanche.

« lls sont mauvais ici, grogne un voisin. »

« Pas plus qu'ailleurs, répond le Lieutenant Delarue, ne vous affolez pas, et surtout, croyez en moi, je vous conduirai dans le droit chemin. »

Nous n'en doutons pas, le connaissant pour un Brave, mais cela ne nous rassure pas quant à la retraite qui s'annonce en désordre.

L'ennemi est tenace, il fonce tel un bélier et nous talonne avec des moyens de combat supérieurs aux nôtres.

Nous sommes terriblement las. Pas mal de camarades s'allègent de leurs sacs. Pour ma part, bien que logé à la même enseigne, j'hésite à me débarrasser de ce précieux fardeau. C'est tout notre avoir et il m'est pénible d'en faire abandon. Seulement, mes épaules meurtries par les courroies ne me permettent pas de le supporter plus longtemps. Mon parti est pris, je le traînerai à même le sol. Un répit d'une demi-heure (on ne sait pour quelle raison), me permet de remettre au dos mon fardeau qui me paraît plus léger. Notre recul continuel fera bientôt place à une véritable débâcle. L'ennemi, relevé par des troupes fraîches, accentue sa pression. Seule, notre section fait encore le coup de feu pour tromper l'assaillant. La vérité, c'est que nous sommes sur la brèche, grâce à notre chef. Sans lui, nous aurions suivi l'affolement.

BATAILLE D'ANGLEMONT

L'ennemi occupe le village distant de deux cents mètres. Notre section piétine dans un chemin creux, baïonnette au canon, attendant l'assaut qui va se livrer. Le jour se lève à l'horizon. Le soleil projette ses rayons lumineux pour éclairer le feu d'artifice qui va se dérouler. C'est aujourd'hui, 27 août. L'ordre arrive, bref, coupant, ATTAQUER.

- « Attaquer ! on voit bien, me dit un camarade, que ceux qui dictent les ordres ne participent pas aux assauts, sans cela . . . »

Disposés en tirailleurs, dans les champs, abrités par les gerbes de paille encore sur le terrain, nous donnons l'assaut au village qu'on ne pense pas trop défendu. Erreur de notre part, les premiers cent mètres sont franchis dans le calme, puis, tout à coup, la fusillade se déclenche de toutes parts, les mitrailleuses chantent leur chant de mort, des camarades tombent, les uns blessés, les autres tués et rien pour s'abriter, que le nez dans la terre.

Stoppés sur place, nous hésitons à franchir le barrage de mort, le feu devient plus violent et encore plus meurtrier. Que faire dans ces moments critiques où aucun ordre ne parvient ?

Quelques instants plus tard, on entend dans le vacarme l'ordre de repli. C'est à ce moment là que notre chef prend la parole : « Repli en bon ordre et à mon commandement ». L'ordre parvenu est formel : décrocher en faisant le coup de feu, ne céder le terrain qu'après l'avoir chèrement défendu. C'est clair et net . . .

Il est facile de donner des ordres, mais quant à l'exécution, c'est une autre histoire.

Les allemands, supérieurs en nombre et en matériel décrivent un vaste encerclement afin de fermer le verrou de la nasse dans laquelle nous nous trouvons. Pas d'autres alternatives en vue, se frayer un passage à l'arme blanche . . .

Une salve de 75 passe au dessus de nos têtes. Tiens, voilà nos artilleurs qui se réveillent. Les départs sont rapides et les arrivées se mêlent aux départs, cela dure un bon quart d'heure, puis, silence. Une accalmie semble se dessiner. Serait-ce les effets de notre artillerie ?

Il n'en faut pas plus pour que quelques sourires jaillissent. Sourires narquois, ironiques, qui crispent les lèvres. L'homme est ainsi fait, il tremble parfois devant le danger, pour rire ensuite dès que la peur (cette maladie du guerrier), a desserré son étreinte, et, qui n'a pas eu peur, me jette la première pierre ! Tous ceux qui ont participé à ces batailles sanglantes doivent avoir connu cette maladie.

LA PEUR

La nuit est tombée, noire. On n'y voit pas à deux pas. Les opérations ont cessé comme d'un ensemble tacite, chacun restant sur ces positions.

Nous sommes à quelques kilomètres seulement d'ANGLEMONT, après une retraite en bon ordre, et talonnés par un ennemi tenace et nettement supérieur, je l'ai déjà mentionné.

Dans l'obligation de passer la nuit sur place, des sentinelles s'échelonnent deux par deux, de dix mètres en dix mètres, sur le front du secteur. Désigné à mon tour, j'occupe un fossé à l'orée du bois avec, comme doublure, le plus froussard que la terre ait connu. J'ai nommé FANTINA. Je le mets en garde de ne pas me fausser compagnie :

- « Tu connais le règlement du soldat en campagne ? Désertion en présence de l'ennemi, LA MORT. »

- « Je resterai, je te le promets, me dit-il, d'une voix tremblante. »

Dans le fond, je n'ai que peu de confiance en ses paroles, et sais par avance qu'en cas de coup dur, je resterai isolé. De cela, j'en suis convaincu, car la peur ne se commande pas, et je l'ai vu à l'œuvre plusieurs fois, dans certains moments difficiles où la frousse l'a fait décamper. Il est certain que quiconque réfléchit bien, rien ne peut se dérouler par une obscurité pareille, seul un fou ou un maniaque pourrait se permettre une incursion dans le secteur ennemi.

Une heure passe. Rien ne vient troubler la quiétude, mon gaillard est derrière moi, nous ne formons plus qu'une seule personne tellement il s'accroche ; il tremble, je me méfie de lui, sachant bien que lorsqu'il me lâchera, je serai incapable de le retenir. Quelques bruits suspects dans la forêt, voilà que l'étreinte se desserre. Mon camarade a joué la fille de l'air.
Que faire ? Rien, si ce n'est que veiller doublement, l'abandon du poste ne pouvant être envisagé. Quelques minutes après, le sergent me le ramène, non sans l'avoir sermonné d'importance : « Fais-le passer devant toi, et à la moindre alerte, ficelle-le. »

Aucune crainte qu'il s'en aille, je l'accroche d'une main. Pour repartir, faudrait qu'il me passe sur la tête, je le tiens ferme.

Les bruits de la forêt n'ont pas cessé ; par ces temps de guerre, ce n'est pas rare, car beaucoup d'animaux ou bétail de ferme ont été libérés par les évènements. A présent, c'est un pas continuel qui se distingue. Pas de doute, c'est du bétail, un homme, au contraire, éviterait le moindre bruit.
« J'ai peur, me souffle FANTINA, j'ai peur. »
Il me pousse en arrière afin de trouver un passage pour fuir.
« Rien à faire, lui dis-je, tu resteras là ou je t'attache avec la courroie du sac.»

Il s'est tu. Le bruit s'est amplifié, la peur lui donne des forces nouvelles, il me bouscule, j'essaie de le retenir d'une seule main, rien à faire, il a fui.

Je ne puis me permettre de tirer au hasard, la consigne étant formelle : NE TIRER QU'EN CAS D'ATTAQUE. Or, je ne suis pas certain que c'en est une, donc attendons.

FANTINA me revient, amené par le sous-officier. Il est prévenu qu'en cas de récidive, ce sera le CONSEIL DE GUERRE. Tiendra-t-il compte de l'avertissement ? Je ne pense pas, il a peur et rien ne pourra calmer sa frousse, je le comprends ; nous sommes tous dans le même cas, seulement, ce qui lui manque, c'est la volonté.

Comme les bruits persistent, il tente un nouveau départ. Cette fois, c'est tout réfléchi : dans le cas où je ne pourrai le retenir, je cognerai dessus afin de lui éviter le pire.

Le jour commence à poindre, on distingue vaguement quelques ombres se détachant du ciel ; dans ce halo, ces ombres chinoises prennent des figures humaines, les pas se rapprochent, précipités. Me serais-je trompé ? Est-ce une patrouille ? Dans tous les cas, si c'est une patrouille, elle est bien prétentieuse, puisqu'elle sait que nous sommes là. Non, mais c'est à mourir de rire, qu'est-ce que cet animal se dirigeant vers nous ?... Un âne, tout simplement, qui peut se vanter de nous avoir tenus éveillés.
« Ah, par exemple, murmure mon camarade, j'aurais jamais pensé à lui. »
« Et bien, mon vieux, tu le vois, ta peur n'était pas justifiée. »
« Non, je le reconnais, mais . . . j'avais peur . . . »
« Et moi aussi, bougre d'andouille, et doublement peur, car je craignais de te voir partir en Conseil de Guerre où tu étais bon pour le peloton d'exécution. »

L'aube paraît, nous regagnons notre compagnie.
« Rien à signaler, dis-je à l'officier, qui scrute le visage de FANTINA, rien, sauf du bétail abandonné, cause de notre désarroi de la nuit. »

Il a compris, l'affaire n'ira pas plus loin, mais, attention à l'avenir. Hélas, la suite nous prouvera que la leçon n'a pas porté ses fruits, malgré les entorses au règlement du soldat en campagne passées sous silence. Notre homme se présentera au CONSEIL DE GUERRE pour y subir une peine infâmante « DEGRADATION MILITAIRE ».

Par malchance, ce sera sa section qui l'assistera dans de tragiques évènements où l'exécution de cinq soldats aura lieu le même jour.

Après la panique de cette dernière heure, le Lieutenant nous rassemble. Il est toujours debout, même aux heures les plus sombres. Calmement il prend la parole :
« Mes enfants, il ne faut jamais créer le désordre, ce n'est pas une défaite que de reculer, mais il faut toujours le faire avec méthode. »

Sa voix est nette, calme, son regard fixé sur nous est le même que celui qu'il affectait de prendre dans la cour de la caserne.
« Pour le moment, rien ne presse, creusez chacun un abri individuel qui vous préservera des balles, et surtout ayez confiance en moi. Nous ne reculerons que contraints et forcés, mais je ne crois pas que le moment soit venu, d'ailleurs, ajoute-t-il, les allemands ne sont pas des surhommes, que diable ! »

Il me désigne ensuite pour aller voir sur notre gauche si la section qu'il a placée est toujours sur la brèche. Je ne trouve personne, sauf un blessé français dont la jambe fracassée par un éclat d'obus pend lamentablement. Je lui fais un garrot, un pansement sommaire, et nous le transportons à l'arrière, sur une civière improvisée avec deux fusils et une toile de tente après lui avoir administré une dose de gnôle qui le réconforte. La marche avec un pareil fardeau est lente, la fatigue se fait sentir et faim nous tenaille.

Tout à coup, un 130 autrichien, dont le tir est très rapide, vient se planter dans la fourche d'un arbre, mais n'éclate pas.
« Pas d'affolement, nous crie l'officier qui dirige le repli. »

Le bombardement se fait de plus en plus serré, nous baissons la tête instinctivement et lui, de dire :
« Bah, ils sont si maladroits ...»

Soudain apparaît devant nous un cheval abandonné broutant quelques rares herbes. L'ayant saisi avec un licol fait d'un ceinturon, nous hissons notre blessé sur son dos après l'avoir solidement attaché. Nous voilà repartis à la recherche du régiment. Le trouverons-nous ?
« Bien sûr, répond notre chef, un régiment ne se volatilise pas, à moins que ...»

Il n'achève pas et nous comprenons l'allusion. La marche devient harassante, et sans les encouragements de celui qui nous guide, i1 y a belle lurette que nous serions couchés sur place. Il comprend notre épuisement et lance :
« Allons, encore un effort les enfants, nous finirons bien par arriver ...»

Les 210 se mettent de la partie, on dirait qu'un personnage invisible dirige le tir de ces satanées batteries. Devant cette pluie de mitraille, force nous est donné d'accélérer l'allure, quand, bon sang de malheur, voilà le lacet de ma chaussure qui rend l'âme. Vais-je m'arrêter, alors que les autres s'enfuient presque ? J'essaie de prolonger la résistance de mon godillot, mais peine perdue, je risque de perdre ma chaussure. Ma main tâtonne dans ma musette et en retire un certain morceau de ficelle, venue je ne sais d'où, qui me sert à consolider mon soulier défaillant. Je reprends vivement la marche, oubliant toutes mes souffrances, et c'est d'un cœur léger que je rejoins le groupe.

Le groupe en question est réduit à une demi-section d'environ une vingtaine d'hommes. C'est, nous le saurons par la suite, cette poignée de Braves, qui représente l'Armée Française, chargée, involontairement, de retarder l'avance ennemie, en faisant le coup de feu avec, à la tête, le Lieutenant DELARUE. Quel courage cet officier ! Quel mépris de la mort dans ces heures sombres ! La chercherait-il qu'il n'agirait pas autrement. Nous ignorons tout de la retraite du gros de l'armée ; grâce à notre chef, nous avons peut-être évité un désastre.

Tout à coup, des sifflements prolongés nous annoncent l'arrivée d'une batterie de 210, les éclatements sont proches. Blottis derrière un arbre de grosseur inhabituelle, nous baissons instinctivement la tête, un choc d'une violence inouïe est ressenti par les six hommes abrités par ce géant de la forêt.

Tout d'abord, nous ne réalisons pas ce qui nous arrive, ce n'est que le crac, crac, crac, d'une branche qui s'écroule, qui nous met en éveil. L'arbre est coupé en deux, étêté, et la forêt touffue ralentit encore sa chute, ce qui nous permet d'esquiver l'écrasement. Un ouf de soulagement sort de nos poitrines et dès lors, notre allure est activée en direction opposée à l'ennemi.

La fameuse batterie lourde a cessé soudain son tir, permettant de reprendre haleine.

Notre chef, un sourire sur les lèvres, attentif aux bruits divers provenant de la forêt, lance un coup d'œil dans notre direction, qui veut dire : « Nous les avons dupés . . . »
« Halte-là, dit-il, rien ne presse, j'aurais une compagnie sous mes ordres, que je chargerais l'ennemi ».

Nous écoutons ces paroles, sans toutefois les croire.
« Mon lieutenant, dit l'un de nous, j'entends des pas qui se rapprochent, les allemands sont là tout près ».
« Ce ne sont que des animaux errant dans la forêt, nous dit-il. »

Nous ne sommes pas dupes, et il le lit sur nos visages, mais rien ne le fera paraître, même la plus mortelle inquiétude.

Disposés en tirailleurs, nous tirons une salve de mousqueterie, étalée sur une grande largeur, pour montrer à l'ennemi que l'effectif squelettique que nous représentons est d'au moins un bataillon. La pilule a-t-elle été avalée par les allemands ? Rien ne nous a montré le contraire, ce qui nous a permis, à notre tour, de décrocher à intervalles irréguliers. On n'entend plus, ni canons, ni fusillade, pas le temps d'analyser les évènements.

Repus de fatigue, la sueur dégoulinant par tous les pores, nous nous traînons lamentablement dans une forêt sans fin.

Nous parvenons enfin à rejoindre notre régiment. C'est presque une pagaille comme chaque fois qu'un repli s'effectue. On fait appel des hommes, beaucoup ne répondent pas, et pour cause ! Les effectifs sont plutôt maigres, mais la guerre continue et nous devons reprendre le collier.

On s'installe sur place, creusant un semblant de tranchée. Nous posons quelques barbelés et nous attendons ! . . . Où est l'ennemi ? Silence complet qui ne nous rassure guère, car l'ennemi est tenace. Silence impressionnant succédant à l'orage de fer qui, tout à l'heure, s'est abattu sur nous. L'après-midi du 30 août nous apprend que, cernés de toutes parts, nous n'avons d'autres ressources que de nous frayer un passage à l'arme blanche.

Bigre, ce n'est guère rassurant, mais nous n'avons pas le choix. Il faut passer coûte que coûte. Et oui, coûte que coûte, les mots résonnent lugubrement à nos oreilles et pourtant, pas d'autres moyens.

Baïonnette au canon, nous progressons lentement en direction de l'ennemi jusqu'à l'orée du bois. Aucune réaction. Serait-ce un piège ? Avançant encore, nous découvrons des cadavres allemands, des blessés et puis plus rien. C'est à n'y rien comprendre. Peut-être l'ennemi est-il caché et attend-il que nous soyons à découvert ? Mais non, il est en retraite, surpris par nos 75, il a préféré décrocher.

Tant mieux pour nous. Au moins, nous pourrons, sans doute, prendre un repos mérité. La nuit tombe. Nous parvenons au cœur de la forêt. Les allemands sont retranchés derrière un talus, et nous devons les imiter en prenant position de l'autre côté de la route.

Une dizaine de mètres seulement nous séparent. Il faut veiller. Les ordres sont sévères, et pour corser la fête, voilà l'orage qui se déclenche. Les éclairs succèdent aux tonnerres, la pluie dégouline sur nos corps, mais le calme règne entre les deux parties.

Accroupis dans un trou, la toile de tente sur la tête, le fusil à la main, nous faisons l'impossible pour ne pas succomber au sommeil. La pluie, la fatigue, les privations ont raison de notre volonté et rares sont ceux qui veillent.

Nous avons vingt ans et la résistance de l'homme a des limites.

Soudain, une fraîcheur dans le bassin me réveille. Où suis-je ? Je reviens à la réalité, un coup d'œil à côté, mes camarades dorment aussi.

J'éveille VAILHE, mon voisin qui, surpris, sursaute et se croit entre les mains ennemies. Je le rassure à ce sujet et lui montre le spectacle d'une troupe rompue par la fatigue. Un coup de gnole nous réveille complètement, et un regard du côté ennemi nous tranquillise. Un blessé agite son mouchoir d'autres geignent. Parvenus à nos côtés, ils nous font comprendre que le gros de la troupe a décroché, profitant de la nuit. Mieux vaut cela, car cette fois nous ne sommes pas responsables de leur fuite, et s'ils avaient deviné ! . . .

Un ordre arrive. Tout le monde debout, direction l'ennemi. Exténués, nous reprenons le collier, non sans récriminations. Que peut-on faire d'hommes dans notre état de fatigue extrême ? A cela, personne ne répond. L'ordre est formel, en avant.

Péniblement, nous parvenons à un petit village en flammes, quatre kilomètres après RAMBERVILLIERS-BRU. La nuit tombe. Impossible d'aller de l'avant. Nous marcherions à tâtons, au risque de nous faire massacrer. Halte forcée sur place. Que faire ? Se coucher ? Voilà la première impression. Nous avons sommeil. Il faut se reposer. Chacun s'organise du mieux qu'il peut. Ce mieux, pour quatre camarades de combats, nous conduit à tâtons à la porte d'une cave qui ne résiste guère à notre poussée. Il fait noir comme dans un four. Nous sommes là quatre amis de la section : Robet, le Marseillais, son collègue Lafleur, également de cette région, Vailhé et moi-même.

Robert, fouineur de nature, déniche dans sa cartouchière une bougie en provenance d'une « rapine » dans une maison abandonnée, éclaire la cave pour se guider . . . Nous le suivons en posant notre « bardat » sur le sol, ce qui allège les épaules.

— « Bonne Mère, si tu voyais ton fils plein de crasse, rompu de fatigue et pas même un croûton de pain à se mettre sous la dent. Ah ! Bonne Mère ! »

C'est Robert qui exhale sa souffrance, au bout du rouleau. Il n'en peut plus et menace de rester là au moment du départ. Tout en monologant, cependant, notre Marseillais fouille tous les recoins de la cave.

« Ah ! merde alors ! ça c'est une trouvaille ou je ne m'y connais pas ! Aurais-je la berlue ? . . . »
« Qu'est-ce que c'est Robert ? T'as trouvé le magot ? »

« Non, les amis, le magot, en ce moment, ne nous servirait pas à grand chose, mais j'ai trouvé mieux. »

- « Quoi donc ? »

- « Regardez les amis, dit-il en montrant au fond de la cave une étagère poussiéreuse sur laquelle reposent des bouteilles. Je suppose que c'est du pinard, et encore du cacheté ! à moins que ce ne soit du rhum ou des liqueurs ! »

A la lueur de la bougie, il lit sur l'étiquette : « Vin Rouge 13°.»

- « Bon Dieu ! Et dire qu'avec ce nectar on n'aura rien à croûter ! Pas un croûton, pas un biscuit, rien de rien, ce n'est pas grand chose, et on dira après cela qu'il y a égalité ! Ah non ! »

Et le voilà qui fredonne bien tristement :

« L'Eglise est grande et belle
Elle cout'cher, c'est certain
Partout l'or étincelle
Et nous n'avons pas d'pain.
Jésus, image de bonté
Qu'en dis-tu de l'Egalité ?
Du haut du calvaire
Cœur de Jésus saignait. »

Ces paroles l'ont soulagé. Il revient à la réalité. C'est alors que me poussant du coude, VAILHE étale sur les sacs une demi-boule de pain sortie de sa musette.

- « Ah ! ça, mon vieux, rigole Robert, on peut dire que t'es un frère ; mais comment que t'as fait pour économiser cette boule de pain sur notre maigre ordinaire ? »
- « J'ai pas économisé, répond VAILHE, je l'ai « dégotée » dans un fossé où il y en avait des tas jetés par l'Intendance, et avec le camarade - dit-il en me désignant- on a partagé une boule qui, aujourd'hui est la bienvenue. »
- « Ça, tu peux le dire, la bienvenue ! »
- « C'est pas tout, reprend mon ami, nous avons aussi une boîte de singe « cueillie » dans les mêmes conditions, que nous allons ouvrir illico. »

Tout en causant, la boîte est ouverte et partagée en quatre parts, ainsi que le pain, et ... à table ! (si l'on peut dire !)

Le repas est expédié en silence, chacun étant occupé de la mâchoire. Les bouteilles se vident par enchantement.

- « Cela fait six morts, annonce LAFLEUR, la septième est à l'agonie. Il est vrai que la capacité de chacune d'elles n'est que de demi-litre ! »

Cela fait tout de même une bonne moyenne pour chacun.

Le résultat ne se fait pas attendre. LAFLEUR, le premier, s'en va au Pays des Rêves, sans que nul ne l'en empêche. Il est accroupi plutôt qu'allongé, et pousse de petits grognements de plaisir. Robert ne tarde pas à l'imiter, allongé de tout son long sur la terre battue, le sac lui servant d'oreiller.

VAILHE et moi nous regardons en silence, pensant qu'il ne faut jamais se délester en matière de ravitaillement.

Pourtant, comment nous sommes-nous endormis à notre tour ? Ni lui, ni moi, ne saurions le dire. Toujours est-il que je me réveillais la fourchette en main ? Réveillé eut été trop beau, si ce n'eut été par les cris proférés par on ne sait qui !

- « Aux armes, alerte ! »

Abasourdis, ne sachant au juste d'où provenait cet appel aux armes, chacun de nous se charge de son sac et, fusil en mains, faisons irruption dans ce qui restait du village.

- « Où sont les boches ? »

Ce sont nos premières paroles, auxquelles personne ne répond, étant tous logés à la même enseigne.

Bref, puisqu'il n'y a pas de fusillade, c'est que l'ennemi est loin, à moins qu'il ne soit caché quelque part. Nous ne sommes ni rassurés, ni inquiétés. Le Lieutenant arrive, essayant par tous les moyens de réunir la Compagnie. Tâche ardue et délicate, si l'on considère que chaque homme a pris son repos où il a pu, les uns dans certaines maisons encore intactes, les autres, moins fortunés, à la belle étoile.

C'est la pagaille complète pour la compagnie. Mais alors, pensons- nous, en ce qui concerne le régiment, arrivera-t-on à regrouper tous ces isolés ? J'en doute. Mais forcément, on finira par se retrouver, mêlés peut-être à d'autres troupes, à moins que ce ne soit chez l'ennemi !

- « Attendons, me dit VAILHE, le jour n'est pas encore là, et rien ne presse ! »
- « Tu as raison, rien ne presse, on aura toujours le temps d'y crever dans cette foutue guerre ! »

Un ordre arrive. Tout le monde debout, direction l'ennemi.

SAINT-BENOIT, petit village en flammes, apparaît à nos yeux dans une fumée noire.

Le jour se lève à peine, les restes calcinés prennent figures d'ombres chinoises. On voit partout des fantômes : ce sont des meubles jaillis des maisons en ruines, qui prennent ces figures humaines.

Le pays a terriblement souffert de la rencontre. Des cadavres calcinés gisent pêle-mêle dans une vision dantesque, le village a été pris et repris par les uns comme par les autres. Chaque occupant a, à tour de rôle, sonné le tocsin en signe de Victoire, et cela a duré une bonne semaine, sans que le clocher en ait souffert. Les corps calcinés dégagent une odeur nauséabonde. C'est un enchevêtrement de cadavres unis par la mort.

En d'autres circonstances, nous eussions été impressionnés de cet horrible carnage, mais depuis notre séjour, nous en avons tant vu que rien ne nous surprend plus.

Notre avance, à une allure record, nous porte, le jour même au Col de la Chipotte, triste passage marqué par des pertes sévères

Le 4 septembre, c'est la coquette ville de RAON-l'Etape qui nous reçoit. Ici tout flambe. Les magasins saccagés par le passage de l'ennemi nous laissent une impression désolante. On croirait une bande de pillards et d'ivrognes, ne respectant rien. La population toute entière combat le feu avec des moyens de fortune. Une vieille femme nous accoste en ces termes :

- « Venez donc chez moi, mes enfants, il reste encore un peu de vin, malgré la perte de milliers d'hectolitres auxquels l'ennemi a donné cours. »

Pour la première fois, nous couchons dans un lit, sans couvertures ni draps, bien entendu ! D'ailleurs, par cette canicule, ce serait superflu.

La nuit est reposante. Un brin de toilette et un coup de rasoir font de nous des êtres nouveaux. Ah ! ce qu'on est bien après un nettoyage de crasse de trois semaines ! Qu'il ferait bon séjourner ici. C'est un repos bien mérité, mais la guerre n'est pas terminée pour cela, et notre séjour à RAON ne sera pas de longue durée.

ATTAQUE DU COL DE LA HALTE (Vosges)
REIN DE LA VIERGE (893 m.)

Un beau matin, en route. Direction : un col qui domine la plaine et dont le sommet est tenu par les allemands. On y accède par des sentiers muletiers à travers une épaisse frondaison de sapins, si dense que chaque arbre peut recéler la présence d'un ennemi.

Rien n'est plus traître que ces bois. L'ennemi est là, on le sait, mais il ne divulgue pas sa présence par de simples coups de feu. Non, il est malin, et connaît son métier. Toutes les hauteurs sont occupées par lui car il sait que chaque fois, aux prises dans la plaine, il a eu le dessous ; cela lui a servi de leçon et il en profitera pour diriger les opérations à sa guise.

Afin d'être fixé sur les emplacements ennemis, une patrouille est désignée : Amblard, Allary, un sergent et un caporal. Un seul revient, les trois autres ont été tués à bout portant. Une deuxième tentative n'ayant pas plus de succès, nous nous retranchons sur place. Ce serait un sacrifice inutile que de vouloir insister.

Les allemands, retranchés sur la colline tirent sur nous comme sur une cible et ne ratent pas les imprudents. Attendons les ordres qui ne sauraient tarder !

Un officier d'artillerie vint se rendre compte de la situation avec mission de repérer l'ennemi. Ce sera sans doute un peu long à attendre, car les pièces de montagne, les 65, ne peuvent être acheminées qu'à dos de mulet et ces derniers ne sont pas nombreux (toujours le manque de préparation). Enfin, les préparatifs sont en place, les vivres de réserves sont distribués au cas, bien improbable, où la progression serait de longue durée. Nous écoutons avec attention le premier coup de canon, prélude à la danse. La farandole des « zim-boums » donne le ton, ces pièces-là ne tirent que de quelques centaines de mètres, et les chutes sont toutes proches et efficaces si l'on en croit les cris des blessés qui parviennent jusqu'à nous !

Ce bombardement dure plusieurs heures sans que les allemands daignent répondre à notre politesse. Que préparent-ils ? Pourquoi ce calme ? Rien n'indique que l'ennemi est absent. Encore un bombardement plus serré, puis l'ordre arrive d'attaquer la crête. On y va, résolus, baïonnette en avant, en se tenant à l'abri des balles, profitant des troncs d'arbres à portée.

Serait-ce une feinte, alors que nous sommes presque au sommet ? Le gros de la troupe a fui devant l'hécatombe de morts et blessés ; seuls quelques rescapés sont vite réduits à l'impuissance par la menace des baïonnettes qui n'hésiterons pas à faire œuvre de mort. Encore une victoire pour nous, cela nous réconforte d'autant plus que cette fois les pertes sont moindres.

Notre séjour n'étant plus nécessaire, nous sommes relevés par le 21e Chasseurs à pied à qui nous souhaitons bonne chance.

Le 25 septembre, Celles-sur-Plaine à 14 kilomètres de Raon nous accueille. Les bruits les plus divers circulent de bouche à oreilles : l'ennemi a repris son offensive, il progresse rapidement.

- « Penses-tu, c'est la déroute complète ! » Les ordres arrivent suivis e contre-ordres. La marche devient pénible, cinq kilomètres en avant, trois en arrière ... et puis zut, inutile d'y penser. On verra bien.

C'est la ville de Raon qui, pour la deuxième fois, nous offre l'hospitalité. Un repos, bonne affaire ! « T'as une boîte de sardines, me dit Vailhé, si on bouffait ? »

- « Tout de suite, je suis d'accord avec toi, tu vas voir qu'elle sera vite « nettoyée ». »

Maigre repas pour des jeunes de vingt ans ; l'estomac n'est pas satisfait, ce qui aigrit les caractères. On veut bien se battre, mais, Bon Dieu, avoir de quoi se caler les joues au moins, mais, non, tous les jours c'est pareil.

Le sommeil a pris possession de nos corps. Nous voilà dans les bras de Morphée, seulement, un trouble fête a jeté le cri d'alarme : « Alerte ! »

« Ah ! la barbe, gueule l'un de nous, plus moyen de bouffer, plus moyen de roupiller, alors ? »

- « Allons, debout, rassemblement, crie l'officier. Activez ! »

Des vivres de réserve sont distribués, on ne prend que ce que l'on peut et quant à la viande fraîche, il n'y faut pas compter. « Pourtant, me dit mon camarade, si on remplissait une gamelle, elle pourrait nous être d'un grand secours ».

- « Tu as raison, dit Vailhé, le poids à porter ne sera pas excédentaire, allons-y pour remplir la gamelle. Tu parles à la pause quand les camarades nous verront avaler pareil beefsteak ! »

Vers midi, une pause nous étant accordée, nous nous mettons en mesure de faire un feu pour la grillade. A l'avance, nous savourons ce rôti. Quel temps faut-il pour faire cuire ce morceau de roi ? Quelques minutes à peine, et puis, bien que cuite à demi, cela n'a aucune importance. Et le copain de déballer la « bidoche » perchée sur son sac. Un « ah » de stupéfaction sort de la poitrine de Vailhé.

- « Qu'est-ce qu'il y a, vieux ? »
- « La bidoche est passée, les asticots en ont pris possession. Quelle déception ! Flambons-là, peut-être pourrons-nous la bouffer ? Rien à faire, elle cocotte de plus belle, faut la jeter. »

Notre plantureux repas annoncé à l'avance se réduit à quatre sardines pour chacun. Et le départ est donné (pédibus conjambis) sous un soleil de plomb, le sac tire sur les épaules, on le remonte d'un coup de rein. La capote est transpercée par la sueur. Quel calvaire, râle un voisin ! Ah ! les salauds, qui ont inventé cette tenue de drap pour l'été, faut vraiment qu'ils soient corniauds !

Enfin, à la suite d'une marche harassante, nous arrivons à Fauconcourt, après avoir traversé Rambervilliers en flammes. C'est un repos de quarante-huit heures, le temps de faire toilette, reformer les effectifs bien maigres, et après maintes revues et chinoiseries sans nombre (afin que le soldat ne tombe pas dans la mélancolie), nous parvenons à Châtel-sur-Moselle pour y embarquer. C'est une joie pour nous tous que de fuir ces parages inhospitaliers où tant de camarades ont disparu ! Ce voyage sera toujours autant de pris sur l'ennemi, et cela procure une joie sans pareille à un parisien « à gros bec », le camarade Bourdonneau, qui, garçon de café dans la capitale et méridional de naissance, trouve toujours le mot pour rire.

— « Les voyageurs pour X . . ., en voiture S.V.P. », et mimant le chef de gare, il ajoute :
« N'oubliez pas votre valise (le sac), le sac à provisions (musette), ainsi que la canne à pêche (fusil). » Et de rire comme des gosses que nous sommes, rêvant que la guerre est terminée. Le voyage est long, les voies ne sont pas libres, les trains de blessés sont prioritaires, les convois de troupes sont nombreux, c'est autant de prix sur la guerre.

Enfin, malgré la lenteur du convoi et les arrêts sans nombre, nous parvenons à Commercy, dans la Meuse, le 30 septembre.

La ville paraît plaisante. Va-t-on y séjourner ? Il ne le parait pas, car d'après les rumeurs, tout est complet. C'est la raison pour laquelle on reprend le collier : 30 kilomètres, c'est déjà un joli parcours avec l'as du carreau aux épaules cela fait un genre d'entraînement.

En cours de route, nous croisons des hussards, dragons, cuirassiers, les uns sans chevaux, les autres sans armes, la plupart dans un état de dénuement complet. C'est le résultat

d’un engagement entre la Cavalerie Française et l’Infanterie Allemande, résultat de la Bataille de la Marne.

La cavalerie a dès lors terminé la guerre. Jamais plus on ne verra paraître les escadrons chargeant l'ennemi. Ceci termine la guerre de mouvement.

- « Raulecourt, tout le monde descend », aboie le nouveau chef de gare de la section.

Sa voix est plus calme, il ne plastronne plus, la voix du canon se faisant entendre à nouveau. Cantonnés dans ce village, dans des granges à demi consumés et où une litière de fumier nous sert de couchettes, nous admirons le panorama des tas de fumiers devant les maisons. C’est paraît-il d’après l’épaisseur du fumier qu’on évalue la richesse du paysan !

Pour la première fois, nous avons l’avantage de savourer une soupe cuite au petit bonheur, mais que l’on apprécie à sa juste valeur. La vie du soldat avec des conserves commençait à peser à tous ! C’est une détente que nous apprécions, la farniente est total, mais tout a une fin, il faut penser à l’avenir, nous verrons cela quand tombera la nuit ! En attendant, profitons d’un court délai qui nous est accordé avant d’aller occuper les premières tranchées.

Notre cantonnement est à Bouconville (Meuse), sur l'étang de Girondel. La canonnade s’entend jour et nuit, preuve des combats qui se déroulent aux alentours.

Le pays a été touché par les bombardements. Seules quelques maisons sont encore intactes, ainsi que quelques granges. Ce sont ces granges dont le sol est recouvert de fumier de plus d’un mètre d’épaisseur qui nous serviront de dortoirs.

D’autres compagnies cantonnent à Broussey-Raulecourt, un peu plus à l’arrière, sans toutefois être hors de portée de canon, ce qui nous laisse à la merci et à la bonne humeur teutonne, et qui n’est pas pour nous réjouir, car nous connaissons l'âme allemande, et sommes certains qu'un de ces quatre matins, nous recevrons une dégelée de 210 sans les avoir demandés. Enfin, espérons toujours en leur candeur !

Quatre jours de repos se déroulent dans un calme relatif ; la toilette des hommes est leur première occupation. Quant au lavage du linge, décrété par notre Etat-major, il séjournera encore quelques temps sur nos corps, c’est-à-dire, jusqu'au jour où nous recevrons du linge propre, ce qui parait aléatoire !

Le nettoyage des armes vient après celui des hommes, bien qu’il ait été porté à notre connaissance par la voie du rapport, que les armes passaient avant l’homme.

- « Faites ce qu'on vous dit et ne regardez pas ce que fait l’Etat-major. » Autrement dit : « Lavez votre linge en famille avec le savon que l’Armée ne vous donne pas ».
- Ah !ces pauvres salauds, ils ne nous feront jamais tant rire qu'ils nous font ch...

Des revues de toutes sortes sont passées par les sous-officiers d’abord, l'adjudant ensuite et l’officier enfin. Allons, ne nous plaignons pas, nous ne sommes pas oubliés. Les autorités pensent à nous.

— « Si qu’elles pourraient nous foutre la paix, ricane Robert, ce serait toujours ça de pris. La Paix et la Tranquillité, voilà notre devise »

Robert, est exaspéré par toutes ces chinoiseries, il n'est d'ailleurs pas le seul, il résume en sorte l’opinion générale. « Foutez-nous la paix, y aura bien assez temps quant il faudra encore supporter les emmerdements des boches ».

Malgré les appels successifs pendant le jour, une partie de la compagnie se défile vers l'extérieur, évitant ainsi les corvées sans nombre qui peuplent la vie du troupier en campagne.

Le couvre-feu sonné, personne ne doit séjourner dans les rues, ce qui n’empêche pas certains mordus d'être à la recherche de pinard, café et autres denrées.

Quelques rares civils sont restés, espérant employer leur temps à éviter le pillage de leurs maisons, et de faire, à l’occasion, un peu de commerce avec la troupe dépourvue de tout.

Un café sera autorisé dans le village ne vendant, bien entendu, que du café. Les consignes seront respectées au début, mais par la suite, on y trouvera en cachette, du vin, de l’alcool et autres denrées, au nez et à la barbe des autorités.

Dès lors, la vie au cantonnement va changer de phase ; tous les services de l'Intendance approvisionneront indirectement certains commerces. Les petits « embusqués », nombreux dans chaque village, vivront une nouvelle vie et tout ça aux frais de la « Princesse » >.

Et quand on parle d'embusqués, nous ne parlons que de ces gens ayant un emploi bien défini : cuisiniers de compagnie, cuisiniers du mess des sous-officiers, cuistots du mess des officiers, cuisinier personnel du colonel (et de toutes la « smala » : ordonnances du colon, commandants, capitaines, etc ... bouchers, Cie Hors rangs et d'autres qu'il serait vain de nommer).

Quant aux vrais embusqués n'ayant aucune affectation, ils sont toujours nombreux et inattaquables, en un mot ils sont « tabous ».

Et voilà ceux qui plus tard, sans avoir vraiment combattu, auront le titre « d'anciens combattants >, leur veste ornées de décorations à rien faire !

AVANT-PROPOS
CONCERNANT LA GUERRE DE TRANCHEES

Avant d'entreprendre le résumé de ce que fut ma vie pendant le séjour au front, je dois donner quelques renseignements sur la vie aux tranchées.

Des livres ont paru, relatant avec minutie les diverses péripéties du combat journalier dans un style que je ne saurais égaler. Je ne raconterai donc que des épisodes vécues où la peur, la souffrance, le courage se trouveront rassemblés dans une même journée, parfois, pendant une détente où l'humour reprendra ses droits (l'humour étant une vertu bien française). Seul, le combattant sait réellement ce qu'était à 1 époque « un secteur du Front ».

Celui de l'arrière, civil ou militaire, a, bien sûr, découvert quelques tranchées «modèles », creusées aux environ des villes, mais rien de comparable à celles du Front. Il y a vu des tranchées modèles, boisées, sèches, bien agencées, n'ayant rien de commun avec les nôtres, des abris « palaces » pourrait-on dire, ne ressemblant nullement aux abris creusés à la hâte avec des moyens de fortune et sous un violent bombardement.

Bref, plein la vue à tous les ignorants, pour effacer si possible le mécontentement de ceux de l'avant. Quant à la presse, muselée, elle ne racontait que ce que la censure voulait bien lui permettre. Combien « d'âneries » sur les gazettes qui bourraient le crâne de l'arrière, telles celles de prétendre que les allemands étaient des froussards, qu'il suffisait aux poilus de se montrer pour qu'ils décampent.

La vérité était tout autre ; les « Fritz », comme on les appelait alors, étaient des soldats d'élite, où la discipline était très stricte et quant à les déloger de leurs positions, il fallait autre chose qu'un épouvantail.

Quant on a vu deux fantassins, l'un français, l'autre allemand, embrochés chacun par la baïonnette de l'autre, on ne peut que louer leur courage à tous deux.

Les lignes de tranchées séparant les deux camps n'étaient pas, comme on pourrait le croire, creusées à l'avance, elles le furent au fur et à mesure, afin de se préserver de la mitraille, et dans des circonstances particulières. Chaque homme creusant pour sa propre défense, finirent par former un embryon de tranchée, sac au dos, le nez reniflant la terre, la pelle-bêche portative servant à creuser, pendant que les balles ennemies sifflaient aux oreilles.

Ce fut un travail herculéen que de piocher dans de pareilles conditions : début de l'Ere des tranchées ; des abris individuels furent creusés plus profondément, puis s'agrandirent jusqu'à former une « cagna » où plusieurs hommes pouvaient séjourner.

Mais, que de mètres de cubes de terre ou de fange furent remués, et cela, sans arrêt ! que de pertes humaines pendant l'exécution de ces travaux ! Cela me rappelle un jour où, travaillant en avant de la tranchée à plat ventre, sous la mitraille qui faisait rage, ma pioche s'enfonça soudain dans un cadavre dégageant une odeur pestilentielle. Quelle prise et quel découragement.

On ne dira jamais assez les souffrances endurées par ces hommes vivant parfois de quelques croûtons de pain moisis, traînés dans la musette, voisinant avec une paire de chaussettes crasseuses. Le ravitaillement, il est vrai, ne manquait pas, mais il fallait pouvoir aller le chercher, ce qui était pratiquement impossible. Lorsque, dans un moment de détente, on parvenait à ingurgiter un de ces misérables croûtons, un autre problème aussi urgent se posait : la soif ! Pas d'eau dans le quartier, mises à part quelques mares où une eau saumâtre stagnait, liquide peu ragoûtant, provenant des pluies ayant lavé des cadavres ! Absorber pareil

liquide ? Pas question, et pourtant ! — « Ben j'y vas, dit l'un de nous, je vais la goûter . . . Une grimace de dégoût ! Non, elle est imbuvable ».

Cependant, voilà notre homme qui remplit son bidon. Que va-t-il faire ? Nous le regardons d'un air incrédule déployer son mouchoir, le tendre sur sa gamelle posée à terre. Oh! ce n'est pas que ce chiffon soit très propre, mais n'y regardons pas de si près !

Lentement, il filtre cette eau. C'est un travail de longue haleine, car le dépôt est important. Enfin, après une bonne heure d'attente, retirant son filtre breveté « S.G.D.G. », il nous montre une boisson, certes pas des plus claires, mais capable d'étancher la soif. Ce nouveau filtrage sera renouvelé par la suite assez souvent.

Octobre touchait à sa fin, l'ennemi dans les mêmes conditions que nous-mêmes ne montrait aucune preuve sérieuse, on le voyait remuer la terre et préparer ses quartiers d'hiver.

La pluie, cette calamité tenace ne cessait de déverser ses avalanches dans notre domaine, rendant le séjour aux tranchées très pénible. Ramollissant la terre, cette eau la rendait boueuse, semblable à de la glue, se collant aux chaussures et vous retenant au sol.

Nous regrettions la guerre de mouvement qui, bien que meurtrière, nous faisait apprécier le moindre abri. Ici, plus question de mouvements, il faut piocher, creuser, remonter les parapets qui s'effondrent sous l'action du mauvais temps ou par suite de chutes d'obus de tous calibres.

Insensiblement, le front s'organise, une deuxième, puis troisième ligne de tranchées sont creusées, et dès lors, nous pensons la tâche terminée. Hélas ! Jamais, rien ne sera fini tant que la guerre durera: travaux, corvées occuperont les hommes afin de dissiper le cafard, cet animal invisible qui ronge les cervelles et réduit à néant les meilleures volontés.

Plus tard, le froid posera un problème à notre « état-major » ! C est le général « Hiver» qui dirigera les opérations à sa guise : froid, pluie, gel, neige. Des lainages seront nécessaires contre toutes ces calamités, vêtements de laine, chaussettes, chandails, passe-montagnes, ainsi que du linge de corps.

Pour ce dernier, pas question de lavage, puisque impossible de séchage. Qu'à cela ne tienne, une chemise, caleçon, flanelle, séjourneront trois semaines sur nos corps, et parfois plus d'un mois.

La question ravitaillement fut difficile à surmonter. Il y eut, à partir de novembre 1914, une période de gel extraordinaire, tout gelait, pain, aliments, eau, et jusqu'au vin dans les bidons.

Fichue période pour l'alimentation de la troupe. Le pain gelé n'était pas mangeable, même coupé à la hache, il fut impossible à assimiler.

Quant au vin, malgré un séjour sous les fesses, on n'arriva pas à le sortir de sa torpeur.

Les aliments cuits à l'arrière parvenaient aux tranchées sous forme solide, obligation pour tous de consommer des conserves, ce fut donc invariablement : pâté, sardines, singe et fromages, le tout sans pain.

De cette alimentation consommée froide, les hommes furent vite dégoûtés, et c'est avec joie qu'on accueillait la relève après quatre jours de présence aux tranchées au régime sec.

A l'arrivée au cantonnement, logés tels des pourceaux dans une litière de 1,50 m. d'épaisseur où les bêtes à cornes avaient séjourné auparavant, nous apprécions une bonne soupe chaude avant de nous coucher. Le repas chaud avait du bon étant donné les circonstances. Mais les autres jours de repos, nous n'étions pas gâtés sur l'ordinaire. Heureusement, le pinard conservé dans des fûts, à l'abri du gel, venait réchauffer nos cœurs, ainsi que le café suivi de « gnôle ».

Jamais un poilu, digne de ce nom n'eût abandonné son bidon dans n'importe quelles circonstances, pendu au corps par sa courroie, il était rare, au repos, de l'avoir vide.

Quant au flacon de « gnôle », il était toujours présent dans la poche de la capote !

Déambulant dans ce qui restait des rues du village, en quête de quelques suppléments alimentaires, on se congratulait en s'offrant de larges rasades de pinard. Après avoir bourré consciencieusement la bouffarde, on s'offrait alors une larme de gnôle, larme équivalant à quelques centilitres.

On verra plus loin ce que peu faire la faim sur l'état d'esprit d'un homme de gros appétit, partagé entre le sentiment de remplir son ventre et le danger couru pour atteindre le ravitaillement déposé à quelques mètres de lui.

Il choisira la deuxième solution, et malgré les avertissements répétés de tous ses camarades, échouera dans sa tentative pour mourir bêtement sur un tapis de neige.

Pour terminer ce résumé, quelques mots au sujet des défenses artificielles jetées pêle-mêle entre les lignes séparant les deux camps.

De part et d'autres, toutes sortes de défenses, fils de fer entrelacés, ronces, barbelés, chevaux de frise, oursins, sont jetés sur le terrain afin d'éviter toute incursion dans nos lignes. Cet enchevêtrement d'obstacles représente des milliers de mètres de fil de fer, dont le canon aura de la peine à se débarrasser lors des veilles d'attaques.

C'est la raison pour laquelle la prise d ' u n e tranchée coûta tant de vies humaines dans les deux camps. Lancés sur ces obstacles, les ronces de fer s'accrochaient aux pans de la capote, telles des pieuvres géantes, vous immobilisant sur place jusqu'au moment où un morceau de métal pénètre dans vos chairs.

C'est la mort sans rémission, et c'est ainsi que beaucoup de cadavres séchaient sur les barbelés.

Nous avons vu des hommes du Midi, un régiment dont je tairai le nom pour éviter de faire de la peine aux familles, reposant depuis un mois sans sépulture.

A côté de ces soldats, et fraternisant ensemble dans la mort, reposait également un troupeau de moutons, le berger et son chien.

On suppose que, surpris dès le début des hostilités, et compte tenu du changement et du déroulement des opérations, aucune sépulture ne pût être donnée à tous ces braves, faute de temps. L'odeur pestilentielle se dégageant de ce secteur était telle qu'une trêve tacite entre les deux parties permit une modeste sépulture, représentant en tout quelques pelletées de terre sur chaque corps.

Comment la peste n'a-t-elle pas commis des ravages parmi les combattants ? Nul ne saurait le dire ; toujours est-il que notre présence en ces lieux sacrés ne fut pas une sinécure. La visite de ce charnier ne fut pas, hélas ! sans lendemains. D'autres visions macabres se présenteront par la suite dans diverses circonstances.

De cet enfer où vécurent et périrent tant d'êtres humains, nous arrivons à la conclusion que la guerre est un fléau qu'il faut supprimer Par tous les moyens.

Mieux vaut un mauvais arrangement entre les peuples qu'un cataclysme où, même le vainqueur n'a rien à gagner.

Halte à la guerre ! Vivons en Paix !

PRISE DE POSSESSION
DES PREMIERES TRANCHEES
LE MONT SEC (Meurthe-et-Moselle)

Octobre 1914, la guerre de mouvement est finie, les deux antagonistes vont vivre sous terre, tels des troglodytes.

Nous voici donc face au Mont Sec (Meuse). C'est une colline des Hauts de Meuse, à 240 mètres d'altitude, occupée par l'ennemi.

De cet observatoire naturel, il dirige les opérations à sa guise, ayant vue sur une vaste plaine qui nous sert de chemin pour nous rendre aux lignes.

Aux aguets, il écoute et décèle le moindre bruit, cliquetis de baïonnette, roulements de charrettes, etc . . ., et n'hésite pas à nous bombarder de 77 et parfois de 210. C'est donc une très pénible et dangereuse corvée que de prendre le chemin des tranchées. De plus, l'hiver est précoce, la pluie ne cesse de tomber, rendant le parcours très long dans un terrain fangeux. Nous pataugeons dans cette mélasse des heures entières, avant de gagner nos emplacements, et subissons des pertes inévitables.

Prodigues en ce qui concerne la débauche de munitions, nous encaissons sans toutefois rendre la monnaie. Que font donc nos artilleurs, nous demandons-nous ? Nous le saurons lors de notre relève, quand, passant devant nos batteries muettes, nous interrogeons les servants

- « Alors, quoi, les artiflots, vous n'entendez pas nos voisins d'en face qui nous canardent jour et nuit ? »

- « Hélas, les gars, nous sommes désolés, ce n'est pas l'envie qui nous manque, mais . . . Mais quoi donc ? C'est difficile à dire, nous manquons de munitions. »

« Ah ! par exemple, déjà plus de munitions ? Et la préparation à la guerre ? Et ça va durer encore longtemps cette pénurie ? »

-« Ecoutez les amis, nous n'avons pour l'instant que huit obus par pièce et par jour, alors nous faisons des économies en cas de coup dur. »

- « Ah ! Bonne Mère, reprend le marseillais, alors si nous devons nous faire tuer, c'est pas rigolo ! »

- « Il paraît, reprend l'artilleur, que nous allons recevoir sous peu des pièces lourdes ainsi que des munitions de tous calibres. »

- « Ah ! puisses-tu dire vrai, Bonne Mère ! Et voilà où nous en sommes, les amis, après trois mois de guerre, pénurie de munitions. Non, laissez-moi râler tout mon saoul, les gars ! En être réduit à servir de cible aux boches, qui ne se privent pas, eux, d'économiser les marmites. Placés comme nous le sommes, au pied de cette forteresse, nous faisons triste mine. Bien, on savait bien que la guerre allait éclater ! Alors, pourquoi n'a-t-on pas donné l'ordre aux usines de fabriquer du matériel ? C'est pas croyable, et puis, on viendra nous bourrer le crâne en nous disant que nous vaincrons. Non, le moral est bas dans de pareilles circonstances ! Avouez qu'il y a de quoi ! »

CORVEE DE SOUPE

Quatre jours de tranchée dans de pareilles conditions, avec un ravitaillement individuel composé de : pâté, sardines, fromage, et un quignon de pain, ont fait de nous des êtres anormaux. Vivement une bonne soupe, les gars !

Nos vœux sont entendus par notre Etat-major qui prescrit que, dorénavant, des cuisiniers seront désignés par chaque compagnie pour apporter sur place une nourriture chaude, plus substantielle à la tombée de la nuit.

Une corvée de huit hommes se rendra à un point fixé à 1'avance, et rapportera l'ordinaire pour ravitailler les hommes aux tranchées.

Cela dit dans une circulaire n0 . . . en termes choisis, mais, quant au détail, ce sera le système D qui devra jouer.

Rendons justice à nos cuistots improvisés qui firent de leur mieux pour nous donner satisfaction.

Une corvée de huit hommes est désignée pour aller quérir ce ravitaillement. Je suis volontaire pour cette mission. Nous partons un par un en évitant le moindre bruit. Tout d'abord, tout se passe bien, mais au bout de quelques centaines de mètres dans une boue gluante, une chute de camarades, suivie de tintamarre d'ustensiles de campagne nous attire une volée de 77.

Couchés à même la boue, nous devons rester là jusqu'à ce que le calme soit revenu.

Nous parvenons enfin, après maintes difficultés, au point fixé pour la rencontre avec nos cuisiniers. Demi-heure s'écoule, sans que ces derniers signalent leur présence. L'attente est longue. Se seraient-ils trompés d'emplacement ?

Quelques minutes après, un tintamarre nous apprend que nos « maîtres-queux » sont exacts au rendez-vous. Leur arrivée attire de notre part des rires, des quolibets :
« Eh ! bien les gars, félicitations pour votre présence, mais, ma parole, on dirait un cortège de carnaval, émit l'un de nous. »
« N'en parlez pas, répond un des deux cuistots, si vous saviez ce qu'il a fallu faire pour cuisiner, et bien vous ne le croiriez pas. D'abord il a fallu trouver un local, pas facile à dénicher car les crèches encore intactes, sont occupées par les services inutiles. Enfin, nous avons pu dénicher une crèche en très mauvais état où il pleut comme dans la rue, ensuite il a fallu trouver des marmites. Oui, reprend le second cuisinier, on a bien trouvé des marmites en fonte, mais trouées comme des écumoires. A donc fallu boucher les trous avec du mastic. »
« Ah ! ça, alors, dit Robert pince-sans-rire, vous avez fait les rétameurs ? »

Tout le monde rit à cette boutade.
« Et puis, reprend le premier, il a fallu aussi du bois, de l'eau, des tonneaux, pour le pinard. Bref, nous avons dû nous débrouiller, nous n'achetons rien, ici, c'est la Foire d'Empoigne. »

Pendant ce colloque, et en faisant le nécessaire en vue du transfert du ravitaillement dans nos ustensiles, nous jetons un coup d'œil sur les véhicules ayant servi au transport de l'ordinaire. Qu'on en juge : quatre chaudrons de fonte, d'une propreté douteuse, contiennent une mélasse ni blanche, ni noire.
« Du riz, annonce ce monsieur des cuisines. »
« Ah ! je vois, dit Turpin, on dirait plutôt de la colle à affiches ! Enfin, si c'est bon, c'est l'essentiel, et si c'est chaud, c'est parfait ! »

Pour éviter que la mélasse ne déborde des chaudrons, nos maîtres- queux ont recouvert ces derniers avec des sacs de jute du plus mauvais effet. Car, sales, ils ont trempé dedans !

Ces chaudrons viennent d'un chariot à fumier dont ils sont encore imprégnés. L'odeur nous monte aux narines, ce qui fait dire par Bouquette : « C'est du riz au gras ».

Bref, on a fait ce qu'on a pu, répliquent nos deux lascars, on fera mieux la prochaine fois. Le pinard contenu dans le fût est transvasé dans des bidons de deux litres, ainsi que le café, et parfois les deux mélangés. Cela n'a aucune importance, nous chargeons le tout sur nos épaules, non sans avoir auparavant ingurgité la fameuse colle à affiches, poussée par quelques bonnes rasades de gros rouge, et suivie d'un demi-quart de gnôle, qui donne de la rougeur aux pommettes et de la joie au cœur.

- « Au revoir les gars, susurrent nos cuisiniers, et à demain au même endroit ! »
- « Au revoir, vieilles tiges, et sans rancune. »

Le retour s'effectue lentement afin de ne pas éveiller l'attention des Fritz.

A quelques centaines de mètres du but, un homme s'étale au sol, ayant bronché à quelque obstacle. Le bruit de sa chute et celui des ustensiles de cuisine ont réveillé nos voisins, une fusée monte au ciel, elle est rouge, c'est un signal pour l'artillerie.

D'un élan unanime, nous sommes tous au sol. Trop tard, une rafale de 77 arrose le secteur, un peu en retrait, faisant des victimes parmi nous. Un quart d'heure après, le silence est rétabli. Nous regagnons nos emplacements auprès des camarades, avides de recevoir des aliments chauds.

Il faut déchanter, car tout a refroidi. De plus, la terre s'est mêlée aux aliments qui, déjà impropres à l'arrivée des cuistots, sont, à présent dans un état de pourriture, « Le riz au gras a l'air fangeux », dit un copain, à la vue de cette mélasse.

-« Pas notre faute, les gars, c'est cette maudite batterie qu'est cause du désastre».

- « Pour la première fois, c'est pas réussi, faudra bouffer encore des sardines, du «frongi» et du pâté pour ne pas changer. »
- « On fera mieux la prochaine fois, comme dit notre cuistot Cléopâtre ».

TRISTE FIN DE BOUQUETTE

Le temps était froid, temps de la saison en ce mois de novembre. Au petit jour, le temps s'était radouci, et la corvée de ravitaillement, dont je faisais partie, venait de rentrer.
Par suite des pertes subies pendant cette corvée, un retard avait eu lieu dans la distribution du ravitaillement, à cause du jour qui mettait un terme à l'activité de la nuit.

- « Et bien ! et ce ravitot ? clament les copains, pas de distribution ? »
- « Mon vieux, la « boustifaille » se trouve dans la cagna du Capitaine, mais vous savez qu'il est impossible d'y accéder, à moins de risquer une balle dans le bidon ! Par conséquent, la distribution aura lieu à la nuit tombante. »
- « Bon, et alors qu'est-ce qu'on va bouffer pendant toute cette journée ? »

Les camarades râlent sur la question ravitaillement, ils ont raison, bien entendu, mais le moyen de faire autrement ?

Non, il est impossible, dans les circonstances actuelles d'aller chercher l'ordinaire. Nous ne sommes que blottis derrière un tas de fange, et dans l'impossibilité de lever la tête, car les tireurs ennemis, logés à l'orée de la forêt, dans des abris creusés à l'avance, s'essayent à faire un carton dès qu'une tête apparait.

Chacun de nous comprend la situation et finit par prendre son mal en patience. Parmi tous ces affamés, il en est un plus coriace que les autres, qui ne veut rien entendre.

- « Si dans demi-heure, j'ai pas mon casse-croûte, dit-il en élevant la voix, et bien j'irai le chercher moi-même. »

C'est Bouquette, un réserviste, dont le seul désir et le seul souci est « le ventre ».

Il affectionne particulièrement les sardines en boîtes, a un appétit d'ogre, et tout lui est bon. Il écoute son voisin Bourdonneau qui énonce le menu : Riz, sardines, pâtés, fromage, chocolat, vin, gnôle, mais pas de pain.

Son camarade tente de lui faire comprendre le danger couru à essayer de parvenir à l'abri du Capitaine. Mais, peine perdue, il ne veut rien entendre ! « Je le veux de suite, ou j'y vais ».

-« N'y va pas, Bouquette, crois-moi, la nuit ne tardera pas, ce n'est que la volonté d'attendre quelques heures, et puis, on n'en meurt pas d'avoir faim ? Tandis que se hasarder à franchir les quelques mètres qui te séparent du Piston, tu risques gros. »

Le regard perdu, il interroge Farine :

« Tu crois réellement qu'il y a danger ? C'est très dangereux, Rouquette, attends. »

Me trouvant à proximité, je tente de placer quelques mots pour le dissuader, rien à faire, plus têtu qu'un breton !

Enfin, après avoir supputé ses chances, il est résolu à partir. « Arrêtes, Bouquette, écoute-moi encore, tu vois là-bas, à vingt mètres de nous, se trouve une sentinelle allemande dont tu aperçois la pointe du casque ».
« Oui, je la vois, dit-il après avoir jeté un coup d'œil dans la direction indiquée, mais elle n'aura pas le temps de viser et je serai chez le « Pitaine ».
« Ne crois pas cela, mon ami, il est à l'affût, et ne te ratera pas ».
« Tant pis, j'y va ... »

Et le voilà parti à plat ventre, à quelques pas de nous. Pour atteindre son objectif, il n'a en tout qu'une vingtaine de mètres, dont une bonne partie sans grand danger, mais les derniers mètres étant à découvert, sont très dangereux.

Il hésite un moment et nous essayons de le dissuader.
« Ecoute, vieux, tu peux arriver presque à destination, mais au terminus, ce sera « macache », tu vas au suicide ! »

Il nous regarde, se demandant si c'est pour lui faire peur.
« Crois-moi, Bouquette, il est encore temps, retourne-toi ! »
« J'ai trop faim, dit-il, je pars. »

Et le voilà engagé, rampant lentement ; il s'arrête un instant, jette un coup d'œil du côté de l'ennemi, puis repart confiant.

Le froid s'est radouci, quelques rares flocons de neige ont fait leur apparition, semblables à de menus papillons, puis, soudain, c est une avalanche ininterrompue de quelques gros flocons qui tapissent le sol d'un léger duvet.

Et notre homme reprend son calvaire. Il a déjà parcouru la moitié du trajet, laissant sur le sol neigeux deux sillons parallèles, creusés par ses cartouchières qu'il a oublié de laisser au départ.

Farine le guide du geste et de la parole : « Arrête un moment, repose-toi, et surtout, baisse la tête. »

A travers l'interstice de la tranchée, je jette un coup d'œil vers le guetteur d'en face. Il n'a pas l'air d'avoir vu, mais prudence, car ces gens là ont à leur disposition des périscopes en bois qui reflètent tout se qui se passe chez nous.

Bouquette attend le signal qui doit le guider, mais personne ne le lui donne. En effet, nul ne veut être tenu pour responsable de sa disparition.

Il avance encore, toujours, tel un lézard, le visage reniflant la neige ; la sueur perle à son front, malgré la température. Arrivera-t-il ? On pourrait le croire à première vue, le but n'étant plus qu'à quelques mètres.

Le capitaine et le caporal d'ordinaire sont très attentifs. Le capitaine, vexé de la folie de cet homme, lui ordonne de faire demi-tour Non, il ne retournera pas, il est trop près du but et les sardines ne lui échapperont pas, elles sont presque à la portée de sa main. Il hésite pourtant à franchir le peu de terrain qui l'en sépare. Nous pensons qu'il va renoncer à sa folle entreprise.

En lui-même, il suppute ses chances : « Si je reviens en arrière, c'est ridicule, je le sens. Avoir parcouru tout ce terrain pour abandonner si près du but ! Non, cela ne sera pas, et puis j'ai tellement faim ! »

Haletants, nous suivons tous ses mouvements, c'est de la folie.

Il hésite un moment avant d'entreprendre le galop final, puis, soudain, il s'arcboute, et d'un bon de tigre, s'élance sur le but. Hélas ! Bouquette n'arrivera pas à destination, il s'affale tout d'une pièce, tel un pantin désarticulé, une balle l'a atteint à la tempe.

Bourdonneau, le plus près de lui, examine son corps, une geste de sa part nous renseigne, il est mort !

Une heure après, une couche de neige lui sert de linceul.

Quelle folie ne cesse de répéter le capitaine, et cela pour manger !

Inutile d'épiloguer là-dessus. Pour lui, c'est son appétit d'ogre qui l'a tué, pour d'autres, ce sont des imprudences. Comme s'il n'y avait pas assez de danger naturel !

La nuit est venue. On l'enterrera sur place. Sa baïonnette figée en terre lui sert de croix, son képi dessus, son nom sur une planche, et voilà toute l'oraison funèbre de notre pauvre camarade, victime de sa fringale !

LA CLASSE 1914

L'air est vif, le gel a pris possession du terrain, le rendant dur comme fer.
C'est préférable pour nous à tous les points de vue, le séjour en ligne, bien que pénible, s'en trouve amélioré. Nous n'avons plus à traîner, tels des boulets aux pieds, cette fange gluante dont nous étions saturés.

Après quatre jours de tranchées, sous un violent bombardement, nous regagnons notre cantonnement à Bouconville, à quelques kilomètres des lignes. Les hommes sont las, chacun connait ses emplacements dans une grange où aucun de nous ne flâne pour s'allonger dans la paille.

Notre arrivée coïncide avec la venue d'un détachement de jeunes qui, paraît-il, seraient de la classe 1914. Déjà, disons-nous ? Pas possible, ils n'ont que quelques temps de dépôt !
C'est bien la vérité, ce sont eux, et je pense aussitôt à mon frère qui pourrait être parmi eux. Je ne me trompe pas, c'est bien lui, nous voilà donc tous deux réunis, comme si un seul n'eut pas suffi !

J'appréhendais ce jour, et voilà qu'il arrive. Dorénavant, va falloir veiller sur lui et l'initier à sa nouvelle vie.

Pauvre classe 14 ! Classe malheureuse s'il en fut. A leur premier séjour aux tranchées, le sort voudra qu'une partie d'entre eux y laissent leur vie, les uns bêlements, par fanfaronnades, d'autres par imprudences.

Le froid, ce terrible fléau, les surprendra, les faisant passer subitement d'une région tempérée à un froid rigoureux.

Malgré leur courage et leur bonne volonté, ils ne pourront s'acclimater, et pour une bonne partie, auront les pieds gelés.

Un mois après, il ne restera plus que quelques rescapés, pauvres éclopés, livrés à eux-mêmes, sur une paille humide, dans une modeste cabane à lapin, n'ayant pour tout secours qu'une réelle patience, et une certaine pommade pour se frictionner les pieds.

Se doute-t-on de ce que représentent ces mots : pieds gelés ? Que de souffrances, les pieds s'enflent, impossibilité de se chausser, orteils se disloquant, tombant en lambeaux, et rien à faire, qu'en dernière extrémité : l'amputation !

Grand nombre d'entre eux subiront ce sort atroce, et dans leur malheur, auront encore la chance de terminer la guerre dans leur foyer.

Pourquoi ne pas avoir évacué ces hommes, tout au moins à une ambulance divisionnaire où des soins assidus eussent pu leur être utiles. La faute en est au Major qui avait charge d'âmes !

Mon frère n'échappa à la règle générale qu'avec un semblant de guérison qui lui procura le plaisir de reprendre le collier pour y souffrir encore moralement et physiquement jusqu'à sa deuxième blessure.

L'arrivée de ces pauvres malheureux ne passa pas inaperçue. C'était un convoi de jeunes gens, bariolés, mi-civils, mi-militaires pantalons de velours ou salopette bleue sur pantalon garance, veste civile, capote hors d'usage, d'une propreté douteuse, godillots personnels, équipement de fortune, qui laisse rêveurs.

Quant à l'armement, quelques rares Lebel, pas de baïonnette, et pour certains pas de fusil. Serions-nous si bas après trois mois de guerre ? Et la PREPARATION A LA GUERRE, si prônée en caserne ? Non, on ne peut croire que la France soit un pays d'anarchie au point de n'avoir pas de quoi équiper les jeunes classes.

Et les responsables en qui nous avions mis toute confiance, qu'en a t-on fait ?

La réalité sera plus cruelle par la suite, faute de munitions.

Quand quelques temps après, nous recevrons la nouvelle tenue « bleu horizon », ce sera un cri de stupéfaction ! Non, alors, c'est vous la fameuse tenue ? Pantalon de cheval, avec bandes molletières, laissant la jambe à nu, veste taillée à la hâte, sans forme aucune. Quant à la capote, une honte : col sans forme, aucune martingale, tissu léger, Poches de dimensions démesurées pour le logement des grenades qu'on laissera aux vestiaires, car la marche serait trop pénible et dangereuse.

Fagotés de la sorte, nous regrettons aussitôt notre capote bleue qui avait au moins l'avantage de nous préserver de la pluie.

La France a doté ses enfants d'une nouvelle tenue, c'est la presse qui en fait des éloges, mais au Front ! Ce sont des cris d'indignation qui accueillent cette nouvelle.

Pour compléter le tableau, le képi a été remplacé par un calot minable et sans forme. On se demande si, pendant cette période, on ne se moquait pas de ceux qui versaient leur sang pour la Patrie.

Pour protéger nos poitrines contre la mitraille, une cuirasse d'un poids exagéré avait été distribuée à chaque combattant. Quel est l'homme sensé qui aurait pu supporter un pareil poids nuit et jour ? Aucun.

Quant au crâne, il sera protégé par une calotte métallique en fer blanc qui fera rire ceux à qui elle a été destinée. Elle ira rejoindre le Musée des accessoires, et plus tard servira de casserole aux bricoleurs pour y fondre l'aluminium et en faire des bagues et souvenirs de tranchée . . . tout en fredonnant l'air à la mode :

« C'est la calotte métallique . . . »

NOMINATION DES CUISINIERS

Siège Social : Cuisine de la 5ème Cie à Bouconville.
Suivant les ordres de l'E.-M., chaque compagnie a, dès lors, ses cuisiniers. Ils sont deux à la 5me, deux lascars, vrais spécimens de la « Confrérie des Cuistots > (Pas dans le dictionnaire Larousse).

Essayons une analyse de ces deux individus.

L'aîné, n° 1, quarante deux ans, grande corpulence, corps velu tel un ours, une crinière à faire pâlir d'envie un lion, moustache tombante à la gauloise, une barbe de sapeur, tenue négligée, genre grotesque, au demeurant brave garçon, surnommé « Je sais tout » à cause des bobards qu'il lançait à longueur de journée.

Le cadet, quarante ans, également grand, sans embonpoint, figure taillée à coup de serpe, mal peigné, barbe hirsute, des yeux enfoncés dans leur orbite faisant ressortir un nez camus, d'où le surnom de « Cléopâtre ».

Tous deux originaires du Midi, ne parlaient que patois, mais quand deux phénomènes les poussaient dans leurs retranchements, tels « Bébert le Parigot » et « Lulu le Lyonnais », ils y allaient parfois de leur français écorché où les deux langues se mêlaient parfois. Et quand, en désespoir de cause, ils ne pouvaient s'exprimer sans attirer les foudres du « Club Paris-Lyon », on les entendait dire : « Nous allons vous parler de la main gauche (patois) ».

Aux questions posées par nos deux acolytes au sujet de l'installation des cuisines, nos deux méridionaux y allaient de leur jargon :

Tout d'abord, il a fallu chercher un « oustaou » (maison), qu'on ne trouvait pas, vu que les quelques masures encore debout étaient prises par les Services. Z'avons fini par trouver une cambuse qu'avait pas de couvert (toit), il y pleuvait comme à la « carrière » (rue). Y avait pas de « teules » (tuiles). »

- « Arrête, mon vieux, interrompt le parisien, on n'y pige que « pouic », nous vous croyons sur parole. «
- « Eh oui, ajoute le Lyonnais, l'essentiel, c'est que vous nous fassiez de la bonn' tambouill'. »
- « Oh pour ça, les amis, vous pouvez y compter, on vous fera goûter à la « Mouille à baisse et à la iolie » (bouillabaisse et aïoli), et puis, ajoute Cléopâtre, d'une voix suave, en portant la main à sa bouche, on fera aussi des petits plats mignons. »
- « Oh pour les petits plats, riposte vivement Bébert, pas des petits, mais des grands et bien tassés. »

Notre parisien, bien que menu, avait un appétit d'ogre, ce qui faisait dire à Lulu :

- « Toi, mon gars, on s'demand' où tu peux bien loger tout ça avec ton ventr' de jeun' fill'. »
- «T'occupes pas mon chou, si l'bidon est p'tit, l'œsophage est très grand. Nous sommes favorisés en fait de renseignements (rapports de cuisine) indispensables au moral du soldat en campagne, nous n'attachons qu'une importance relative à tous les racontars, mais sommes tout de même heureux de transmettre aux autres les nouvelles en cours. A nos reproches bien souvent injustifiés, les deux compères prétendent que, levés dès l'aube, ils n'arrêtent pas de cuisiner ; pour un peu, disent-ils, nous démissionnerions. »
- « Oh pour ça, réplique Turpin, j'accepte de vous remplacer si vous mettez les bâtons. Enfin, comprenez les enfants qu'on n'est pas ici à l'hôtel. Voyez plutôt, jetez un coup d'œil ! >

En effet, un désordre complet règne dans la tanière (c'est ainsi qu'on peut qualifier la cuisine). La cheminée n'a pas d'issue, un obus a tout bouché et la fumée n'a pas le choix : la porte et la fenêtre. Les murs sont d'un noir d'ébène, avec certaines ressemblances avec les

cuistots, l'éclairage consiste en une bougie figée dans le col d'une bouteille, il y fait plutôt sombre dans la cambuse ; un chaudron pend lamentablement dans la cheminée, une eau noirâtre gargouille en attendant les macaronis en vrac, de même couleur, un fil de fer traverse la cheminée et, sur ce fil, sont étendues plusieurs paires de chaussettes encore humides, laissant tomber goutte à goutte leur rosée dans le récipient.

Robert, fureteur de nature, pose la question à Cléopâtre : « Cette eau est-elle pour la soupe ? »

- « Sûrement, répond l'interpellé. Pourquoi tu me demandes ça ? »

_ - « Oh, pour rien, seulement la « bectance » aura sûrement un goût de chaussettes ! »

« Je sais tout », intervient aussitôt dans la discussion : « Non, les amis, cette eau est pour laver le linge. »

L'honneur est sain et sauf, et, grâce à Robert, nous ne mangerons pas la soupe aux chaussettes. A l'avenir nos cuistots seront-ils plus propres ? « Tant qu'on ne le voit pas ! »

Au centre de la pièce trône une table rustique composée d'une planche de chariot à fumier reposant sur un tronc d'arbre. La crasse du fumier est toujours présente, mais n'y regardons pas de si près.

Comme sièges, de vieilles chaises ne tenant que par des fils de fer. « C'est la guerre, disent nos cuisiniers, faut bien souffrir un peu s'pas ? >

A proximité de la cheminée, des sacs de patates, carottes, et autres légumes voisinent avec de vieux vêtements, tous crottés de boue. Une odeur de moisi vous saisit à la gorge.

Suite à la cuisine, une deuxième pièce plus vaste, sert à la fois de chambre et de dépotoir. Il y a là deux lits constitués par des assemblages de branches d'arbres, reliées entre elles par des fils de fer et recouvertes de couvertures qui furent autrefois aussi blanches que l'hermine. Actuellement, on n'oserait y toucher qu'avec des pincettes. « C'est le dortoir de ces messieurs, lance Turpin sur une note gaie ? »

La réplique ne se fait pas attendre :

- « T'es bien difficile, toi ! »
- « Oh, pas plus que d'autres, mais je constate que c'est un vrai capharnaüm ; vous fâchez pas quand même si je vous dis ça, mais dans le fond, je vous plains, les gars ! »

Dans un coin retiré, quatre barriques pleines de vin. C'est ici le dépôt du fameux nectar qui, pendant les heures sombres, remonte le moral des poilus. « Honneur au pinard » clament en cœur tous les présents.

- « Ces messieurs sont servis », annonce Cléopâtre, tel un majordome. Cela fait diversion. Les mines renfrognées de tout à l'heure reprennent leurs couleurs naturelles.

« A table ! » L'ange gardien de la corvée est volontaire pour mettre la table. « Ça me connait, dit-il, z'allez voir les amis. »

Armé d'un ballet de bruyère bon à tous les emplois, il passe rapidement un coup sur la planche, le couvert est vite mis, chacun de nous apportant le sien. La soupière est absente, le cuistot n° 1 sert la soupe.

« Passez les assiettes ! » Chacun reçoit à son tour une louche de soupe, en même temps qu'une empreinte digitale du serveur.

Lulu, le premier, réclame de quoi s'rincer la dall'. Les quarts sont remplis. L'on boit à la santé des cuistots et à la victoire de la France.

Voici le ragoût : macaronis aux choux, pardon, à la tomate, suivi d'un bœuf « mirliton». Les invités se régalent, le tout accompagné de fortes rasades de vin et de gnôle. Les langues se délient, l'euphorie est générale.

- « Un frongi, demande Bébert ? »
- « Et voilà mon gars, riposte « Je sais tout », en flanquant sur la table un bloc de gruyère de plusieurs kilos. »

Les bouteilles vides s'alignent comme à la parade, ce qui amène Turpin à dire, après avoir décompté les « morts » :

- « Le choc a été rude, y a pas mal de cadavres. Treize, annonce- t-il ! »
- « Faut pas rester sur ce chiffre qui porte malheur, ajoute Lulu. Envoyez la quatorzième! Et puis, ce n'est pas fini, y en aura d'autres les gars, car messieurs les cuisiniers, vous n'allez pas nous flanquer à la porte par le temps qu'il fait ? D'ailleurs, nous ne sortirons pas. Nous sommes ici par la volonté des camarades, et nous n'en sortirons que lorsque la cuite sera dissipée. »
- « C'est, du Mirabeau ! », clame un loustic qu'avait des lettres.

Les voix deviennent pâteuses. Cléopâtre propose un bon canon qui est accepté à l'unanimité, dégusté et accompagné d'une rasade de gnôle.

Et c'est fini. Le calme succède à la tempête de tout à l'heure. Déjà quelques convives ont glissé sous la table où leurs ronflements sonores incitent leurs camarades à en faire autant. D'autres sont affalés à même la table, la tête reposant sur leurs bras . . .

- « Trois heures, les gars. Faut vous préparer à partir si vous voulez arriver avant le jour, annonce « Je sais tout » qui a veillé à la sécurité de tous. »

Un grognement général répond à cette invite, mais chacun se lève, s'affaire en silence. Faut pas plaisanter, faut rentrer avant le jour, et cela tout le monde le sait.

Et nous voilà en route après avoir remercié comme il convient nos maitre-queux, qui, il faut le reconnaître, nous ont fait passer des heures agréables, comparées aux heures des tranchées.

Chargés, tels des baudets, nous apportons aux camarades qui veillent aux créneaux, le maximum de ravitaillement qui sera le bienvenu, et redonnera un peu de joie.

- « Attention, les gars, nous approchons des lignes. Allons doucement, ne réveillons pas nos voisins qui guettent notre venue. »

Un silence absolu règne sur le secteur. Un par un, nous nous défilons dans un certain boyau de communication ; une fusée verte monte vers le ciel. Elle n'est pas dangereuse, elle fait partie du service de veille. C'est à présent l'arrivée aux lignes, attention aux bouteillons en fer blanc qui, malmenés, peuvent nous attirer un feu d'artifice. Puisse le ciel protéger, et nos corps, et nos marmites inoffensives, des autres plus puissantes et plus meurtrières qui sont la terreur des combattants.

- « Amen, répond Turpin. »

TURPIN

Les uns l'appelaient Turpin, d'autres « double mètre », et Lulu, le lyonnais, le désignait sous le sobriquet de « Gratte-ciel ».

Pourquoi tous ces surnoms. Je vais essayer de le dépeindre tel que je l'ai connu.

C'était un récupéré des vieilles classes, que la Mobilisation avait tiré de sa campagne dans le Sud-ouest de la France. Il vivotait de quelques travaux agricoles indispensables, puis ne s'adonnait qu'au braconnage. Il excellait dans cet art, et nous le prouva en prenant au collet un lièvre dont il avait repéré le passage.

Il arriva au front dans les premiers jours d'octobre 1914, et fut affecté à la 5ème Compagnie. Nous étions alors en ligne, et c'est au retour au cantonnement que nous pûmes admirer ce spécimen de la race.

Notre Lulu le baptisa aussitôt « Tiens, voilà gratte-ciel ». Que vient faire ici cet individu ? L'est bien capable de faire un macchab', ajouta Bébert le Parigot. L'est comme la Tour de Pis', on dirait qu'il va tomber tellement il pench' ».

C'était un peu vrai. Très grand, plus de 1,80 mètre, plutôt maigre, il avait un buste très court, disproportionné avec le reste du corps. Deux longues jambes lui servaient d'échalas, deux bâtons noueux, terminés par deux « 47 fillettes » de pointure.

Bébert le taquinait, disant à qui voulait l'entendre : « Il plie et ne rompt pas ».

Ajoutez à cette description sommaire, une tête formant sommet, énorme, tête trop lourde pour être supportée par un coup long et maigre. Surmontant cette boule, une vraie tignasse de poils emmêlés, où seul un râteau eut pu mettre un peu d'ordre.

Le nez cassé, véritable bec d'aigle, une bouche hilare avec un rictus au coin des lèvres, comme pour narguer son prochain. Ses yeux, gros phares portatifs, lui donnaient une allure de surhomme. Nyctalope, il y voyait très bien la nuit, ce qui lui permettait une vision supérieure pour la garde au créneau.

Pour compléter le tableau, deux bras immenses, longs, solides et nerveux. Brave garçon, du reste, ne se lâchant jamais, quoi qu'on lui dise.

Moi, disait-il, je prends la vie du bon côté, pourvu que j'ai de quoi bouffer et du tabac pour « Victorine », tout le reste m'est bien égal.

Et c'était vrai, on le voyait à longueur de journée, sa célèbre bouffarde au bec, déambuler par les rues du village en quête de pinard ou de tout autre chose.

Sa pipe légendaire contenait environ trois cigarettes de tabac et comme l'herbe à Nicot était gratuite et abondante, il ne se privait pas. D'une poche de sa capote, il sortait une blague a tabac, sorte de sac immense où il puisait sans arrêt, bourrait sa pipe religieusement. Son pouce humecté de salive, terminait l'opération, et c'est d'un revers de main qu'il balayait les restes. D'une autre poche, il sortait alors un briquet de sa fabrication, gros comme une grenade, faisait jaillir la flamme qu'il promenait sur le fourneau et d'où sortaient des volutes de fumée lui cachant le visage. A partir de ce moment, rien ne pouvait le distraire de sa béatitude, content et guilleret, il s'en allait en vadrouille, repérait les endroits giboyeux, et revenait rarement bredouille.

Pourtant, un jour de garde aux tranchées, il repéra le passage d'un lièvre, posa un collet, et dit, tout souriant : « Demain, il y aura du civet à l'ordinaire ! », « Sur que nous boufferons d'cet oiseau-là, lui demanda le Parigot ? »

- « Comme deux et deux font quatre, mon vieux, et même on s'en léchera les doigts ! »

Nous pensions tous à ce festin, il faisait encore nuit lorsque « Double Mètre » décida de visiter son piège ; il était joyeux et un rictus déformait sa lèvre supérieure. Nous l'entendions

patauger dans la boue, allant lentement, prêtant l'oreille. Un juron nous parvient. « Il est déçu dit Lulu. Que s'est-il passé ? »

Laissons- lui la parole :

- « J'étais parti pour prendre « bouffe-carotte >. Voilà qu'à l'arrivée, j'entends remuer. T'excite pas mon vieux, ton compte est bon, Que je lui dis, tu ne peux m'échapper. Je m'approche et distingue vaguement une forme se débattant. Je pose la main dessus, et, Oh ! stupeur, je reçois une morsure à la main. Merde alors, que je me dis, voilà qu'à présent les lièvres se mettent à mordre ! pas possible. »

« Je ne lâche pas ma prise, je serre plus fort la « gargamelle» de mon lapin, jusqu'au moment où aucune réaction ne se fait sentir. T'as fini de vivre, mon lapin, t'es bon pour la casserole ! . . . >

« Le jour apparaît, je jette un coup d'œil sur ma chasse, et je vois un de ces rats d'égouts pullulant entre les lignes, un de ces phénomènes, se nourrissant de cadavres, et le voici. Messieurs ! Si quelqu'un désire le goûter ? »

- « Ah ! dis donc, « Double Mètre », tu peux te vanter de nous avoir mis l'eau à la bouche, lance le lyonnais, mais à présent, c'est du dégoût ! »
- « Naturellement, ajoute Bébert, c'est pas sa faute, non ? »
- « Pas sa faute, riposte Baure qui se voyait privé de son mets favori, je suppose qu'il a amorcé avec un quart de brie au lieu de carottes ! »

« Pantin » ne s'était jamais fâché, mais bondissant sur ce dernier :

- « Dis donc, espèce de gourde, t'en as vu toi, des pièges à lapin avec des carottes comme appâts ? Dis voir un peu, mal fagoté, réponds ! »

Tout en gesticulant de ses deux bras de gorille, et postillonnant au visage de son interlocuteur, il était devenu féroce, ce que voyant, Lulu lui dit d'une voix suave :

- « Laiss' tomber, mon gars, il est encore plus bêt' que je ne croyais, tiens, viens donc bourrer une pipe, cela vaudra mieux, ajoute-t-il en lui présentant sa blague. »

Sa colère tomba comme elle était venue, il se radoucit, et n'étant pas rancunier, pria «Marine » d'en remplir la sienne.

- « Sans rancune, vieux, je te promets que d'ici quelques jours, tu boufferas du lièvre, foi de Turpin. »

Il tint donc parole, et un beau matin, au réveil, un superbe lièvre se balançait à la tête de sa couchette.

Ce ne fut qu'un cri d'admiration dans le cantonnement :

- « C'est bien, Double Mètre, merveilleux, tu l'as eu ton bouffe- carottes, et même qu'il fait huit livres au moins ! »
- « Quand je vous le disais que je l'aurais, ça ne sera pas le seul, croyez-moi, les gars, il y aura récidive. »
- « Vive Double Mètre, vive notre héros national, et que vive encore longtemps notre camarade, crièrent en cœur tous ceux de la première section. »

ATTAQUE AU MONT SEC
MORT DU CAPITAINE HUILET
6ème Compagnie

Il est question depuis quelques jours, d'une attaque qui, au dire de certains, serait dirigée contre le Mont Sec. Rapport de cuisine, disent les uns, bobards disent les autres. Une telle position nous dominant de ses 240 mètres ne se prend pas avec des paroles, d'autant plus qu'elle est truffée de nids de mitrailleuses, ainsi que d'autres engins de mort.

Comme il n'y a pas de fumée sans feu, nous devons tout de même y reconnaître une part de vérité et nous attendre à ce fameux évènement. D'où proviendraient ces cancans ? Il paraît que certains des nôtres tiendraient ces renseignements d'un de leurs amis, artilleur, à la parole facile, et que le premier mensonge n'a pas étouffé. On irait même jusqu'à prétendre qu'à cette occasion, l'artillerie française ferait usage d'obus à turpinite dont la déflagration est telle que rien ne subsisterait dans les tranchées ennemies. C'est du moins l'avis de notre camarade Pantin, l'homme aux confidences, celui que Lulu a surnommé « Double Mètre ».

- « Tu vois, me dit-il, cette tranchée qui est ici, devant, et bien après un bombardement à la turpinite, il ne reste plus que des corps calcinés, effroyables à voir, c'est te dire l'effet démoralisant des quelques rescapés qui auraient pu passer à travers ! »
- « Bon, ajoute Robert, dans ce cas, on n'aura plus qu'à filer l'arme à la bretelle. »
- « Oui, mon vieux, reprend Pantin, et non seulement seront « occis » de ceux de la première ligne, mais encore ceux de la deuxième. Ce sera terrible, dit-il en appuyant sur les « r ». «

Dans sa péroraison, il gesticule, tel un gorille, et lance à la face de son proche voisin des jets de salive.

- « Dis voir un peu Pantin, t'excites pas de la sorte, attends que je prenne un parapluie. »

Le rire est général, mais ne désarme pas « Double Mètre » qui croit, dur comme fer, aux paroles qu'il vient d'éjecter.

- « Ah ! Merde alors, clame Bourdonneau, la guerre serait donc finie avant qu'on ait pu planter la baïonnette dans quelques bidons ? Non, je n'y crois pas, et pourtant, je voudrais tant que tu aies raison, seulement, nous connaissons les oiseaux d'en face pour les avoir eu aux fesses pendant des journées entières, et je te prie de croire que ce sont des « mecs » à la hauteur qui ne « foutent pas le camp » la seule vue de Rosalie !»
- « Oui, ajoute Robert le Marseillais, tu vas pas nous faire croire à de pareilles sornettes. Dommage, Double Mètre, que tu ne sois pas marseillais. Quel menteur tu ferais ! Et tu te laisses truffer le museau par des artiflots qui t'en mettent plein la vue ! Ah ! Fada va ! Qu'il y ait une attaque, ça ne m'étonnerait pas, et qu'il y ait des cadavres entre les lignes, d'accord, c'est presque certain, mais que les Allemands soient pulvérisés, ça non, j'y crois pas. Enfin, Pantin, résonnes un peu, tu y crois toi à toutes ces défenses artificielles ? Tu crois que les barbelés disparaîtront d'eux-mêmes ? Non, il en restera toujours assez pour se coller au corps comme des pieuvres, tu ne pourras jamais t'en débarrasser ! Et sois certain que les « Fritz » à ce moment là ne viendront pas te détacher. Quelle cible ! »

Pantin ne sait que répondre, mais il tient à faire valoir ses renseignements, il y croit, bafouille, ce qui fait dire à Robert :

- « Bonne Mère, entends ce Fada, pardonne-lui ! . . »

Il est deux heures du matin. Réveillés par l'adjudant « casse-pieds » : « Debout là-dedans ! »

Les pires injures pleuvent à l'adresse de celui qui vient troubler le sommeil des hommes. C'est la hargne accumulée pendant plusieurs jours qui s'extériorise sur ce chef.

Nous sommes fixés dès à présent, nous allons à l'attaque prévue, il faut y aller bien que le cœur n'y soit pas.

Chacun s'étire longuement, le sommeil na pas été complet, et c'est la rage au cœur qu'on se prépare. Chienne de guerre ! Elle nous prend tout, même le sommeil ! Ah, Bon Dieu, qu'on en finisse une fois pour toutes, mais de grâce, ne pas mourir à petit feu!

C'est le raisonnement général ; notre plus cher désir serait une blessure « heureuse » comme on dit en pensant à une balle dans le bras ou dans les fesses, c'est ça qui serait chic ! Un pansement, une fiche d'évacuation, et le départ vers l'arrière dans un hôpital lointain, dans un lit blanc, et soigné par des mains féminines ! Quel rêve insensé ! Et pourtant, cela sera pour certains ! Mais pour qui ? . . .

La compagnie est rassemblée devant la grange en attendant les ordres. Voilà qu'il pleut ! Ça c'est le bouquet. Manquait plus que la flotte ! Merde alors, qu'est-ce qu'on va prendre comme douche!

« Une douche ne serait rien, pleurniche Mitard qui ne s'en ressent pas pour l'attaque, mais . . . »

Les paroles sont inutiles. Chacun de nous a compris l'allusion.

Les officiers courent dans tous les sens pour y recevoir les dernières instructions ; des cartouches supplémentaires sont distribuées, avec celles que nous trimballons sur nous depuis longtemps, ça va faire un joli poids supplémentaire pour nos pauvres épaules.

Quant au ravitaillement, des vivres de réserve en quantité suffisante pour une semaine, au cas, bien improbable, où nous délogerions les Fritz ! Si l'on compte là-dessus, je pense, ainsi que mes camarades, que l'Etat-major se fourre le doigt dans l'œil !

« Non, vous y croyez vous autres à cette attaque ? Bien content encore si l'on prend la tranchée ! Enfin, qui vivra verra. »

Robert intervient encore :

- « Y sont pas manchots, que je vous répète, et se tournant vers moi, il ajoute : Tu te rappelles au « Col de la Chipotte » ? Ah ! les gars, Fallait voir ça, de la façon dont ils se ruaient sur nous, tels des sauvages, marchant en rangs serrés, et malgré le feu terrible qui les décimaient ils avançaient toujours, et cela dura toute la soirée ! Nous les avons eu, certes, mais pas avec la canne à pêche ! Ce qui n'empêchait pas nos gazettes de baver des « conneries » en prétendant que les boches foutaient le camp à la seule vue de Rosalie. Ah non ! ça ne prend plus ces bobards, sauf à l'arrière où ils avalent tout sans murmurer. Ah les salauds ! »

Ces trois mots s'adressent-ils aux Boches, ou font-ils allusion à ceux qui nous commandent ?

Enfin, après deux heures de cheminement dans des chemins impraticables, nous parvenons à nos emplacements. Ce ne sont plus que des paquets de boue que nous formons.
Que sera-ce plus tard ? Un silence impressionnant règne sur le secteur. Seraient-ils prévenus de notre arrivée ? Tout porte à le croire.

Quatre heures trente, chacun est à son poste. Le jour n'est pas près de se lever, cela nous donne certain délai en attendant l'attaque. Ce sont des heures sombres qui s'écoulent avec lenteur, on a trop le temps de réfléchir à la situation qui n'est pas brillante ! Mieux vaudrait en finir au plus vite !

Les ordres sont les ordres et personne ne peut les enfreindre. Les lignes allemandes ne sont qu'à une vingtaine de mètres environ. On dirait que les barbelés sont plus fournis. Peut-être l'ennemi a-t-il doublé ses défenses ?

En présence de ces défenses, nous nous interrogeons du regard : comment va-t-on les faire disparaître ? Par l'artillerie, au dire de nos chefs, qui dans le fond n'en savent pas plus que nous. Nous en avons tellement vu pendant la guerre de mouvement que rien ne nous surprend plus ! Nous doutons de ceux qui préconisent les attaques à outrance, pour l'obtention d'une faible partie de terrain qui coûte fort cher pour un résultat médiocre !

Soudain, au petit jour, un coup de canon retentit. Un silence très court, puis c'est un déchaînement infernal de tous calibres.

Notre artillerie pilonne la tranchée allemande. Une pluie de mitraille arrose les arrières, les 90 se mettent de la partie, on n'entend plus que la voix du canon, des centaines de pièces arrosent le secteur. A une heure fixée à l'avance, nous prendrons le départ, mais nous ignorons cette heure : l'heure H . . .

Le sifflet retentit. D'un bond, nous sommes hors de la tranchée, baïonnette en avant, tels des sauvages poussant leur cri de guerre.

Pourquoi ces cris ? Pour nous donner du courage. C'est instinctif chez le combattant, et ce n'est pas la première fois qu'on agit de la sorte.

Les premiers pas sont assez faciles, les défenses artificielles de notre côté ont été déblayées, ce qui nous permet d'accélérer l'allure, mais la boue colle aux chaussures, et nous retient au sol. Arriverons- nous à la tranchée allemande ? On pourrait le croire, n'en étant plus qu'à une dizaine de mètres, mais, ici, les défenses sont intactes, les barbelés s'accrochent à la capote. Heureusement pour nous, l'ennemi n'a pas réagit. Leur tactique a été la suivante :

Dès le bombardement, leur première ligne a été évacuée, et les combattants mis dans des abris creusés à l'avance dans le rocher. Leurs pertes ont été assez lourdes, notre artillerie ayant agi par surprise, a fauché sans répit tout ce qui se trouvait en première ligne, mais à la fin du bombardement, ayant repris leur poste, c'est nous qui trinquons.

Devant ce rideau de feu, force nous est de revenir dans la parallèle de départ, non sans avoir subi à notre tour des pertes sensibles.

Notre artillerie reprend son tir de plus belle, les chutes d'obus sont nombreuses et efficaces, des bras, des jambes, des corps humains voltigent dans les airs, à notre grand contentement.

Le Capitaine Huilet, de la 6ème Compagnie, révolver au poing, nous tient à peu près ce langage :

- « L'heure est venue de chasser l'ennemi du sol de France, je compte sur vous pour faire votre devoir. Que personne ne flanche ! »

Personne ne dit mot, cet officier n'étant pas le nôtre, mais nous admirons son cran, il ne faillira pas à son devoir, il fait partie de cette catégorie d'officiers sur lesquels ont peut compter en toutes circonstances.

Dans les débris de matériaux de toutes sortes, qui échouent à nos pieds, nous jetons un coup d'œil sur un casque allemand. Robert s'en empare en guise de trophée, et le coiffe. Son voisin le lui retire aussitôt d'un revers de main et le rejette dans la boue : « Laisse donc, tu risques de te faire prendre pour un boche et recevoir un mauvais coup ! »

L'artillerie allonge son tir, c'est le moment du départ. Le sifflet retentit. A nouveau, nous voilà engagés, le Capitaine Huilet en tête, sabre au clair : « En avant » : Pas de réactions de l'ennemi, encore quelques pas et nous y sommes. Les allemands ont regagné leur position et font feu de toutes pièces ; des hommes tombent pour ne plus se relever, d'autres sont blessés et geignent à terre. Le Capitaine Huilet à son tour succombe, fauché par la mitraille.

Dès lors, c'est le retour dans nos lignes, couverts par nos 75 qui ont repris le contact avec l'ennemi. C'est enfin le calme après la tempête. Français et Allemands en profitent pour ramasser leurs morts et leurs blessés dont les cris font mal au cœur. Et voilà le résultat !

Morts et blessés inutilement, c’est presque d'un commun accord que le sauvetage se déroule. Que diable, peut-on obtenir par des attaques partielles, sans pour ainsi dire, aucune préparation d’ensemble ? A notre avis, l’Etat-major ne devrait jamais lancer des troupes isolées contre des bastions imprenables et truffés de nids de mitrailleuses. La vie d’un homme devrait compter beaucoup plus sur la question attaque. Il est vrai que ceux qui préconisent les attaques à outrance sont, au moment décisif, à l’abri de tout danger.

- « Vois-tu, me dit Robert, je ne voudrais pas critiquer nos chefs sur cette question, mais je demanderais seulement que ces gens-là viennent se rendre compte par eux-mêmes de l'inutilité de nos efforts. Les allemands ne sont pas des imbéciles, ils ont aussi leurs chefs, et nous savons, pour l’avoir vécu, que ce sont des soldats sur qui il faut compter! Tu as vu tous ces morts dans les deux camps, et bien, je suppose que chez eux, comme chez nous, c’est la jeunesse qui disparaît et qui disparaîtra, pour peu que se continue pareil carnage ! »

Au retour au cantonnement, les quolibets vont à Pantin :

- « Alors Double Mètre, qu'en dis-tu de la « Turpinite » ? »

Pantin ne sait que répondre, il a cru, a écouté les artilleurs lui bourrer le crâne qui, eux non plus, ne connaissaient pas les effets.

Pourtant, le résultat est là, évidemment ; même sans qu’on ait fait usage de ces fameux obus, rien n’aurait empêché l’attaque.

Certains chefs avaient tout à gagner en cas de réussite, une ficelle supplémentaire pour les ficelars, et une étoile de plus pour le grade supérieur. Cela valait bien la perte de quelques hommes !

Attaqué de toutes part, notre ami Pantin proclame qu'il n'aurait jamais cru que ce fusse un bobard. On sent qu'il est sincère, et que la vue de tous nos camarades tués lui a fait de la peine.

Dans le fond, ce n’est pas un mauvais camarade, gentil, serviable, il lui en faut peu pour le contenter.

- « Bon, alors les amis, je reconnais que j’avais fort, mais remarquez que ce n’est pas moi qui ai ordonné cette attaque ! Enfin, résumons-nous : des morts, des blessés, et résultat : néant. Par conséquent, rien ne servirait à en dégoiser jusqu’à demain, nous sommes encore vivants, eh bien ! J’offre une tournée générale. Allons au bistrot essayer d’effacer ce mauvais souvenir. »

Pauvres enfants que nous sommes ! Que nous réserve l'avenir ? Rien de bon, la guerre ne fait que commencer, et ce n’est pas fini ! Malheureusement ! « Espérons quand même, conclut Pantin en garnissant sa bouffarde. »

LA DOUCHE

L'hiver est à son apogée, le froid aussi, et un séjour de deux mois dans les tranchées ont fait de nous des êtres préhistoriques, pouilleux. C'est à qui se grattera le plus, les démangeaisons sont douloureuses, la crasse a pris possession de nos corps. Sans pouvoir se laver, d'une manière générale, que faire contre ce fléau ?

L'autorité militaire, toujours à la pointe des innovations, a trouvé un remède : la douche ! Dorénavant, à l'arrivée des tranchées, les troupes passeront à la douche.

A première vue, cela paraît impossible, mais nous devons faire confiance à ceux qui ne désirent que notre bien-être ! Nous savons, pour l'avoir apprécié depuis le début des hostilités, que l'administration militaire est une mère pour ses enfants, mais de là à nous gâter par l'opération douche, cela nous semble prématuré.

Bref, à l'arrivée au cantonnement, nous sommes surpris par les paroles de l'adjudant qui crie dans la grange qui nous sert de chambre à coucher : « A la douche ». A la douche, pensons-nous, mais alors c'est vrai ?

- « Tu y crois toi, me dit Vailhé ? »
- « Tant que nous n'y sommes pas, j'en doute ! »
- « D'abord où est-elle cette fameuse douche, tu l'as vue toi ? »
- « Ben non, dit Pantin, mais elle doit exister puisqu'on nous invite à y aller . . . »
- « Non, Double Mètre, tu charries, non, tu ne vas pas renouveler les bobards de la turpinite ? Quelle gaffe, mon vieux ! »
- « Ben, croyez-le ou pas, moi, je m'en balance, dit-il dans un geste de dénégation. Y'a déjà un bon centimètre de crasse sur la couenne, un peu plus, un peu moins ! »

Tout en conversant, nous suivons notre chef qui a l'air de rire sous cape, et nous parvenons à la fameuse « salle des douches ». C'est du moins l'enseigne fixé sur le portail de la grange.

- « Première section, un par un, déshabillez-vous. »

Nous défilons comme à la parade, dans le simple costume d'Adam, heureux de faire trempette. Les « totos » vont disparaître sûrement pour toujours. Vraiment, c'est chic de la part de l'administration militaire !

- « Un bon point », clame Pantin. »
- « Jette pas des fleurs à l'avance, tu pourrais déchanter par la suite. »

Il y a là, Tesseyre, Vailhé, Bébert, Lulu, Turpin, Robert, Martin et moi-même.

- « Ah ! dit Robert, ce qu'on va se rincer la couenne ! »
- « Bon, j'espère, ajoute Lulu, pour une bonne idée, c'est une riche idée ! »

  Et de se congratuler en pensant à la douche bienfaisante.
- « Y'a pas a dire, susurre Turpin, de sa voix caverneuse, l'administration pense à nous, en recherchant le bien-être ! »

  Teisseyre qui n'a rien dit jusqu'alors, mais n'en pense pas moins intervient vivement :

  - « Assez, n'en jetez plus et attendons la suite ! »

Un coup d'œil dans la fameuse « salle » dans laquelle nous sommes parqués, tels des moutons, nous montre qu'il ne faut pas s'illusionner. Qu'on en juge !

L'intérieur d'une grange assez vaste, ouverte aux quatre vents, pas de feux, sauf un foyer étriqué où règnent en maîtres des chaudrons de lessive dont l'eau noirâtre nous laisse pensifs et rêveurs.

Comme appareils, je ne pense pas qu'ils aient ruiné l'autorité militaire, car ce sont simplement deux arrosoirs dénichés dans quelque cave percés de plusieurs trous.

- « Va falloir faire comme nos cuistots, lors de l'inauguration des cuisines, il faudra mastiquer les trous, lance Robert à la dérobée. ». « Non laisse-moi rire, mon gars, avoue Vailhé ! »
- « Allons, grouillez-vous, gueule l'adjudant, surpris de nous voir en contemplation devant cette mascarade ! »
- « Au premier de ces messieurs, crie le porteur de l'arrosoir, tel un coiffeur dans son salon. »

Il a un sourire en coin qui en dit long sur ses intentions.

- « Munissez-vous du morceau de savon qui se trouve dans la caisse, ajoute-t-il en désignant cette dernière. »

Tesseyre a en mains sa part de suif, égale à environ deux centimètres cubes - c'est peu - et se demande ce que ça va donner.

Vailhé suit le cortège et s'adjuge la deuxième place au salon.

L'eau est assez rare. Il a été décidé par les autorités qu'un arrosoir devra doucher deux hommes (ce que nous ignorons). Pas de supplément donc pas de resquilleurs, chacun de nous aura ses cinq litres de flotte sur le crâne.

Et l'opération « propreté » commence assez rapidement, le porteur d'eau, juché sur un échelle double laissant couler le liquide un peu trop rapidement.

Vient le tour de Bébert, qui, on le sait, a une taille plutôt au-dessous de la moyenne. Il reçoit sa part de flotte, sous le rire narquois de son doucheur.

- « Pourquoi qu'il rit comme ça, demande Double Mètre ? On dirait qu'il se fout du monde, non ? »

L'homme en question ne répond pas, bien qu'il ait entendu les propos de Turpin, et sourit par avance à la tête que fera ce dernier tout à l'heure.

Ça ne tarde pas. Bébert, dûment savonné et rincé s'ébroue, tel un chien, afin de se sécher, et fait place à double mètre.

- « Ah ! c'est bath rigole-t-il. Vas-y, vieux singe, envoie-moi ma ration ! »

Et l'autre, de verser sur la tête de ce dernier, de ce bipède, le liquide tant attendu, en lui disant :

- « Te presses pas l'ami, prends ton temps ! »

L'autre y va piano, si bien qu'à la fin de la cruche, Turpin a encore sur la peau tout le savon.

- « Encore vieux, le temps de me rincer ! »
- « Rien à faire, t'as eu ta part, file, et au suivant de ces messieurs. »

Un rire général secoue l'assistance, c'est à qui se moquera de Gratte-ciel. Et la séance continue, mais à la fin, les derniers n'auront pas chaud. C'est plutôt une douche glacée qu'ils recevront. Et nous voilà à la sortie de l'établissement. Turpin prend la parole :

- « A la prochaine séance, je vous prie de croire que ça bardera pour son matricule à ce salaud. »
- « Oui, mais en attendant, il t'a possédé le mec. »

Après une salutaire désinfection, on a l'impression que les « totos » ont disparu de la circulation. N'est-ce pas Bébert ? Qu'en dis-tu ?

Martin, le premier a repris ses esprits et interroge le Parigot.

- « Eh bien, c'est pas mal, répond ce dernier, ça pourrait êtr' mieux évidemment, mais à la guerre comme à la guerre ! »

Lulu, lui, n'est pas de cet avis : « Les salopards qu'ont inventé c' truc, dit-il, mériteraient à leur tour un' douch' glacée, avec correction par le fouet pour leur réchauffer le sang, et ils ne l'auraient pas volée ! »

Chacun apporte son opinion sur la question. Seul, Double-Mètre qui n'a pas digéré l'affront de tout à l'heure, garde une mine renfrognée.

Vailhé, qui est le plus sensé de tous, prend la défense de notre camarade :

- « Faut bien rire un peu, dit-il, mais tout de même, faut pas dépasser la mesure. Faudra voir la prochaine fois à mettre à la raison ce brancardier qui s'est permis de te laisser la crasse sur la couenne. »

Pantin revient à la raison, il ne garde jamais rancune contre ses semblables. Lulu sortant sa pipe, lui présente sa blague : « Tiens, vieux carpeau, bourre donc ton brûl' gueul'. »

Notre ami a maintenant repris ses esprits : « Ben, les gars, faut pas s'en faire pour si peu, je paye un litre au cabaret, et si l'eau a été maigre et froide, et bien le pinard lui, sera chaud et corsé. Allons en chœur et vive les vacances ! »

Notre cicérone nous conduit directement chez une vieille rombière qui vend du Picolo: « Bonjour, la Mère, salue-t-il derechef, avez-vous encore quelques kilos pour la jeunesse ? » Et avant d'attendre la réponse, il enfonce d'un coup de godillot (47 fillette), la porte de la tanière.

D'un geste théâtral, il nous invite à pénétrer dans le domaine. La vieille, avare de naissance, aime les sous et ne lâche la marchandise qu'argent comptant : « Eh bien quoi ? murmure Double-Mètre, vous croyez donc qu'on soit fauchés ? Z'avons là, dit-il en montrant son gousset, de quoi acheter la bicoque. »

La vérité est que, le vin payé, il ne restera pas grand chose. Peut- être demain n'en aurons point besoin ! Sait-on jamais ?

NOËL 1914

C’est aujourd'hui la veille de Noël. Le froid est rude, le gel resserre à nouveau son étreinte. Blottis, ou plutôt accroupis au fond de trous individuels, toujours face au Mont Sec, nous passons en revue les bons Noëls d’antan. Bébert le Parigot, qui s'est glissé jusqu’à mon abri, tout tremblant, énumère ses Noëls à Paris.

- « Penses donc mon vieux, je perchais à proximité de Montmartre un minuscule appartement au 5ème. J'y vivais avec ma mère et ma sœur, tu parles que je ne pouvais tout de même pas passer la nuit dans ma crèche. »
- « Où allais-tu alors ? »
- « Oh ! pas bien loin, sur la Butte. Là, mon vieux, quel panorama, tout Paris défilait devant moi, on s’ réunissait plusieurs copains afin de fêter comme il convient 1’ grand jour. Rôdant jusqu’à minuit chez les mastroquets, nous assistions ensuite à la messe. C’était beau alors, au Sacré-Cœur, y avait un’ crèche comme on n’en fait plus de nos jours. A la sortie, un réveillon nous attendait et nous y faisions honneur ! D’un geste de la main, il mimait le menu : crevettes, pâté d’ foie-gras, poulet à la broche, fromgi, gâteaux, etc . . . Quel festin, messieurs ! Le tout arrosé d’un nectar qui vous laissait un’ saveur dans 1’ gosier ! On s’empiffrait jusqu'à en péter la culotte. »

Il s’arrête un instant, tout songeur, puis revient à la réalité et comme par hasard s’aperçoit du décor qui nous environne.

- « Non, vaut mieux ne pas en parler, j’en ai l'eau à la bouche ! Encore si les Fridolins nous laissaient tranquilles cette nuit, mais que trafiquent-ils ? »

Le calme était parfait, pas un coup de feu ne venait troubler le silence. C’est trop beau pour durer, à moins que ce ne soit la trêve ?

- « Je le souhaite, lui dis-je. Qu’ils nous foutent la paix, nous la leur rendrons au centuple ! »

Les heures passent lentement. A minuit précises, voilà que nos voisins entonnent le «Minuit Chrétiens ». Pas possible, pensons-nous ! Et pourtant ...

Ils gueulent tant qu’ils peuvent, leur chant est rauque, mais bien scandé. Inutile de dire qu’on respecte, et leurs chants et leurs joie.

- « Au moins, clame le Parigot, tant qu’ils chantent, y sont pas dangereux ! »

Pas loin de nous, le même chant retentit, mais cette fois ce sont nos camarades, d’abord timidement, puis enhardis. D'autres s’en mêlent, et c’est un chant international qui flotte sur le secteur.

- « Tout de même, reprend Bébert, après que le chant s'est tu, si l'on voulait bien, la guerre pourrait s’arrêter. Pourquoi sommes-nous là ? »

- « Pour nous battre, lui dis-je, ce n'est pas de gaîté de cœur, mais nous faisons la guerre. »

- « D’accord avec toi, mais tout de même, pourquoi ne pas discuter avant d’ s' battre ? »

- « Oh ! Tu sais, il ne faut pas chercher à comprendre, il faut croire que certains ont intérêt à ce que la guerre dure, cela fait l’affaire des profiteurs, et il y en a plus que tu ne crois de ces indésirables. »

Ce sujet risquait de s’envenimer. On pourrait épiloguer à longueur de journées.

- « Remarque que ce sont toujours les mêmes qui sont ici, et qu’ils resteront jusqu’à ce qu’un morceau de métal dans les viandes les dirige vers l’arrière, à moins que, déchiquetés, ils s’envolent dans la nature. »
- « Assez Bébert, n’y pensons pas, nous allons casser la croûte. »
- « T’as raison, à table ! »

Une boîte de singe, un quignon de pain, un morceau de cantal, et voilà notre réveillon terminé.

Pour la boisson, bernique, le pinard est gelé.

- « Attends, une boîte vide, un morceau de bretelle dedans, et un peu de graisse, voilà un réchaud breveté S.G.D.G. »

Cet appareil improvisé dégela le vin..« Ça y est, l' v' là qui revient à lui, l'était mort, le pôvre, on l'a ressuscité. »

- « A toi l'honneur, et pas d' faux col. »
- « Quel nectar, quelle fraîcheur ! Quand même, si l'on revient de cette guerre et que nous ayons des marmots, quand on leur racontera ces histoires là, y pourront pas comprendre ! »
- « Espérons tout de même, Bébert, certains en reviendront, mais lesquels ? »

CORVEE DE PAILLE

Le dégel, en ces jours de février 1915, rend à nouveau, notre séjour aux tranchées, intenable : les parois s'affaissent, la terre coule et notre espace vital en est réduit à sa plus simple expression. Seul, un tas de boue nous préserve du danger. Va falloir réorganiser tout cela pendant les heures de nuit. Ce sera dur, mais notre vie en dépend. Chacun s'affaire donc à creuser le plus profondément possible avec une pelle-bêche portative, outil dérisoire s'il en fut, pour pareille besogne.

Personnellement j'arrive à atteindre une profondeur de deux mètres, en comptant le paquet de terre qui est devant. Il est deux heures du matin, le terrassement terminé, il ne me reste plus qu'à trouver une litière. Des gerbes de paille jonchent le champ à quelques centaines de mètres en arrière. Je décide donc de risquer leur transfert jusqu'à nos emplacements.

Marine, mon voisin le plus proche, admire mon ouvrage. Le sien est toujours en état de décrépitude, il n'a pas le courage de piocher. Cependant, il faut travailler ou fuir ces parages !

Partir de là pour aller où ? D'ailleurs, ce serait faire abandon de poste et risquer le Conseil de Guerre.

Il voudrait bien obtenir une place dans mon domaine, mais il n'ose pas me le demander, car, quelques jours auparavant, me trouvant dans les mêmes conditions que lui à présent, il me refusa une place chez, lui. Je devrais donc opposer un net refus a sa demande, mais ne le ferai pas (je pourrais avoir des remords).

Je lui propose donc de partager la couche, mais à la condition qu'il viendra avec moi, dans les champs, afin de rapporter une bonne provision de paille. Il accepte, et nous partons immédiatement, pataugeant dans une bouillasse gluante qui colle aux chaussures.

Le ciel est étoilé, le calme règne dans le secteur ; ce ne sera donc qu'une simple promenade à l'arrière, à condition d'être prudents.

Munis d'une courroie de sac, nous faisons ample provision de cette litière, sans qu'un seul coup de feu vienne troubler le silence. Avant le retour et afin de prendre des forces, nous faisons une pose d'une demi-heure enfoncés dans cette paille. Il est temps de rentrer, c'est le plus dur à accomplir. Marine passe devant, je le suis jusqu'à une petite rivière que nous devons franchir sur une planche tenant lieu de passerelle. Un brouillard très épais couvre à présent le secteur et masque à nos yeux le Mont Sec qui nous servait de repère. Au bout d'un certain temps, nous devrions être à ce ru, et cependant, pas de trace. . .

- « Halte, dis-je à Marine, nous nous sommes trompés, c'est plus à gauche ! »
  -« Non, qu'il répond, c'est ici tout droit. »

Quelques pas plus loin, le cri de « werda » nous cloue sur place. Merde ! Nous sommes chez les Fritz. Couchons-nous. Une fusée blanche lancée par l'ennemi s'élève dans les airs et déploie sa corolle, inondant de clarté toute la plaine. Nous admirons sa grâce, suspendue à un parachute, quant tout à coup éclate un coup de feu.

Un sifflement au-dessus de nos têtes, un deuxième légèrement à gauche, un troisième à proximité, suivi d'un quatrième.

Blottis derrière notre fagot de paille, nous comprenons mentalement que la sentinelle, éveillée par le bruit a tiré tout un chargeur et que, sans doute, rassurée par le silence, elle ne récidivera pas.

Quelques minutes s'écoulent. Lentement nous refaisons le chemin parcouru. Je prends l'initiative de la conduite, ayant un sens réel de l'orientation, et, peu de temps après, nos pas nous amènent à la fameuse passerelle que nous franchissons d'un pas léger.

Des lors, quelques mètres seulement nous restent à parcourir, et nous voilà enfin à nos emplacements. Un cri d'horreur, étouffé dans la gorge. L'eau a envahi notre logis. Il nous faut vider tout ce liquide avec comme ustensile une simple gamelle. Ce sera long et pénible, mais nous relayant sans cesse, nous parvenons à assécher en partie notre demeure. La paille, bien tassée au fond de notre guitoune nous procure une joie sans pareille. Enfin, on va pouvoir se reposer un moment, nous l'avons bien gagné !

Bien installés sur cette litière, les couvertures sur nous, recouverts assez chaudement, nous passons une nuit presque merveilleuse, comparée à beaucoup d'autres camarades dont la paresse a été plus forte que le besoin.

Mais alors, à notre retour au cantonnement, voulant avoir le cœur net de cette incursion dans les lignes ennemies, nous fûmes renseignés par notre chef : « Nos tranchées ne sont pas continues, des vides existent, et c'est dans un de ces vides que vous vous êtes égarés. De plus le brouillard est le premier responsable de votre erreur. »

Je veux bien le croire, mais j'avais été plusieurs fois seul, isolé pour la même corvée, et jamais je ne m'étais trompé à ce point

- « Dorénavant, dis-je à Marine, j'irai seul. Mieux vaut être seul que mal accompagné. »

Ainsi se termina notre corvée de paille qui aurait pu finir tragiquement. Mais à la guerre, le hasard fait souvent bien les choses. Heureusement pour nous . . .

SECTEUR - FORÊT D'APREMONT
(Meuse) près St-Mihiel

Nous quittons le Mont Sec, triste séjour, dont nous gardons un très mauvais souvenir, pour occuper un autre secteur dans le bois d'Apremont. Une seule tranchée à l'orée d'une clairière, nous permet de mesurer la différence avec le secteur précédent.

Ici. la tranchée est profonde - quoiqu'unique - et l'on se demande si une attaque ennemie contre cette faible défense ne nous mènerait pas loin à l'arrière. Vraiment, c'est peu de chose comme obstacle, mais peut-être, les allemands ne sont-ils pas mieux organisés ? Les parois de cette tranchée sont tenues par les racines des arbres qui évitent le coulage lors des pluies.

C'est donc un petit paradis comparé à l'enfer que nous venons de quitter.

La tranchée ennemie se dessine à une bonne centaine de mètres. Peut-être est-elle encore plus loin, on ne peut guère en faire l'estimation. Les camarades que nous relevons, des gars du 99ème, nous rassurent quant au mordant des troupes d'en face : « Y sont pas méchants, vous les verrez, tels des lézards au soleil sur les parapets, les taquinez pas, ils vous foutront la paix. »

Inutile de dire que ces conseils seront les nôtres, n'ayant rien à gagner à leur chercher noise.

Installés dans notre nouveau logis, un camarade et moi, aménageons notre emplacement au mieux de nos moyens, car c'est ici que nous allons vivre de concert. Ce camarade est un Niçois récupéré comme tant d'autres et le sort l'a jeté ici malgré son tempérament maladif. Brave garçon, tout dévoué malgré les souffrances qu'il va endurer. Il me raconte sa vie à Nice, où il vivait en compagnie de sa mère (qui le soignait comme il ne le sera jamais plus dans sa nouvelle existence). Son teint pâlot me porte à croire qu'il ne fera pas long feu en ces lieux, car la tâche est rude par ici. De plus la mauvaise saison bat son plein, le froid, la pluie, la neige, toutes les calamités sont liguées contre lui. Peut-être, avec un peu de chance, pourrait-il, lors du retour au cantonnement se présenter à la visite et être reconnu et qui sait, peut-être évacué ?

C'est une idée à moi qui me trotte dans la cervelle, mais tout réfléchi, j'hésite à croire qu'il aura la chance de fuir à l'intérieur. Notre Etat-major étant renommé pour certains principes personnels dont il ne se départit pas facilement, et l'évacuation étant contraire à ses principes.

- « J'habite route du Mont Moron, la villa « Elise », et je pensais qu'en souvenir de ma villa, nous pourrions baptiser la notre du même nom. »
- « D'accord mon vieux. ». Un écriteau portant ce nom est bientôt l'objet de nos soins et figure à l'entrée de notre logis.
- « Tiens, je vais écrire à ma mère et lui faire part de cette nouvelle, nul doute que ça lui fasse plaisir. »

Et mon camarade d'écrire à sa « maternelle » une longue lettre lui détaillant sa nouvelle vie sur le front, l'endroit où nous nous trouvons, les circonstances qui en découlent.

Bref, notre séjour en ces lieux semble paraître de tout repos. Il l'est en effet, pour le moment. Nous n'avons pas encore entendu un seul coup de canon. Quant à la fusillade, elle est nulle, chaque partie restant sur ses positions.

Et la relève arrive sans qu'aucune perte ne soit signalée dans la compagnie. Vers les minuits, nous écoutons en silence, les pas pesants d'une troupe en marche qui, malgré sa prudence, n'empêche pas le bruit des branches sèches que nos godillots piétinent.

- « C'est la relève », nous annonce-t-on.

Chacun s'empresse, les sacs sont fixés au dos, le fusil en main, nous attendons les ordres.

- « 5ème Compagnie, suivez le guide. »

Il n'y a aucun boyau de communication pour parvenir à nos emplacements, ce qui fait que la relève pourrait être rapide, si ce n était celui qui nous conduit dans la nuit noire et les arbres de la forêt ne sont pas faits pour éclaircir la voie.

On piétine sur place. Notre guide s'est égaré dans ce labyrinthe de bois et ne peut retrouver son chemin.

- « Bon, me dis-je, qui m'aime me suive. »

Ayant repéré nos emplacements, je suis certain de ne pas me tromper. Je vais donc partir seul jusqu'au cantonnement. Je n'hésite pas. Personne ne me suit, tant pis, j'irai seul et me voilà en route, évitant autant que possible le moindre bruit.

J'ai réfléchi : en suivant le guide, et s'il n'y a pas d'erreur de parcours, il faut compter environ trois heures de marche, tandis que, libre de mes mouvements, dans une heure environ je serai allongé dans la paille.

Et c'est ainsi que vers une heure trente, j'étais arrivé à destination.

Le lendemain matin, mon camarade me demanda comment j'avais fait pour m'évader de la compagnie.

- « Je t'expliquerai, mon cher ami et si tu veux, la prochaine fois, tu n'auras qu'à me suivre. »

Ainsi fut fait. Et nous revoilà à nouveau à notre « Villa Elise ». Ayant fait acquisition de quelques suppléments, nous passons là de bons moments, quand tout à coup, en plein jour, tel un Méphisto sor ti de sa boîte, apparaît un officier d'artillerie.

- « Halte-là qui vive ! » Les paroles sont prononcées en même temps que le fusil se dirige vers l'apparition. Notre officier, les bras levés, nous prie de ne pas faire de bêtises : « Je suis ici, non comme espion, mais en simple observateur d'artillerie. »

Il nous montre, en effet, son observatoire, qui est une merveille d'imitation. C'est un arbre truqué en acier, et creux à l'intérieur, afin d'en faciliter l'ascension, au bout duquel se trouve son observatoire.

De cet endroit, il a vue sur le paysage qui se déroule devant lui,

Ce qui lui permet de commander à sa batterie de 75 qui se trouve à l'arrière.

Cette batterie a dû faire du mal à ceux d'en face, car un jour, un 130 autrichien vint se planter dans la fourche d'un arbre voisin. Heureusement, il n'éclata pas.

Et notre secteur garde son calme. On finirait bien la guerre par ici sans aller chercher ailleurs.

Hélas, dans tous les troupeaux, il y a des brebis galeuses ! Le nôtre (car ce n'était autre chose qu'un troupeau d'hommes . . .) ne fit pas exception à la règle. Un matin, au petit jour, un idiot, par bravade ou fanfaronnade, ne trouve rien de mieux que de tirer dans le tas de «Fritz » qui, étendus sur le parapet, prenaient le soleil en toute quiétude.

Tout d'abord, surpris par ce coup imprévu, nos voisins ne réagissent pas, mais par la suite, nous fûmes servis de main de maître.

La fusillade devint générale, les mitrailleuses se mirent de la partie, et enfin, l'artillerie ne voulant pas rester impassible, nous arrosa d'obus de tous calibres.

Finie la fête, fini le repos, finie la quiétude, et tout ça par la faute d'un « fondu ».
Ah ! celui-là, faut-il qu'il soit corniaud pour déclencher une pareille bagarre !

- « T'avais pas plus à faire qu'à tirer imbécile, on t'avait bien dit de rester calme ? Alors pourquoi que t'as fait un carton ? »

Le jeune poilu en question, classe 18, engagé volontaire pour tuer le boche, ne savait que répondre :

- « T’as vu ce que t’as gagné, andouille ? regarde les conséquences de ton acte : six tués et d’autres blessés, voilà le résultat de ta connerie, ton ardeur belliqueuse pourra se manifester ailleurs qu’ici, lors des prochains combats, mais, de grâce, cherche pas des noises à ceux qui te foutent la paix. »

Il est là, hébété, les bras ballants, le regard perdu au loin. Il regrette évidemment son geste, mais il n’aurait jamais cru qu’on puisse désavouer son courage.

- « Pauvre gars, tu as beaucoup à apprendre ici, ce sont les journaux qui t’ont bourré le crâne ? T’as cru à toutes leurs âneries dans les gazettes ? Ceux qui prônent la guerre à outrance sont loin d’ici et n'y mettront jamais les pieds, crois- moi mon petit, que cela te serve de leçon. »

Ce fut la fin de la tranquillité. Dès lors, à la suite de nombreux accrochages entre les deux parties, on assista à la disparition de la forêt ; les arbres s’abattant de toutes parts, des éclaircies se firent, mettant le fantassin à découvert.

Les plaintes contre l’intrus ne cessaient de pleuvoir. Le pauvre gars ne savait plus que faire :

- « J’ai gaffé, je le reconnais, je ne le referai plus, mais grâce, ne me le reprochez plus, sinon, je fous le camp sur le parapet. »
- « Tu parles d'un mordu ! Il y croit encore à bouffer du boche, gueula l’adjudant. T’es pardonné vieux, t’as agi croyant bien faire, seulement t’as vu le résultat ? Vois-tu, la guerre ne s’apprend pas en théorie, ni à l’arrière, faut y passer pour se rendre compte. Les plus chauvins finissent par avouer qu'ils s’étaient trompés. Donc, à l’avenir fais ton boulot et surtout, cherche pas à envenimer la querelle, car ceux qui te gonflent, eux se dégonflent en restant à l’arrière, t’as compris ? »

Pour sûr que oui qu'il a compris le gars, le contraire m’eut étonné, après l’avalanche de tout à l’heure, faudrait être bouché à l’émeri pour ne pas saisir.

En conséquence, ne parlons plus de l’affaire, mais songeons aux macchabés et aux blessés. Les premiers, eux, n’y pensent plus, malheureusement. Quant aux autres, ils y pensent encore en songeant que leur sort eut pu être semblable.

- « Tu t’y feras petit, ajoute l’adjudant. Fais ce qu’on te dit et ne soit pas plus royaliste que le roi, la guerre est loin d’être terminée et d’ici là, tu en verras, malheureusement de cruelles ! Garde ton envie de bouffer du boche à outrance, le moment viendra assez tôt et je suis sur que d’ici un mois, ton moral aura changé ! A bon entendeur, salut ! »

LE DEGEL

Début de mars 1915, l'atmosphère s'est radoucie. On aperçoit devant soi quelques rares plantes émergeant du sol bouleversé.

Nous reprenons encore notre secteur du Mont Sec pour y souffrir encore plus. C'est le dégel, triste séjour que nous allons passer dans cette fange gluante. Ce mot « dégel » représente pour nous, combattants, une vision d'épouvante vécue dès la prise des tranchées, fin octobre 1914.

Lentement, mais sûrement, les blocs de terre gelée s'entrouvrent, tels des grenades trop mûres, et se désagrègent. Nos simples abris, que nous avions édifiés avec des moyens tout à fait rudimentaires et recouverts de quelques rondins de bois, planches trouvées au hasard de la rencontre et qui nous abritaient de la pluie, s'affaissent à vue d'œil.

Malgré tout notre courage, et l'ardeur à les maintenir en bon état, l'affaissement est sensible, de sorte qu'au bout de quelques jours, il ne nous reste plus qu'une cabane informe de deux mètres de longueur et un mètre cinquante de largeur sur environ quatre vingt centimètres de haut. Là, gisent cinq hommes allongés ; tant qu'il fait jour, aucun mouvement n'est permis; les boches sont à l'affut à quelques vingt mètres de nous, à l'orée du bois, et n'hésitent pas à tirer sur les imprudents.

Que faire dans de pareilles circonstances ?

Rien n'est possible, sauf de discuter entre nous ou de dormir. C'est la deuxième solution que nous adoptons, dans ces conditions inconfortables, où nul mouvement n'est possible ; l'artillerie allemande n'ayant sûrement rien à faire, passe son temps à nous bombarder d'obus de 77 qui, heureusement pour nous, sont de mauvaise qualité, et n'éclatent qu'au quarante pour cent. La plupart s'enfoncent à proximité de nos abris sans aucun mal.

Chez nous, les artilleurs sont presque en grève, car ils ne répondent pas aux salutations de nos voisins qui, eux, redoublent d'ardeur. C'est une avalanche continuelle pendant toute là journée.

Saisi tout d'abord par cette débauche de munitions, nous nous faisons tout petits, et chaque chute est un pas vers la mort. On finit par s'habituer à tout : le sommeil occupe une grande partie de la journée, et quand on a vingt ans, on dort n'importe où et dans n'importe quelles circonstances.

Tout de même, la vie suivant son cours « dame nature » réclame ses droits.

Il n'y a, dans ce qui nous sert de tanière (le mot est encore impuissant à décrire la vérité), pas plus de W.C. que de chauffage.

Bourdonneau, Marine, Bébert, Vailhé, et moi-même, sommes donc accroupis, tels des sardines en boîtes.

Bourdonneau, le premier, ouvre les hostilités :

- « J'ons besoin de pisser, passe donc le vase, Vailhé. »

Ce dernier se trouvant à l'extrémité passe donc au demandeur le vase (boîte de singe) vide qui nous sert de vase de nuit.

La boîte revient au point de départ, car il n'y a qu'une seule ouverture. Quelques instants après, le vase en question est à nouveau passé à Marine qui, soulagé et mal à l'aise pour le renvoi, laisse tomber sur nous une partie du récipient. Et cela dure encore plusieurs fois, jusqu'au moment où Marine demande un ustensile plus grand pour une commission plus importante.

- « Ah non, mon vieux, pas d' ça Lisette, attend la nuit. »
- « J' peux pas que j' te dis, ça presse. »
- « Débrouille-toi avec ton ventre, réglez ça entre vous deux. T'es pas ici en ville, les W.C. n'existent pas. A la nuit tu pourras y aller à ton aise. »

Pendant ce colloque, le bombardement n'a pas cessé. L'habitude est prise, on attend la nuit, quand soudain, un bruit sourd vient percuter le modeste toit de notre abri.

Tout le monde a compris, c'est un 77 qui est tombé là. Les corps sont recroquevillés, attendant l'éclatement qui ne vient pas et nous comprenons que la chance est avec nous.

- « Tiens, voilà une batterie de cuisine qui s'annonce, dit Marine. »

En effet, les six coups bien distincts d'une batterie allemande résonnent, suivis d'un traînement de ferraille, avant de s'échouer dans nos lignes. C'est un bruit bien caractéristique, connu de nous tous : à entendre le départ, on a encore le temps de se mettre à l'abri. Sur six de ces engins, deux seulement éclatent sans mal, quant aux autres, ils s'enfoncent dans le sol mou.

Malgré nous, et à chaque rafale, nous baissons la tête instinctivement, le frisson qui nous prend au départ se termine par un sourire après la chute de ces indésirables.

Bourdonneau, le premier, prétend qu'où un obus est tombé, il n'en peut choir un deuxième ; c'est du moins les propos qu'il tient d'un sien ami artilleur, mais il ne faut pas trop y ajouter foi. Enfin, ces paroles sont rassurantes quant à la chute de notre abri.

Et, pendant ce temps, notre ami Bourdo, ancien garçon de café à Paname se plaint des douleurs de son ventre.

- « Ah, c'est terrible, gémit-il, je crois que . . . aïe . . . aïe . . . »
- « Dis donc Bourdo, t' vas pas accoucher ici, non ? J' t'ai dis d'attendre la nuit, t'as pus autre chose à faire. »

  Bébert qui est son voisin a saisi l'allusion :

  Et de rire comme des gosses.
- « Dites donc les copains, en attendant la nuit, si qu'on s' raconterait des histoires, cela ferait passer le temps ? »

C'est double-mètre, voisin de notre abri tout proche, et logé dans les mêmes conditions, qui a pris cette initiative.

- « C'est d'accord, et si vous le permettez, ajoute Bébert, je vais vous raconter une histoire vécue à Paris. »

  Nous lui laissons la parole. Il a un sourire qui lui fend la bouche jusqu'aux oreilles.
- « Je vois dit double-mètre, ce doit être rigolo, vu que le copain il a la gueule de travers.»
- « Dis donc Bébert, une affaire sentimentale ? - Non. »

  Le parigot le regarde, ne dit mot, puis, tout à coup, commence.
- « Et ben, v'là les gars, en ce temps là, comme dit l'Evangile, j'avais dix-sept piges, assez beau garçon, sans être un adonis. Je vivais avec ma mère et ma sœur, au cinquième, dans un minuscule appartement sur la Butte. »
- « T'avais une frangine, Bébert ? demande Pantin. »
- « Oui mon pot, mais pas pour ta tirelir', t'es trop moche, et puis me coup' pas au j'finirai pas. »
- « Bon, alors vas-y. »
- « Apprenti boucher dans un' grand' boit', j' gagnais mes dix balles par semaine, c'était pas 1' Pérou, mais ça faisait plaisir à Maman et ça permettait à ma frangine d'continuer ses études. Oh ! on était pas riches, vivant tous trois d'un héritage qu'avait laissé mon paternel que lui-même tenait de ses ancêtres. Nous vivions simplement, vu qu' le patrimoine était plutôt maigre. R'garde pas D.M. et pense à ma frangine qui s'fout pas mal de toi ! »
- « J'en veux pas, réponds l'interpellé, attendu que si les raisins sont trop verts, ta frangine est trop loin. »
- « C'était la veille de Noël, j'avais l'intention de réveillonner avec les aminches et ne savais pas comment m'y prendre pour arriver à mes fins. J'étais pas riche et comme

brais', j'avais tout juste quinze ronds. C'était pas « Bézef » avec mes soixante quinze centimes, j' pouvais pas espérer grand chose. »

Il s'arrête un instant, la pensée ailleurs, branle la tête et reprend sont récit :

- « Connaissant l'intransigeance de la maternell', j'ose à peine poser la question : «Maman, des amis m'ont invité à passer la nuit de Noël avec eux, est-ce que tu me permettras d'aller avec ? »
- « V'là ben une question un peu indiscrète, proclame ma mère. Quels sont ces amis dont tu ne nous as jamais parlé ? »
- « Oh ! simplement des voisins d' l'étal, des gars comme il faut, que j'y réponds. »
- « Il me faudrait voir un peu de plus près qu'elle me rétorque. »
- « J'y vas de mon boniment à la graiss' de chandell', l'a pas l'air d'y mordre la maman, ses mirettes fixent les miennes et j'en mène pas large. Vais-je échouer dans ma tentative ? Ose donc, que j' me dis, encore quelques paroles pour calmer son appréhension. Elle continue à me regarder, je n'ose pas affronter son regard. »
- « Bon pour un' fois, j' te permets, mais rentre pas trop tard qu'elle me dit. »
- « Sois sûre, maman, que sitôt le réveillon terminé, je rentre à la maison. »

  J'étais pas sûr d'tenir paroi', mais j' promettais quand même.
- « Enfin, me v'là dehors, c'est l'essentiel, qui vivra verra. Les copains sont là, on va encore chez 1' Bougnat d'en face s'amuser jusqu'à la messe, puis à la sortie, nous r'voilà attablés devant des merveilles de la nature. Une table garnie nous attend, les mets les plus fins attendent notre bon vouloir, et puis, et puis . . . Aïe, aïe, c'est le moment solennel. »
- « Que se passa-t-il demande Robert ? »
- « Et ben, comm' dans les revues des Folies Bergères, v'là qu'apparaissent à la porte du bistrot trois superbes créatures qui nous laissent rêveurs ! J'en suis abasourdi, d'autant plus qu'on ne saurait dire laquelle des trois est la plus belle. Les présentations ne demandent pas grand temps, et v'là qu' j' me retrouve assis à côté d'une brune aux yeux bleus. »
- « Arrête, arrête Bébert » — « Je voudrais être à ta place bégaie D.M. »
- « Coup' pas continue le Parigot. »

Nous commençons à ouvrir les hostilités par un apéro bien tassé qui, après les libations de l'avant messe, commence à porter ses fruits. Et voilà l'attaque du festin, c'est un repas froid accompagné de gros rouge suivi de quelques cachetées. »

« La conversation a pris forme, chacun a de quoi s'occuper. »

« Pas la peine de nous faire un dessin, avance Bourdonneau qui, jusqu'à présent, dormait du sommeil du juste. Nous comprenons fort bien vos occupations.

- « Moi, grogne Marine qui, lui aussi, était dans les nuages, mais buvait surpris les dernières paroles de notre conteur, je suppose que l'attaque avait double but : d'abord le festin, ensuite la moukère. »

  Un rire général accompagne l'énoncé de Marine.
- « Patience, reprend Bébert, j'ai pas termi . . . »

Une violente déflagration coupe la parole au narrateur, une odeur de poudre nous vient aux narines, un 210 vient d'éclater à proximité, rejetant sur notre frêle abri une pluie de mottes de boue, ainsi que des débris de planches.

Un coup d'œil dans la direction de l'impact nous montre que nos proches voisins en ont pris un coup.

Lulu, Double Mètre et un autre camarade, noirci par la déflagration, sont dans une situation critique. Une partie de leur abri a disparu dans les airs, les laissant presque à découvert à la vue de l'ennemi.

Non blessés, c'est encore une chance. Ils se ressaisissent et réagissent aussitôt pour remettre en état leur abri. Nous ne pouvons, à notre grand regret, leur être d'aucune utilité, ne pouvant faire aucun mouvement sans nous mettre en danger.

Installés à la va-vite, ils passent de mauvais moments, en attendant la nuit qui sera la bienvenue.

- « Continue Bébert, demande Marine, achève ton histoire qui est pleine de sel. »
- « Ben, ousque j'en étais ? Voyons. Ah ! J'y suis. J'étais à l'attaque, à l'attaque de deux choses. »
- « Dis plutôt des mamelons, ricane Double Mètre. »
- « Ah, j' crois que j'avais, j'avais, j'ai perdu le fil. Ces satanés boches me l'ont coupé.

Enfin, le repas touche à sa fin, les vins généreux font place aux petits verres de rhum, un rhum de la Jamaïque, les enfants, un nectar capable de vous réveiller un mort ! »

- « Dis donc Bébert, arrête. Si qu'un jour je « clampse », tu me donneras un de ces verres de la Barrique comme tu l'appelles, puisqu'il doit me réveiller. »
- « Compte sur moi, vieux singe, et n'interromps pas mon récit, y a ben assez de ces vilaines marmites pour interrompre ! Donc après les liqueurs, inutile de vous dire que les esprits étaient survoltés, ainsi que les mains qui ne tenaient pas en place. »
- « Compris les amis, compris, ajoute Double Mètre, n'en jette plus. »
  Et de rire tous en chœur !
- « Et la suite demande Bourdonneau, oui, la suite, réclament les autres. »
- « Ben la suite, la voilà. Sortie du bistrot, non sans avoir réglé la douloureuse qu'était comme disait Marine, pleine de sel, ou plutôt, salée si vous préférez. »
- « Bon, et avec tes soixante quinze centimes que t'avais, comment que t'as fait pour régler ta part ? »
- « Oh, c'est bien simple, un copain à moi, un vrai, celui-là, puisqu'il a daigné payer ma redevance m'a empêché de faire figure de fauché. Pour terminer, je vous dirai sans le moindre détail, que la fête a eu une suite heureuse, vous voudriez bien savoir de quelle façon? Pensez ce que vous voudrez. Quant à moi, j' n'en dirai pas davantage. »

La nuit approchait à grands pas, nos voisins d'en face étaient sages. Seule leur artillerie pilonnait nos positions.

Un gros noir, un « maouste » comme on l'appelait, vint choir à quelques mètres de nos positions, sans grand dommage, autre que des mottes de terre, capables de nous écraser tous les cinq.

Un de ses confrères plus hardi échoua juste au devant de notre abri, heureusement, il n'éclata pas. Le moment de terreur passé, nous nous regardâmes sans parler.

Ouf ! on l'a échappé belle, il n'a pas éclaté, sans cela ... Et oui, sans cela, c'était la fin pour nous, pauvres mortels, déchiquetés par la déflagration, on n'eut . . .

- « Arrête Bébert, parlons d'autre chose, mais pas de cette vision d'épouvante, c'est déjà du passé. »

La nuit est venue, le silence a fait place à l'ouragan de feu qui tout à l'heure nous a accablés. Le bidon de pinard passe de bouche à bouche afin d'éteindre la soif procurée par l'odeur de la poudre. Et la gaité reprend ses droits.

- « L'en faut peu les gars, pour nous mettre le cœur à l'envers, et encore moins pour reprendre l'humour, ce don français que nous apportons tous en venant au monde, clame Bourdonneau. »
- « Une chose qu'on ne comprend pas, dit Lulu, c'est le calme qui règne après la tempête, la nuit venue. Pourtant, les boches n'ignorent pas, ils savent bien qu'on est debout, alors ? »

Alors ? rien à répondre à cela, c'est la vérité, et si nos voisins sont calmes la nuit, c'est sans doute qu'ils ont besoin de travailler dans le silence.

Mieux vaut ainsi. De cette façon, c'est la trêve de la nuit. Evidemment, au petit jour, nous apercevrons ceux d'en face prenant le cagnard au pied des arbres, mais, défense d'y toucher.

Nous respectons la trêve. « Silence et Patience », voilà notre devise.

Avec l'apparition de la nuit, chacun sort de sa fosse. Bourdonneau a une corvée urgente à accomplir. C'est d'une allure au trot qu'il s'v rend. D'ailleurs, il n'est pas seul. C'est une règle générale ne souffrant pas d'exceptions.

- « Ah les amis, quel cliché pour les journalistes, clame Bébert. Nous n'aurons pas le privilège de les voir se rendre compte sur place. Sont trop froussards, y préfèrent mettre des bobards sur leur gazette. »

  Lulu qui ne peut les souffrir, ajoute d'un air moqueur :
- « Faudrait les amener de force dans les secteurs, leur faire passer six heures d'affilée et les renvoyer à l'arrière, en les priant de ne pas changer un iota à ce qu'ils ont vu. »
- « Oui approuve Marine, mais pour ce qui est de voir leurs binettes ici, ce sera macache. »
- « C'est parler pour ne rien dire répond Double Mètre. Si qu'on serait les maîtres du destin, la guerre changerait de phase, foi de Pantin. Oui, mais en attendant, ce sont toujours les mîmes. »

La corvée de soupe étant rentrée, chacun s'affaire à la remise en était de son logement où nous passerons encore plusieurs journées désagréables.

SECTEUR DE FLIREY
(Meurthe et Moselle)

Aux prémices du printemps, nous prenons possession d'un nouveau secteur au village de Flirey. Le pays est détruit, seul le clocher de l'église émerge des ruines, les tranchées sont effondrées, le sol n'est plus qu'un vaste bourbier où l'on patauge à longueur de journées pour les travaux nécessaires.

C'est un travail de longue haleine que de remettre en état le terrain bouleversé, et c'est pourtant indispensable pour avoir un minimum de confort pendant l'occupation.

Les brèches sont bouchées avec des sacs de terre ou plutôt de fange, des branches d'arbres sont posées sur le sol pour éviter de patauger dans la boue, l'eau suinte par tous les pores de la tranchée. De plus, des trous individuels sont creusés au pied de la butte, sorte de niche à chien, juste assez grande pour y recevoir un homme accroupi.

Les allemands nous voient remuer la terre, sans intervenir, mais sitôt tout en place, un bombardement réduit notre travail à néant, c'est à recommencer.

- « Tiens, dit l'un de nous : Voilà l'ouvrage par terre. Va falloir recommencer, ajoute un second ! Ah ! la barbe, clame un troisième on n'en finira jamais ! Ah ! Les vaches, intervient Pantin qui, la pipe au bec, s'approche de nous d'une allure dégingandée : C'est pas la peine d'y faire, si c'est pour recommencer ! »

Calmement, il rallume Victorine que, dans son désarroi il a laissé éteindre. Sa pipe légendaire ne le quitte jamais, on le voit continuellement brinqueballer de droite à gauche, traînant au bout de ses « 47 fillette », une masse de boue dont il ne se défera jamais. Quand on lui demande : « Pourquoi traines-tu ce boulet à tes pieds, tu peux pas rester tranquille ? »

- « Non, qu'il répond, j' peux pas rester immobile, faut que je marche. Quant à la bouillasse, elle y est, qu'elle y reste, j'y l'ai pas mise moi, et puis, dans cinq minutes y en aura autant, donc pas la peine de se fatiguer. »

Il est ainsi fait, va de l'un à l'autre, s'arrête parfois pour regarnir sa pipe, la rallume lentement, savourant avec délices le plaisir qu'elle lui donne et de temps à autres, nous lance quelques réparties.

- « Moi, quand la guerre sera terminée, je sais pas comment je vais faire pour m'offrir le perlot, vu que j'aurai pas assez d'argent pour l'acheter. Quant à travailler pour en gagner, hum ! dit-il en faisant un geste de bras retourné, je m'en sens incapable ! »

  Le Parigot qui écoutait d'une oreille attentive, l'interpelle en ces termes :
- « Dis donc, Double Mètre, t'en envie de sucer les pissenlits par la racine ? Sachez les gars que le gars Pantin a plus d'une corde à son arc, et qu'il saura se débrouiller pour ne pas faire un maccab'. »
- « Vaut mieux pas, l'ami, reprend le Parisien, ta fosse serait toujours trop courte pour te contenir, et t'aurais encore les pieds dehors. »

UNE VIREE A TOUL

M. POINCARE, Président de la République, a daigné accorder à TOUL une visite de courtoisie pour sa belle résistance à l'ennemi.

A cette occasion, il est normal que les troupes au Front dans cette région viennent lui rendre les honneurs en lui faisant une escorte digne de son patriotisme.

La réception est grandiose, et nos voisins, les Fritz, n'ignorant pas sa venue, ont délégué un Taube comme ambassadeur d'Allemagne. Ignorant sans doute les us et coutumes de notre pays, le pilote - peut-être un illettré - ne trouva rien de mieux que de venir troubler la fête en décrivant des orbes dans le ciel au-dessus de la foule.

Hébétée, celle-ci n'en mène pas large, elle a les yeux sur l'intrus. Que va-t-il faire ? Que va-t-il imaginer encore ? C'est vraiment un manque d'éducation de sa part.

En réponse aux acrobaties de cet impoli, voilà un Morane qui vient le saluer afin de lui rendre la politesse. Et les voilà tous deux virevoltant, faisant des grâces que n'admire pas la foule.

Puis soudain, un bruit étrange pour les profanes éclate dans le ciel. C'est le tac-à-tac des mitrailleuses qui donne le ton à la fête. Le spectacle est grandiose, deux avions se frôlant presque à 60 à l'heure, avec des grâces dans leurs déplacements, que nous, militaires, admirons avec délice. Quant aux civils, déjà quelques uns, non rassurés par ces acrobaties, ont fuit, vers des régions plus sûres.

Le combat a été nul, l'honneur a été sauf dans les deux camps, l'intrus regagne son camp et la fête continue. Elle reprend de plus belle par les discours, la présentation des troupes, les décorations aux soldats et officiers, ces derniers toutefois ayant la plus grosse part . . .

Et enfin, nous voilà libres jusqu'au soir, nous avons quartier libre. Qu'allons-nous faire dans cette ville ? Nos pochent ne regorgent pas d'argent, nous avons bien un repas froid dans la musette, mais c'est plutôt maigre et si l'on pouvait trouver chaussures à nos pieds . . .

Que faire ? Sinon se promener au hasard de nos pas, qui nous conduisent au centre de la ville, le quartier le plus populeux.

C'est l'endroit rêvé par toute la gent civile, où les cafés et restaurants dominent sur tous les autres commerces. Il y a aussi pas mal de militaires de toutes les armes n'ayant pas la même tenue que la nôtre, ce qui attire une remarque de Pantin :

- « Quoi qu'ils font ceux-là avec leurs costumes d'opérette ? »

- « Ben, répond le Bougnat, j' sais pas. Ce que j' sais, c'est qui sont nickels les mecs ! T'as vu les leggins noirs qu'ils portent ces gens- là ? Faut qui soient riches pour s'offrir pareille fantaisie ! Ben mon vieux, ne cesse de répéter le Bougnat, ça m' ferait la balle pour quante je suis de garde aux créneaux ! »

- « T'as qu'à les demander, pour sûr qu'il te les prêtera. Au juste, quoi qu'il est ce mec là, est-il caporal, lieutenant ? Tu sais moi, j' m'y connais guère dans tout ce fatras de galons, d'autant plus que lui, y sont rouges, y en a deux et y montent jusqu'au bras, c'est-y réglementaire ? Oui zou non ? »

- « Cherche pas à comprendre, mon ch'tiau, je vas t'expliquer : ce sont des embusqués, t'as compris ? »

- « Ah pour sûr que c'est des embusqués puisque tu le dis, j' veux bien te croire, mais tout de même quoiqu'y font ici ? Sont-y médecins ? Pasque jusqu'à présent, j' n'ai vu que cette corporation habillée pareillement, des leggins comme t' dis et des galons jusque-là, dit-il en montrant son épaule. »

- « Y sont tout et rien, t'as rien à voir dans leur emploi, faut qu'y soient propres, un point c'est tout. »

- « Propr ' propr', que je 1' serais bien moi propr' s'y fallait ! »

- « Ben mon gars, t'es têtu comme une bourrique, quand je te dis cherche pas à comprendre ! »

- « Bon après tout, t'as raison, laissons tomber. »

Nos pas nous amènent dans une rue transversale pas trop fréquentée où nous faisons la rencontre d'un couple d'une cinquantaine d'année qui nous reluque d'un œil d'envie.

- « Quoi qui zont ces gens-là à nous dévisager ? »

  C'est Robert qu'est curieux.

- « Ben, nous plaisons sans doute, affirme Pantin. Laisse-moi faire, je vas les amorcer. »

Le voilà qui déambule, le nez en l'air et qu'il tombe, comme par hasard, en face du couple.

- « Oh ! pardon, excusez-moi, Mesdames, Messieurs, à quoi pensais-je ? Le tout dit sur un ton très poli, contrairement à ses habitudes. »

Nous arrêtons le rire prêt à jaillir de nos lèvres. La vue seule de notre ami nous clignant de l'œil empêche cette entorse au règlement.

- « Ces messieurs, dames m'excuseront, je suppose, reprend Pantin. »
- « Vous êtes tout excusé, cher militaire, c'est nous qui sommes vos obligés, car je suppose que vous en êtes de vrais ? »
- « De vrais ? Murmure Pantin, ne sachant plus à quel saint se vouer ! »
- « Et oui, de vrais poilus, des hommes qui se battent tous les jours et qui tout de même, sont modestes dans leur comportement. D ailleurs c'est mon mari, commandant en retraite, dit-elle en montrant son époux (ayant plutôt l'air d'un guignol que d'un commandant) lui vous a évalués au premier coup d'œil. Tiens, m'a-t-il dit, voilà de vrais poilus. Pensez qu'il s'y connaît le Commandant, trente années de bons et loyaux services envers la Patrie, c'est une référence, je crois ? »
- « Mais, Madame, essaie de discuter Pantin, croyez que nous auprécions comme il ... »
- « Je vous crois, Messieurs, je vous crois, sachez que si les rhumatismes ne tenaient pas le commandant cloué sur un fauteuil, il serait parmi vous, et toujours en tête. Ah ! ce qu'il peut être malheureux et combien il regrette de ne pouvoir défendre la Patrie ! »

N'en jetez plus, pensons-nous, laissez-nous rire de cet officier de salon qui a des rhumatismes. Nous le pensons et nous ne pouvons le dire bien sûr. Et nous pensons aussi qu'en ce jour de fête, notre commandant n'a pas l'air d'être cloué au fauteuil ! Sa femme, elle, qu'on pourrait appeler, plutôt que lui, commandante dirige seule les débats !

Pour nous sortir de cette impasse qui ne nous plait qu'à moitié, Pantin a une idée : « Veuillez nous excuser, Messieurs-dames, de prendre congé, mais nous sommes en mission, alors ...»

- « Je vous en prie, Messieurs, accomplissez votre devoir, et puis, avant midi, veuillez avoir l'obligeance d'accepter l'invitation du commandant qui tient à vous offrir l'apéritif, ce sera le verre de l'amitié, ceci dit la bouche en cœur, d'une voix de crécelle. »
- « Que faire ? — un regard entre nous — Nous acceptons Madame, avec grand plaisir.»
- « A tantôt les enfants. »
- « Ben, lance le Bougnat, un peu à l'écart, si qu'il nous invitaient à casser la croûte, c'est alors qu'ils seraient considérés, mais faut pas y compter, la vieille m'a tout l'air radin, une radin de première, j' reconnais ça à ses lèvres pincées, j' voudrais me tromper, mais . . . »
- « Et nous voilà à la crèche », annonce Pellat à la vue d'une maison bourgeoise dont nos quinquagénaires occupent le rez-de-chaussée. « Ah c'est bath par ici, tiens voilà le fameux fauteuil à rhumatismes, en a-t-il pu entendre des plaintes, ce maudit fauteuil ?»

Dans ce domaine grand comme une caserne, deux personnes seulement pour l'occuper, c'est vraiment honteux, alors que beaucoup de familles nombreuses n'ont pas de quoi se loger

! Et l'on viendra nous dire que c'est pour le bien-être de l'ouvrier qu'on fait la guerre ! Non je n'avalerai pas ces bobards, murmure Pellat.

- « Tu avaleras tout à l'heure le fameux verre de l'amitié, proposé par la Commandante. Oui, mais que sera ce verre ? Un Picon, un Quinquina, un Pernod ou bien une tisane ?»

De jolis verres ornent la table, posés chacun sur un disque en dentelle. Quant au liquide, il est absent pour le moment. Enfin attendons !

Un instant après survient une soubrette, tablier blanc et bonnet de dentelle piqué sur son chignon, porteuse d'une bouteille sur laquelle est collée une étiquette « Pernod Fils ».
Un mouvement de surprise nous cloue sur place.

- « Quoi ? Nous allons siroter un Pernod ? »
- « Oui, nous allons boire à la santé de notre Président de la République, ce patriote si aimé des Français, minaude la Commandante, pendant que son mari reste absent depuis un long moment. »
- « Où diable peut-il être ? Ah ! le voici ; nous n'attendions que vous commandant, nos amis les poilus avaient déjà du souci au sujet de vos rhumatismes ! »
- « Rassurez-vous, Messieurs, aujourd'hui je vais bien et je bénis le ciel de m'avoir accordé une si bonne journée en votre compagnie. Allons, à la santé du Président et à la Victoire finale ! »
- « Hum » murmure Pantin.

Les verres sont vidés d'un seul trait, et s'il y a du rabiot, aucun de nous ne refusera. Hélas ! bien que la bouteille soit presque entière, on ne nous propose pas la rincette ! Il ne nous sera pas demandé d'y revenir, ce que l'on regrette du fond du gosier comme dit Pantin.
Nous prenons congé de nos compatriotes, avec force remerciements, et c'est le cœur léger et l'estomac vide qu'on se retrouve dans la rue.

- « Ben les gars, rien n'est prévu pour le repas de midi, et pourtant, faudra bien se mettre quelque chose, faudra bien croûter ! Oui, mais où ? Cherchons un restaurant dans les prix doux. Tiens ! en v'là un dans cette petite rue : 2 francs le repas tout compris. Il n'y aura pas de surprise, car nous serions pour la plupart incapables d'y faire face. »

Attablés tous les six, nous côtoyons d'autres camarades aussi désargentés que nous, se tapant la cloche d'une escalope de veau sauce Bourguignonne. Oh ! Pourvu qu'on bouffe, le reste importe peu. Nous y allons pour une salade maison, une côte de mouton avec pommes frites et un morceau de roquefort, accompagné d'un demi de vin ordinaire qui satisfait notre appétit. Ce n'est pas qu'un supplément nous gênerait, seulement, faudrait le payer et dans ce cas, impossible.

Nous revoilà sur le pavé de Toul, lorgnant à droite, flânant à gauche à la recherche d'un caoua pas trop cher. Le café avalé, nous pourrons marcher sur les mains sans crainte de perdre l'argent qui pourrait nous rester, même les doublures retournées. Plus un rond, plus un radis ; dans le fond nous n'en avons pas besoin étant donné que demain nous remontons à Flirey, et qui sait si . . . Pas la peine de nous chagriner à l'avance, laissons-nous vivre. Y aura bien assez de temps quand il faudra en donner un coup.

Le retour à notre cantonnement s'est effectué à la nuit tombante, toujours train « II », flapis, repus de fatigue. Nous plongeons dans notre litière pour reprendre des forces, car demain soir, ce sera la relève et ce n'est pas une sinécure, comme on le verra par la suite.

- « Bonne nuit les gars. »

C'est Pantin, la pipe à la bouche, qui sonne l'extinction des feux. La Plupart d'entre nous roupillent du sommeil du juste, d'autres répondent : « Bonne nuit Pantin, Bonne nuit Double Mètre. »

DETAIL D'UNE RELEVE

Nous devons, ce soir à minuit, reprendre le chemin du Front, relever les camarades qui sont en ligne depuis quatre jours.

A cette annonce les mines se renfrognent, le cafard réapparaît, les grognements se multiplient.

- « Ah ben, quand cela finira-t-il ? Toujours les mêmes à se faire tuer ! »

Ce sont les propos de chacun de nous, le programme ne varie pas : quatre jours de tranchée, autant de repos. Cela devient monotone, et pour corser le tableau, revue d'armes dans l'après-midi.

La soupe du soir avalée, les préparatifs sont faits en vue du départ. Que faire en attendant l'heure ? Simplement, poser les godillots et roupiller jusqu'à ce que l'adjudant vienne nous réveiller . . .

- « Debout, là-dedans, et en vitesse. Dans vingt minutes rassemblement ! »

Des grognements accompagnés de mots doux jaillissent des quatre coins de la grange qui nous sert de chambre à coucher.

- « La ferme, alors, et puis merde, lance un homme. Ils sont collants les mecs. Et dis donc le juteux, tu pourrais pas être plus gracieux? »

Ce dernier connaît la musique et laisse brailler, car il sait qu'à l'heure fixée tout le monde sera présent.

Tout de même, nous savons à notre tour qu'une fois à la sortie de la grange, nous «poireauterons » encore demi- heure, donc, pas besoin de se presser.

L'adjudant Bartho revient à la charge :

- « Allons, pas encore prêts ? »
- « Ta gueule ! » Hurle une voix.
- « Tue-le ajoute un deuxième, on y va, vieux crapaud, lance un troisième. »
- « Qui est-ce qui a crié cela demande Bartho ? »

Un rire général répond à la question, et une voix feutrée :

- « C'est moi, viens donc voir par ici si t'as pas les foies. »

Le soldat français est ainsi fait, il râle pour un rien, et ne peut supporter d'être commandé. « Je suis malade, j'irai pas aux tranchées » Un quart d'heure après, il est fin prêt, sac au dos, il attend le départ.

Alignés devant le cantonnement, les hommes attendent les ordres. Les fumeurs enragés garnissent leur pipe, car, tout à l'heure, il sera interdit de fumer. Il pleut, pour ne pas changer. Voilà bien notre veine. C'est une pluie froide qui vous pénètre jusqu'aux os, sans pouvoir y porter remède.

Le capitaine est là. L'appel est fait : « Manque personne mon capitaine », annonce l'adjudant en le saluant.

- « Bon, dans ce cas en avant, pas de route. »

Engoncés dans nos vêtements d'hiver, la capote surmontée de la peau de bique, le passe-montagne sur la tête, sac au dos, le fusil à l'épaule, une canne à la main, indispensable pour ne pas bûcher, les hommes suivent le chef, monté sur un alezan.

Les routes sont défoncées par l'éclatement des obus de tous calibres. L'eau croupit dans les mares et, parfois, un vaste entonnoir se trouve au milieu du chemin, dans lequel tombent plusieurs hommes pêle-mêle.

Les godillots sont déjà pleins d'eau, ce sera donc quatre jours a passer avec des chaussures humides. Il ne faut pas compter les poser pendant notre séjour aux lignes, car il sera impossible par la suive de se rechausser, les pieds s'enflant sous la morsure du froid.

Et les grognements reprennent : « Bon Dieu, qu'on se casse une patte, on aura au moins de plaisir de rester au chaud à l'arrière. »

Mais des jambes cassées, voire foulées, ça n'existe pas. C'est à croire qu'on est immunisé contre les accidents. Et pourtant, c'est le souhait le plus sincère du combattant.

- « Silence, crie l'adjudant, vous allez nous faire repérer ! »

Mais rien n'arrête les rouspéteurs, et ils sont légion. Autant dire tous.

Le sifflet retentit, la pause ! D'un élan unanime, toute la compagnie s'affale dans les fossés sans poser le sac, l'arme entre les jambes. Pas un souffle, pas un mot, c'est le repos absolu. « Interdiction de fumer », annonce le capitaine. Mais il y aura toujours les mordus de la nicotine qui trouveront moyen d allumer leur pipe par des ruses de sioux. Pas de flamme. C'est un secret, mais il se répercute dans toute la compagnie.

La marche reprend comme en manœuvre, cinquante minutes de marche, dix minutes de repos. Le chemin est long, il y a en moyenne, entre quatre, cinq ou six kilomètres à parcourir pour arriver au Front, plus les kilomètres à faire dans les boyaux.

La pluie redouble de violence. Ça va être une belle pagaille que d'arriver à nos emplacements. La dernière halte avant d'entreprendre l'accès du boyau au départ. Du silence, pas de feux, suivez le guide, comme au musée. Et la procession s'étire lentement à travers le dédale des boyaux qui sont nombreux. Le sac est plus lourd, on le remonte d'un coup de rein. Nous voilà à présent à l'entrée du boyau principal. C'est le plus dur de la relève, car ce boyau très étroit ne permet en réalité que le passage d'un homme, et ce sera, non seulement deux, mais des centaines qui se croiseront, harnachés tels des baudets, la musette grossie par un ravitaillement de plusieurs jours, le bidon plein de pinard. Tous ces ustensiles feront un tintamarre de tous les diables en se choquant. Et encore, la relève ne sera pas trop mauvaise, si chaque compagnie occupe ses anciens emplacements, mais si, par contre, c'est un nouveau secteur, ce sera pénible pour arriver à se caser.

Inutile de dire que par les nuits noires, il est très difficile de caser ces hommes à l'aveuglette. Et c'est justement un secteur inconnu, et, comble de malheur, le guide est un nouveau venu qui croit dur comme fer, qu'il placera la compagnie dans l'espace de peu de temps. C'est du moins ce que cet officier nouvellement promu, s'engage à réaliser devant le commandant de compagnie. Ce vieux briscard, habitué à ce genre d'exercice nocturne, laisse parler notre guide.

- « En avant, suivez le guide ». Et la colonne défile lentement, traînant aux pieds des boulets de boue collante, dont il est difficile de se défaire.

Tout d'abord, tout semble s'arranger et donner raison à celui qui nous guide, mais attendons . . .

- « Halte ! Que se passe-t-il ? » Après vingt minutes de marche, le chef de fille s'est arrêté. Se serait-il trompé ? »

Non, car la marche reprend, mais plus lente. Nouvelle pause, nouveau départ, arrêt sur place. « Faites passer qu'on s'est trompés ». Le chemin parcouru si péniblement est refait en sens inverse, non sans récriminations de nous tous.

Nouveau départ. C'est ici le boyau des « 0 », nom donné à ce passage pour le distinguer des nombreux autres, et nous accédons à la tranchée « Barrin », nom donné en souvenir du chef de bataillon tué à cet endroit.

Dès lors, il ne reste plus qu'à occuper les emplacements : « Petit poste, Poste d'écoute, etc, etc . », et les questions fusent :

- « Quel régiment ? Quinze sept.
- « Quelle compagnie ? Sixième, etc . . .
- « Ici, la relève du Cent six trois, 5ème compagnie. »

La section prend possession des postes occupés par la quinze sept, les sentinelles remplacent leurs camarades, les consignes sont passées rapidement : Quelques questions au sujet du mordant des troupes boches : « Sont-ils méchant par ici ? — Pas trop, mais les

taquinez pas, car ils sont susceptibles. Un conseil, méfiez-vous du petit poste, il est très rapproché du leur, et de temps à autres, quelques grenades font leur apparition. A part ça, le secteur est tenable. Au revoir les gars, surtout pas de mauvais sang. »

Et la caravane descendante s'en va d'un pas qu'elle voudrait rapide, mais impossible, le flot montant n'ayant pas encore évacué le boyau principal.

C'est alors un croisement difficile, deux hommes ne peuvent passer de front, les bidons, musettes se heurtent dans un fracas épouvantable, les mots doux jaillissent des poitrines liquidant le trop plein de la hargne de quatre jours de tranchées.

- « Eh ! l'enflé, tu peux pas rentrer ton ventre, v'là que j' peux pas passer. »
- « Ta gueule, vieux hibou, mon bidon est bien plat en ce moment, il ressemble à celui d'une fillette ! »
- « Et vas donc tordu, qu'est-ce que tu fais à poireauter pendant que les copains sont à leur emplacement ? »
- « J'attends que tu te barres de là pour me laisser la place, vieux hibou ! »

Heureusement, les hommes sont habitués à ce genre d'exercice, et les plaisanteries ne vont pas plus loin *:* et parfois, après l'engueulade, on entend :

- « Tiens, vieux crabe, j'ai encore un coup de gnôle dans le bidon, bois-en une gorgée si le cœur t'en dit ! »

Pas de refus, on boit à même le goulot, sans avoir à l'essuyer de la manche.

Et nous voilà pensionnaires pour six jours. Nous vivrons là des heures bien tristes, longues, moroses, à côté des morts qui n'ont pu être évacués par suite de bombardements ennemis.

Les blessés geignent à côté, attendant avec impatience la venue des brancardiers qui ne peuvent venir qu'une fois le boyau dégagé par la troupe.

Le secteur occupé est vaste, quatre lignes de tranchées parallèles se découpent sur une profondeur de cent mètres. Les boyaux sont nombreux, tous semblables, et n'étaient les indications portées sur des plaques de bois fixées sur un piquet, il serait impossible de s'y reconnaître.

De là les erreurs commises pendant les relèves, soit que le panneau indicateur ait disparu, soit pour toute autre cause.

D'autre part, certains boyaux n'ont aucune issue. Ce sont des culs de sac désignant les « feuillées ».

Maintenant qu'installés pour six jours, voyons un peu la vie commune des poilus.

D'abord, occupation du Petit Poste par deux sentinelles, quatre heures de garde consécutives pendant le jour, la nuit deux heures seulement. Entre temps, deux heures de repos, puis deux heures de veille au créneau.

Le repos consiste à se blottir dans un trou individuel (trou à lapin) creusé au pied de la tranchée, juste assez grand pour contenir le corps un homme recroquevillé, et y prendre le repos nécessaire si possible et cela par tous les temps. Ce n'est donc qu'un repos partiel, à condition que le calme règne sur le secteur. Parfois, lorsque l'emplacement est déterminé pour plusieurs fois, il existe des abris plus importants, creusés par la main de l'homme, et dans lequel peuvent séjourner plusieurs d'entre nous.

Toutefois des précautions sont à prendre en vue des risques courus par des engins de tranchées, crapouillots, grenades, torpilles volantes, qui, lancées des lignes ennemies pourraient franchir la tranchée et plonger dans l'abri si un rang de cinquante centimètres n'en empêchait l'entrée. C'est une précaution à ne pas oublier, et nous en fîmes la triste expérience, le jour où un camarade — Masson — ayant omis ce détail, fut tué dans l'abri par un de ces indésirables qui avait franchi l'entrée de l'abri non bouché.

LA MORT DE VASSON

C'est le printemps 1915 qui s'annonce, les beaux jours tant attendus vont donner aux deux adversaires en présence l'occasion de se mesurer dans une lutte sanglante et inhumaine.
Les allemands, toujours en tête du progrès en ce qui concerne les engins de destruction, nous gratifient soudain, et sans préavis aucun, d'une sorte de tuyau de poêle d'environ cinquante centimètres de diamètre, qui, à sa chute, éclate, rejetant sur nous la petite ferraille qu'il contient.

C'est une surprise d'autant plus redoutable qu'on n'a pas la parade à cet engin de mort. Lancé par catapultage par un mortier de tranchée, il s'élève dans les airs, virevoltant sur lui-même, pour échoir sur nos positions.

C'est pour nous un nouveau souci que de guetter cet oiseau de mauvais augure, afin de se mettre à l'abri. Pendant le jour, c'est encore passable, quoique les guetteurs se doivent de suivre l'engin dans sa trajectoire et juger d'un coup d'œil de l'endroit de sa chute. La nuit, c'est tout différent ; à entendre le départ, on ne peut que juger an hasard de son point de chute, d'où les pertes sévères dans nos rangs.

Les allemands, pour ce genre de festival, sont d'une largesse qui dépasse l'entendement ; il faut trouver une parade. Mais quoi ? Nous avons beau chercher, nous ne trouvons rien d'autre que l'observation, et pendant ce temps, les morts et les blessés sont nombreux.

Quand le temps est sec, c'est une course à l'opposé de la chute de l'engin, mais quand la pluie se met de la partie, alors c'est effrayant. Impossible de se garer à temps. Une seule solution s'impose : ne laisser dans la tranchée que quelques guetteurs, afin d'éviter l'embouteillage.

Tous les autres poilus reposent dans des abris assez profonds, sans aménagements, mais isolés du danger. A l'entrée de l'abri une toile de tente est tendue pour éviter le reflet de l'éclairage, et, au bas de l'entrée, un rang de sacs de terre empêche toute incursion étrangère.
Nous sommes en plein milieu de la journée, le soleil darde ses rayons et le calme semble régner sur le secteur. Masson, un de nos camarades, vient de terminer sa faction au créneau, il a droit au repos. Il se dirige vers l'abri, sa tâche accomplie.

- « Alors vieux, te voilà libre ? Tu vas en écraser ? »
- « Certainement, seulement, j' vas casser la croûte avant de roupiller, le ravitaillement est là depuis ce matin. Il paraît qu'il y a : sardines, pâté, fromage, pinard et gnôle. »
- « Oh, tu sais, toujours le même menu pendant notre séjour en lignes ! »
- « Je ne déteste pas ces choses là, l'essentiel est d'avoir quelque chose à se mettre sous la dent. »
- « Et là-bas, les camarades d'en face ont-ils été méchants ? »
- « Non, pas agressifs du tout. Ça me paraît louche, ce silence. Que pourraient-ils bien comploter ? Puissent-ils être dans les mêmes conditions pendant tout le jour ! »
- « Ah, j'oubliais, ils ont lancé des fusées presque sans interruption, mais des blanches, donc pas dangereuses, les rouges, vous le savez réclamant l'aide de l'artillerie. »

Et Vasson de nous quitter pour prendre un repos réparateur. Il sera seul dans l'abri et pourra ronfler à son aise. « Bon repos Vasson ! »

Chacun de nous s'affaire à ses occupations quotidiennes, quand, soudain, un coup sourd provenant de chez l'ennemi ! Pas besoin d'en demander le motif ! On a vite compris. Et nos regards se portent vers le ciel à la recherche du crapouillot.

- « Le voilà, attention. » Et chacun de fuir dans le sens opposé, il éclate sans mal pour nous. Vont-ils continuer dans ce sens ? Un deuxième suit à quelques minutes près. Puis un troisième. C'est alors le désarroi parmi nous. Les Fritz, non content de lancer leur engin diaboliques, font à présent preuve d'initiative en lançant leurs crapouillots

dans trois directions, à droite, à gauche, et au centre. Impossible de les éviter. Pris en sandwich, nous ne pouvons que rester cois, attendant l'explosion qui ne tarde pas . . . Pas de blessés ? — Non, c'est encore une chance.

Nous étant concertés pour savoir comment sortir de ce traquenard, nous ne trouvons rien d'autre que de passer en deuxième ligne où les crapouillots ne pourront arriver. C'est ce que nous faisons en attendant mieux.

Quelques minutes ont passé sans qu'aucun autre indésirable fasse son apparition, mais attention, veillons bien, car ces gens-là sont patients et ne nous lâcherons pas comme ça.

En effet, trois coups bien distincts nous parviennent. Ce sont encore trois monstres qui tourbillonnent au-dessus des tranchées. Ou choir ? Mystère !

Trois chutes, trois explosions, une à gauche, une à droite et l'autre au centre. Heureusement, pensons-nous, qu'il n'y a personne dans tranchée, sans cela . . . Quelle pagaille !

Nous apercevons sur la gauche une fumée noirâtre, semblant sortir d'une cheminée. Qu'est-ce ? C'est la première fois que le bruit est plus sourd, plus étouffé.

- « Attendons que se termine la fête et nous irons nous rendre compte, me dit Martin. »

Nous nous dirigeons vers notre abri. C'est l'endroit de chute de ce maudit crapouillot. Une odeur de poudre nous monte à la gorge. Tiens ! la toile de tente n'est pas en place, et pas de sac de terre devant l'entrée de l'abri. Aurions-nous oublié ce détail important ?

- « Non, me dit Martin, tout était en place avant l'arrivée de Vasson. Y a pas d'erreur, j'en suis sûr. Aucun de nous ne veut croire, et pourtant pas d'erreur. Le crapouillot a franchi l'entrée de l'abri pour éclater à l'intérieur. Mais alors ? Et Vasson ? »

On frémit à la pensée que notre camarade a pu être déchiqueté par l'explosion.

Attendons que la fumée se disperse, peut-être y a-t-il encore un espoir. Il y a un recoin à l'intérieur, et c'est là l'endroit choisi pour bien se reposer. Qui sait ?

Teyssère, le premier pénètre à l'intérieur. Tout d'abord, il ne voit rien, la fumée gênant la vue. Il avance plus profondément et se heurte à un corps. Ah ! dit-il Vasson est mort !

Nous pénétrons à notre tour et ne pouvons que constater la véracité du fait. Oui, il est bien mort, mais sans aucune blessure, c'est la déflagration qui a procuré l'asphyxie. Mort par sa faute, mort par négligence, involontaire, c'est vrai, mais négligence tout de même, qui lui a coûté la vie.

Quand nous allâmes le rejoindre au dépositoire (sorte de morgue en plein air, clôturée de roseaux) il avait repris ses traits naturels, semblant dormir. Oui, il dormait en effet, du sommeil du juste.

Pauvre Vasson, bon camarade, serviable, d'un caractère doux. Quelle triste fin tu as eue ! Il reposait alors au cimetière de la carrière de Flirey.

ATTAQUE D'AVRIL 1915

Le ciel, d'un gris sale, a envahi tout le secteur. Les hommes serrés les uns contre les autres, attendant, l'arme au pied que sonne l'heure H. Aucune parole n'est prononcée, tant les esprits sont tendus. La pluie a fait son apparition, fine, elle s'infiltre dans nos corps, froide, annonciatrice du sépulcre. Il est démoralisant d'en subir la souillure, en attendant le départ de la course à la mort !

Nous sommes des sacrifiés. Il n'est nul besoin d'être prophète pour savoir que de nous, une bonne partie n'en reviendra pas. C'est la guerre ! Serai-je du nombre ? Mort ? Blessé ? Telle est la question que je me pose, en même temps que je songe à mon frère, à mon côté, dont se sera la première attaque.

Pauvres enfants de vingt ans. Nous avons la pensée tournée vers la chaumière, les images défilent telles un kaléidoscope ; les parents, la famille, le pays. Je revois les beaux jours passés, les plaisirs, les fêtes. Que tout cela est loin !

Le bombardement de part et d'autres est plus dense. Le moment est proche où il faudra s'élancer à l'attaque des tranchées ennemies, prêtes à se défendre jusqu'à la mort.

Les morts et les blessés s'amoncellent dans nos positions. Aucune possibilité d'évacuation pour les derniers qui pourraient êtres sauvés grâce à des soins urgents. Rien à faire pour eux que d'attendre, et l'attente sera longue, puisque jusqu'à la fin des hostilités.

Le bruit du canon est assourdissant. Les chutes de gros calibres soulèvent une âcre odeur de poudre qui vous prend à la gorge et vous dessèche les gosiers. Pas d'eau pour atténuer la soif qui dessèche le Palais. Encore un quart d'heure, et ce sera le départ. Les minutes sont longues, l'attente est mortelle. Mieux vaut en finir tout de suite, et si l'on doit y rester...

Encore une minute. Nous comptons les secondes, peut-être les dernières, sait-on jamais ?

La pluie ne cesse de tomber, nos tranchées ne sont plus que des masses informes de boue et de sang. Que sera-ce tout à 1'heure ? Le sifflet retentit. Le moment est solennel. Une ruée sauvage s élance sur les parapets, baïonnette au canon, en poussant des cris : à 1 assaut ! L'artillerie a cessé son tir sur les parallèles pour 1'allonger sur les deuxièmes lignes ennemies. Les premiers pas sont durs, la boue s'agglutine aux chaussures rendant ainsi la marche très pénible.

Les allemands n'ont pas réagi. Nous en profitons pour activer le mouvement en avant afin d'occuper leur tranchée, avant leur réaction.

Tout à coup, à mi-chemin, le « tac-à-tac » d une mitrailleuse se fait entendre. C'est une pièce non détruite qui va jeter le trouble dans nos rangs. Venant de la gauche, elle arrose sans arrêt la partie du terrain qui se trouve devant, occasionnant des pertes sévères chez 1'assaillant.

Les balles, nombreuses, passent en miaulant. Instinctivement, les hommes obliquent sur la droite pour parer au danger, et la voix d'un chef se fait entendre :

- « En avant, nous les tenons. »

Une nouvelle ruée s'élance ; plus que quelques mètres à franchir, mais ce sont à présent les fusils ennemis d'ou jaillissent des gerbes de feu qui nous clouent sur place. L'élan est donné. On ne peut légiférer, il faut aller de l'avant, sinon c'est la mort sans rémission.

De deux maux, il faut choisir le moindre, et malgré les pertes sévères, nous progressons, et plongeons dans la tranchée ennemie. Il y a là des cadavres obstruant la tranchée, des blessés, loques de boue et de sang, qui dans d'autres circonstances eussent attiré la pitié .

Ici, on ne s'embarrasse pas de sentiments, c'est une lutte sans fin jusqu'à épuisement complet.

Le temps presse, il faut organiser la défense, la contre-attaque ne tardera pas à se dessiner. Chacun s'organise afin de parer au plus pressé.

Quelques temps après, les allemands s'élancent à leur tour pour reconquérir le terrain perdu. Nos 75 pilonnent sans arrêt les vagues assaillantes, creusant des brèches dans les rangs ennemis.

Le calme semble revenir, cela nous réconforte, mais ne nous rassure pas pour autant. Les allemands ne se laisseront pas dépouiller sans réaction, ce n'est pas leur habitude.

Une heure après, des casques à pointe apparaissent, venant en rangs serrés. Ce sont sûrement des troupes fraîches, troupes de renfort que l'Etat-major jette dans la mêlée. Notre artillerie tape dur sur l'assaillant qui, de ce fait, subit des pertes sensibles, mais les brèches sont colmatées par de nouvelles vagues, et c'est ainsi qu'on doit reconnaître notre faiblesse en artillerie.

Certes, nos petits 75 font du vide, ils tirent en cas de coup dur jusqu'à une vingtaine de coups à la minute, mais ce n'est pas assez, il faudrait encore doubler le nombre, et alors se poserait la question des munitions.

L'ennemi progresse, nous ne sommes plus qu'à quelques mètres et l'artillerie ne peut plus nous être d'aucune utilité. Une mitrailleuse est installée en vitesse et retarde l'échéance, mais la chance n'est pas avec nous. Un 77 démolit notre pièce, et dès lors, il ne nous reste plus qu'à se faire tuer sur place ou bien décrocher si possible, ce que nous ferons en dernier lieu devant le nombre toujours croissant de l'envahisseur.

Nos pertes sont aussi sévères, les rescapés refluent vers la parallèle de départ, et c'est tête première que je plonge dans notre tranchée. Je ressens au coude une brûlure occasionnée par une balle qui malheureusement — Je dis malheureusement, car une blessure légère m'aurait permis de fuir ces parages — ne me fait pas assez mal.

Dommage, me dis-je, ç'eût été une bonne blessure !

Et nous revoilà au point de départ : Résultat ? néant. Mais que de morts et de blessés ...

La nuit tombe. Les cris des blessés nous parviennent d'entre les les lignes, les brancardiers s'affairent. Ils ont une tâche ingrate à remplir : enlever d'abord les blessés. Quant aux morts, rien ne presse ! Ce sera une très pénible corvée que de ramener à l'arrière tous les blessés, ces loques de boue, qui dans l'impossibilité de faire un mouvement, subiront le pire supplice.

Chaque compagnie fait l'appel de ces hommes, il y a beaucoup d'absents — et pour cause ! — Mon frère que j'ai perdu dans la tourmente, est absent. Serait-il blessé ? Je me sens angoissé. Où pourrais-je obtenir des renseignements ? Aucun des rescapés de la compagnie ne l'a vu ! Une visite sur le champ de bataille, sur lequel règne un profond silence — mis à part les blessés qui geignent — ne donne rien. Peut-être alors, sera t-il blessé ? Je le saurai demain matin en me rendant au Poste de Secours.

La nuit est longue. Rien ne vient troubler le silence. Enfin, le jour paraît, montrant nos visages hagards dans un état de démence. Que sommes-nous, pauvres mortels !

Vers les huit heures, j'aperçois, venant de l'arrière, un homme, la tête enveloppée de bandes blanches, se dirigeant vers nous, d une allure plutôt pénible.

- -Tiens, me dit mon voisin, mais c'est ton frère ! »

C'est mon frère dont le major a refusé l'évacuation après avoir reçu une balle dans le coup. Ah ! le salaud ! dis-je. Il a osé te garder avec une pareille blessure, et encore te prier de remonter ici ? C'est inhumain de sa part. Puisse-t-il, à son tour, recevoir une marmite sur le crâne. C'est tout le bien que je lui souhaite !

- « Je ne souffre pas me dit mon frère. Je ne pense pas que ce soit grave ! »
- « Mais Bon Dieu, grave ou pas, tu es blessé, tu dois être soigné ! Pourquoi faut-il qu'un médecin se permette de renvoyer aux tranchées un blessé qui a fait tout son devoir de soldat ! »

Ce serait peine perdue que d'épiloguer sur ce sujet.

Le Commandant de la Compagnie, plus humain, lui dit .

- « Rejoignez le cantonnement le plus rapidement possible et reposez-vous jusqu'à mon retour. »

Je l'accompagnerai jusqu'à la route de Bernicourt, où il rejoindra par ses propres moyens le village d'Ansauville, lieu de notre repos.

Par la suite, il reprendra sa place parmi les combattants jusqu'à sa deuxième blessure, sans caractère de gravité, et mourra à Dijon, des suites de la première, gangréneuse, blessure infectée.

DAVIN

- « Pige un peu, Davin, émit le Marseillais, le voilà qui confesse ! »

En effet, mon camarade de combat, Davin, prêtre de son état et soldat de deuxième classe, fera avec nous tout à 1'heure le coup feu.

Brave garçon, serviable au possible, il a, malgré l'appel de l'aumônier militaire, refusé de rester à l'arrière où il eut été à l'abri du danger.

- « Non, a-t-il toujours répondu au capitaine aumônier. Je dois rester avec tous mes camarades, avec qui j'ai partagé les joies et surtout beaucoup de peines. »

Volontaire pour toutes sortes de corvées, — et Dieu sait s'il y en avait — nous ne pouvions qu'admirer son sacrifice.

En ce moment de préparation à l'attaque, il ne faillit pas à son devoir et donne à deux camarades qui l'ont sollicité, son entière absolution.

- « Mince de confessionnal, murmure un Corse, je dois reconnaître que c'est un homme admirable comme on en trouve rarement. J'estime Davin qui a d'ailleurs aussi l'estime de nous tous. »

Nous nous regardions les uns les autres, admirant son courage et son abnégation.

Le bombardement qui, tout d'abord, n'avait été que partiel, commençait à redoubler de violence. L'artillerie ennemie répondait du tac au tac, sans toutefois être dirigée contre notre tranchée de première ligne, trop rapprochée de la leur.

Double Mètre s'extasie sur les effets de nos 75 sur la première ligne ennemie, des corps voltigent dans les airs, des membres retombent presque dans notre tranchée.

- « Zieute un peu le Fritz qui fait la voltige ! Quand il va choir, il sera sûrement en pièces détachées. N'en restera pas beaucoup de ces oiseaux-là si ça continue ! »

Il est illuminé par la joie qui se lit sur son visage, et n'a pas l'air de croire que tout n'est pas fini. Il porte à la bouche son bidon de pinard de deux litres, en boit une forte rasade, s'essuie les lèvres d'un revers de manche, et satisfait :

- « Ah ! les amis, ça fait du bien par où ça passe ! »
- « Il ne se rend pas compte, grogne Teyssère ! Mais tout à l'heure, il ne crânera plus quand il faudra franchir le parapet. »

Impassible, il a bourré « Victorine », tout comme au cantonnement et savoure les délices de l'herbe à Nicot, après avoir allumé son brûle-gueule avec son briquet maison.

- « Bon, ça va mieux, me voilà prêt à l'action. »

Le vacarme est maintenant épouvantable. Les obus tombent sans arrêt, le terrain de part et d'autre, est bouleversé, méconnaissable.

Un 210 éclate dans la tranchée pas loin de nous, il a dû faire mal, étant donné les cris qui retentissent de ce côté-là.

Il y a, en effet, quatre tués, et de nombreux blessés qui s'agitent. Teyssère a reçu sur le casque une motte de terre qui lui a enfoncé sa coiffure jusqu'aux oreilles.

Et Davin, tout près de moi, annonce à la vue de ce cataclysme. « C'est effrayant ! Quel spectacle de désolation ! Quand cela finira-t-il ? »

C'est à présent un roulement ininterrompu, un tonnerre qui gronde, faisant des victimes dans les deux camps. Et l'heure H approche. Serrés les uns contre les autres, baïonnette au canon, les minutes sont des heures, le temps paraît long, les loques de boue et de sang ne sont déjà plus des êtres humains. L'odeur de la poudre dessèche les palais, et 1'un de nous résumant la pensée d'un chacun s'obstine à répéter : « Si 1'on doit y rester, si l'on doit y crever, le plus tôt sera le mieux, mais de grâce, pas cette attente ! »

Hélas, nous devons attendre ; les ordres sont les ordres, et 1'on doit les respecter. Oui, c'est vrai, mais si les responsables venaient passer une heure seulement parmi nous, m'est avis que les ordres seraient enfreins !

Les morts jonchent la tranchée, le sol fangeux donne une note plus effrayante à ces cadavres qui, figés dans des poses grotesques, semblent ricaner de joie. La pitié doit être exclue dans de pareilles circonstances, mais les soins pourraient être donnes a certains blessés qui geignent dans d'atroces souffrances.

Mais le règlement est formel, seuls les brancardiers sont habilités à donner les soins !

Et pourtant, les regards de certains implorent un secours muet. L'un d'entre eux, les entrailles étalées au grand air, implore son voisin qui, compatissant lui a mis à la bouche une gorgée de gnôle. Il semble revenir à la vie, il a bu goulûment, sa gorge émet un râle qui semble provenir des profondeurs de son être. Ses yeux brillent d'un éclat particulier, fixant son sauveur comme pour le remercier, puis tout à coup, un soupir s'exhale de sa poitrine, il reste là, bouche ouverte : il est mort…

Et nous, pauvres vivants, pauvres morts vivants, quel sera notre destin tout à l'heure ?

L'heure H a sonné : « En avant pour la France ! »

D'un bond qu'on voudrait plus rapide, la meute s'élance, les parapets sont franchis, des hommes s'écroulent, les canons se sont tus sur nos positions, seul, le tac-à-tac des « moulins à café » les mitrailleuses, chantent leur chant de mort. Puis soudain, c'est le calme du côté ennemi. Serait-il en fuite ? Nous n'y comprenons plus rien. Est-ce une feinte ? Tout est possible, car ces gens-là font la guerre, non d'après la théorie, mais suivant les circonstances.

La fange s'agglutine aux chaussures rendant ainsi la marche harassante et lente.

Et nous voilà à mi-chemin du but, quand tout à coup, les rafales de mitrailleuses arrêtent net notre progression. Plongeant dans les trous d'obus, nombreux et profonds, nous n'avons d'autres ressources que d'attendre que le calme soit revenu.

- « Eh ! les vaches, gueule Pellat, y sont malins les gars, ils nous laissent avancer, puis, découvrant leurs batteries, font pleuvoir sur nous leur mitraille. Nous ne sortirons pas de là vivants, jure Bébert qui, tout petit, occupe le fond de la fosse.

Vouloir s'obstiner à faire de l'avant — comme le prônent ceux qui n'y sont pas ! — serait aller à une mort sans rémission. Depuis trois heures, nous croupissons dans nos entonnoirs pleins d'eau et de boue, rien à faire avant la nuit pour regagner nos lignes . . .

Le calme semble être revenu. Seuls, quelques coups de feu isolés s'entendent dans toutes les directions. Chacun s'organise à sa façon dans son cratère, quelques blessés légers sont pansés par leurs camarades, avec le pansement individuel dont chacun de nous est porteur dans une poche spéciale de la capote.

J'ai, à mon côté, un camarade, Davin, le prêtre, qui paraît abattu, son teint est livide. Serait-il blessé ? Peut-être dort-il ?

Je n'ose l'interroger dans de pareilles circonstances, le corps a parfois des réactions imprévues et porte au repos quiconque stationne trop longtemps à la même place . . .

Davin semble s'éveiller d'un cauchemar, il me parle tout d'abord par monosyllabes, puis, me dit d'une voix brisée, mais assez claire :

- « Je suis blessé, je sens mes forces me trahir, le sang ruisselle sur ma poitrine et si je dois rester ici encore quelques temps, il sera trop tard . . . »

Ainsi me parlait Davin au fond de l'entonnoir où nous croupissions. J'essayais d'abord par des paroles réconfortantes, de donner à mon camarade un espoir de sortir de ce mauvais pas.

Nous nous trouvions dans une situation très critique. Impossible de s'en aller, sinon les tireurs à l'affût ne nous pardonneraient pas. Donc, rester sur place et attendre !

La pluie diluvienne qui s'abattait sur nous n'était pas pour arranger la situation. Notre seule chance de salut : l'attente.

Je dis à Davin qui restait immobile :

- « Je vais essayer de voir ta blessure, puis, si possible, je te panserai. »

Il incline sa tête en signe d'acceptation. Je tourne mon camarade sur le dos, ne faisant que les gestes nécessaires, afin de ne pas le faire souffrir, lui déboutonne la capote, lui tranche la chemise, et j'aperçois un sillon rouge partant de la poitrine et se perdant dans le bas-ventre.

- « Ne remue pas, laisse-toi faire, je vais essayer de te faire un pansement. »

Ses yeux me fixent, semblant demander : « Est-ce grave ? »

Je comprends son silence et le rassure, sa blessure n'est que superficielle. Tout à l'heure, couché en tirailleur, il a pris une balle qui, partant de la poitrine, a labouré les chairs sans pénétrer nulle part.

On remarque la trace rougeâtre de cette indiscrète, mais je ne peux trouver où elle a pu se loger. Après avoir lavé la plaie à l'alcool que j'ai sur moi, je lui fais un pansement sommaire avec celui qui est en sa possession, et je le rassure quant à la gravité de la blessure.

- « C'est encore une jolie blessure qui va te permettre d'aller te faire soigner à l'arrière. Ah ! veinard ! »

Lui entrouvrant les lèvres pincées, je lui verse, à l'aide du bidon de gnôle, une bonne rasade de la divine liqueur. Il en rejette plus qu'il n'en avale, mais cela suffit à lui redonner des couleurs, ses joues rosissent.

- « Ça va Davin ? »

Son regard me dit que oui. Il ne me reste plus qu'a attendre. Le temps paraît long dans notre fosse où l'eau occupe une bonne partie de l'entonnoir. Deux autres blessés occupent avec nous l'intérieur du cratère, nous sommes à l'abri des balles, mais, que l'artillerie s'en mêle et nous ne sortirons pas vivant de ce guêpier.

Un regard vers le blessé me rassure quant à la suite qu'elle comporte. II semble dormir, et je ne puis m'empêcher d'évoquer par la pensée un village imaginaire du Midi. Je le vois, tel que je le connais, officier dans son église, les bras levés récitant des prières, je vois ses paroissiens joignant leurs mains, baissant la tête et recevant sa bénédiction. Et maintenant, il est là, peut-être aux portes de la mort, impuissant, immobile, le regard tourné vers nous. Je lui humecte les lèvres avec le liquide alcoolisé, son teint est cadavéreux. J'épie, telle une mère, les moindres réactions, attentif à sa résurrection. Il entrouvre les yeux, un semblant de lucidité paraît jaillir des orbites, ses lèvres s'ouvrent un peu, mais aucune parole ne sort.

- « Du calme, Davin, encore un moment et nous sortirons d'ici, et puis l'ambulance ... »

Sous l'empire de l'alcool, il ne peut que donner, par monosyllabes, quelques bribes de paroles : « Tout à l'heure . . . allongé . . . tiraill … eur…dou . . . leur . . . caud . . . poitrine . . . moite ... »

- « Arrête Davin, j'ai compris, te fatigue pas. » Il referme les yeux comme pour un dernier sommeil, et n'ouvrira pas la bouche jusqu'au moment du départ.

La nuit tombe après une longue attente, les préparatifs sont prêts pour l'évacuation du blessé, le calme règne et rien ne viendra troubler le silence : seuls, comme toujours, en pareils cas, les blessés exhaleront leurs plaintes.

C'est la trêve volontaire pour le ramassage des victimes de ce jour néfaste.

Deux camarades valides et moi, décidons de sortir notre prêtre soldat de sa fâcheuse position.

Pour ce faire, deux tireront une corde qu'on aura passée sous le bras du blessé, alors qu'à mon tour, je le dirigerai à travers les ronces de fer de toutes sortes qui jonchent le champ de bataille.

A première vue, cela semble assez facile, le parcours n'excédant pas une quinzaine de mètres, mais nous devons tenir compte de l'état de santé du blessé, de sa souffrance et du poids mort qui se meut difficilement. De plus, l'ennemi, tout en respectant la trêve, a l'œil sur le secteur, et tirerait impitoyablement sur quiconque paraîtrait profiter de la trêve pour accomplir certains travaux.

Le scénario se déroule comme prévu, lentement mais sûrement, par petits à-coups. Une heure est nécessaire, heure de patience et d'efforts le corps enrobé de boue est d'une lourdeur impossible à imaginer, c'est un boulet grotesque, sans forme aucune.

Les obstacles nombreux empêchent la bonne marche de l'opération sauvetage, et enfin, la sueur perlant à nos fronts, nous parvenons a notre tranchée dans un terrain bouleversé.

Dans quel état est notre ami ? Comment va-t-il supporter son évacuation à travers un boyau de dégagement, alors que des brancardiers se succèdent sans arrêt pour transporter les blessés au Poste de Secours de la carrière ?

Il y a environ un bon kilomètre de parcours, et, qui a vécu dans ces endroits, peut se faire une idée de la patience, du courage et de la volonté nécessaires à l'accomplissement de pareille tâche.

Les brancardiers sont là, à pied d'œuvre. C'est maintenant à eux qu'incombe le transport. Et ce n'est pas le seul à transporter, puisqu'ils ont déjà parcouru le même chemin à plusieurs reprises pour dégager notre tranchée dont les blessés obstruaient le passage.

Quel mérite ont ces gens là ! Que de dévouements !

J'accompagne mon camarade jusqu'à la carrière. En route ! Les brancardiers doivent souvent lever les bras pour passer un pare-éclat (amas de terre en équerre).

Enfin, après maintes poses pour le repos des brancardiers, David arrive au Poste de secours dans un pitoyable état.

Reprenant ses sens, il me remercie du regard, puis, après avoir absorbé un cordial, son visage s'illumine.

Je ne sais que penser. Est-ce une amélioration de son état ou, au contraire, un dernier éclair de lucidité ?

D'un geste d'automate, il me fait signe d'approcher. Il a dans sa main son mouchoir qu'il vient de saisir dans sa cartouchière. Sur ce mouchoir, un chapelet qui ne le quittait jamais, et sur ce dernier, telle une perle sur son écrin, reposait un morceau de métal déformé, et ce métal, c'était la balle meurtrière qui, ayant labouré les chairs, était venue se loger dans sa cartouchière. Les autres balles, françaises celles- là, avaient arrêté son élan.

Cette histoire qui pourrait paraître invraisemblable, est pourtant authentique.

Je l'ai vécue, et je puis en certifier la véracité.

UNE CUITE

Quelques jours après l'attaque, nous nous retrouvons au cantonnement.

Quel soupir de soulagement ! Que sera-ce la prochaine ?

N'y pensons pas, murmure Baure, et profitons plutôt de la détente.

Notre camarade Double Mètre, son brûle-gueule à la bouche, propose d'effacer l'effroyable vision de ces derniers jours par une gentille petite cuite qui annulera tout, et après laquelle nous repartirons à zéro.

- « Nous serons de nouveaux combattants, ignorant tout du passé, des êtres neufs. Ça va-t-il ? »

- « Tous d'accord pour cette cérémonie répond Pellat, mais où irons-nous pour festoyer ? »

- « Vous en faites pas pour l'hôtel, reprend Pantin, je connais un endroit où l'on pourrait se laver l'œsophage dans le calme absolu. »

Chacun s'interroge à ce sujet. En principe, l'accord est complet, mais le hic ce sont les finances ! Aurons-nous les moyens matériels nécessaires à cet évènement ? C'est que, si le Poilu est accommodé à toutes les sauces et parfois piquantes, il n'est pas rétribué selon sa valeur. Pour le moment, son salaire journalier est de 0 francs 75 centimes, et cela ne permet pas grande festivité !

A ce taux, ceux de l'arrière ne marcheraient pas. Une fouille générale dans les poches permet de récupérer quelques francs en monnaie de billon. Pellat, le premier, annonce dix sous, Martin, un franc dix, Teisseyre le plus riche, puisqu'il totalise trente cinq sous. J'ajoute ma part : quatre vingt centimes. Quant à Turpin, il a beau fouiller toutes ses profondes, il ne réussit qu'à trouver quarante cinq centimes.

- « Ah merde ! Je pensais y trouver une pièce blanche, mais pas moyen d'y mettre la main dessus, elle a du tomber chez les fritz pendant que je sortais mon mouchoir pour éponger mes mirettes. »
- « Bon, reste plus qu'à faire le total : Nous disons donc : dix sous, plus un franc dix, ça fait ... il s'énerve et trouve pas la solution. Quel est le couillon qui dit un franc dix ? Qu'il annonce son héritage en sous, ou j'arrive pas à compter. »

  Le maître d'école qui fait partie de la section, riant sous cape lui vient en aide :
- « « Voyons, cinquante centimes plus un franc dix égale un franc soixante, plus un franc soixante quinze, soit trois francs trente cinq, plus quatre vingt quinze centimes, égalent quatre francs trente, et ta part à toi : quarante cinq centimes, font un total de : quatre francs soixante quinze. »
- « Sommes-nous d'accord Pantin ? »

Ce dernier, qui a aligné des chiffres, compte sur les doigt de sa main, en sous naturellement :

- « Je crois que t'es trompé, l'institu ! »
- « Pourquoi ? »
- « Ben, je trouve un total plus fort que le tien, et je suis sûr de mon opération, puisque j'ai fait la preuve. Je trouve donc : nonante cinq sous. »

  Un rire général accueille ce résultat, ce qui n'a pas l'air de plaire à Double Mètre :
- « Pourquoi que vous riez quand j'annonce le total ? »
- « Et vas donc, Turpin, lance Pellat, t'as raison et le maître d'école aussi ! »
- « Comprends pas, gueule Double Mètre ! »
- « Tu vas comprendre, lui dit gentiment le maître d'école : quatre francs soixante quinze ou nonante cinq sous, c'est kif-kif bourricot. »
- « Ben, puisque te le dis, je veux bien te croire. Et puis merde [1] puisque c'est pareil, discutons pas, en route les enfants ! »

Nous cheminons lentement, suivant notre cicérone, dont Victorine orne la mâchoire. Il va, dégingandé, reluque les ouvertures, puis s'arrête devant une porte vermoulue dont la serrure est absente, ce qui ne l'empêche pas de résister à la pression de Pantin. Ce que voyant, il cogne avec son godillot ; le résultat ne se fait pas attendre, une voix de crécelle nous parvient à travers les fissures de la porte :

- « Qui est là ? »
- « Double Mètre, répond notre ami d'une voix de stentor. »

La vieille doit connaître cette voix, car la porte s'ouvre brusquement et nous montre une figure parcheminée, telle que nous l'a décrit notre camarade.

- « Oh la la ! Ce qu'elle est moche, souffle Pellat ! Elle est encore plus moche qu'il nous l'avait décrite ! »
- « C'est un monstre, ajoute Baure, enfin, pourvu qu'elle ait du pinard, c'est l'essentiel ! »

Double Mètre a tôt fait les présentations, sous l'œil curieux de la vieille qui consent à nous laisser pénétrer dans son antre. C'est, en effet, un véritable repaire que ce logement composé de trois pièces, où le jour n'apparaît qu'à certains moments.

Tout est pêle-mêle dans la cuisine, les marmites jonchent le sol, les chaises bancales ne tiennent debout que renforcées par des fils de fer, le buffet (si l'on peut l'appeler ainsi) est calé par des briques afin de l'équilibrer sur un pavé tout de guingois.

Une lampe à huile éclaire la pièce et un nuage de fumée monte du plancher noir. La chambre, qui n'en a que le nom, est meublée d'un lit à colonnes dont les montants encrassés laissent aux doigts une glue collante, ce qui prouve la propreté de la ménagère.

C'est plutôt une cave d'une saleté repoussante et où on ne pénètre qu'à pas feutrés en posant les pieds avec précaution.

Sitôt assis, notre ami ouvre les hostilités ; connaissant la vieille, il doit prendre les devants.

- « Eh bien grand mère ? ça va-t-il ? »
- « Comm' ci, comm' ça, répond-elle, les affaires vont mal, j'ai du mal à joindre les deux bouts et m' demande ce que j'vais devenir ? »

Pantin a saisi l'allusion (faudra y mettre le prix).

- « Nous sommes venus voir, grand'mère, si des fois vous n'auriez pas quelques litrons de réserve ? »

D'une grimace qui voudrait être un sourire, notre parcheminée baisse les yeux.

- « Ma foué, j'avions ben encor' quelqu' bouteilles, mais les artilleurs sont venus et m'ont dévalisée (en payant, bien entendu)… »
- « Vous reste donc plus rien, manié ? En cherchant bien, voyez voir un peu s'il n'y aurait pas quelques rescapées ! »
- « Plus rien, qu' j' vous dis. Y zont tout pris les artilleurs, il est vrai qu'y zont été larges, et que je me plains pas de cette vente. »
- « Nous y voilà, murmure Double Mètre, l'a plus rien, ou plutôt pas ben quelque chose, mais ça se paye ! »
- « Allons, voyons, attaque notre ami, nous venons d'échapper à l'attaque là-haut, nous y avons laissé pas mal de camarades, et voudrions effacer ce mauvais souvenir par une petite fête de famille, y a rien de tel pour oublier ! »

La vieille semble attendrie à l'annonce de nos pertes, mais son avarice légendaire reprend le dessus. Elle fouille, ou fait semblant de fouiller car elle sait très bien où se trouve sa réserve, et revient avec deux bouteilles de cinquante centilitres portant l'étiquette « Côtes du Rhône »

- « C'est tout ce qui me reste. J' veux bien vous les remettre pour vous faire plaisir. »
- « Oui, murmure Baure, mais pas gratuitement. »

On discute sur le prix pour la forme, elle a un semblant d'hésitation, tout à coup :
« Tenez, prenez-les, ça vaut bien trois francs les deux ? »
« D'accord, acquiesce Pantin, mais en faudrait une troisième au même prix, ça ferait la balle pour nous tous. »

Et la troisième fait son apparition, L'on paye, et l'on s'en va, laissant notre grand'mère dans la jubilation.

« Reste encore neuf sous annonce le comptable. Si que l'on pourrait trouver un fromage avec ça ! »

Baure le dégote pour huit sous, et voilà les amis ! Reste encore un sou !
« Garde-le, annonce Pellat d'un geste large ! »

Et nous voilà partis vers l'auberge que tient la Jeanne. Elle nous accueille avec le sourire, comme toujours.
« Pouvons-nous, la Jeanne, déguster chez vous ces petites friandises ? demande Pantin, tout en sirotant ces litrons ? »
« Mais comment, avec plaisir, vous êtes ici chez vous, et après le repas, je vous servirai un bon café. »
« Bravo la Jeanne, cela s'appelle la gentillesse ! »
« Je suis ici pour cela, remonter le moral de mes compatriotes, vous êtes donc chez vous. »

D'autorité, nous sommes assis autour d'une table propre, nette, avec la satisfaction d'un accueil chaleureux, Nous attaquons donc pour commencer une boîte de singe que j'ai apportée, et qui épate les copains, la boîte en question étant du porc à la gelée.
« Mais c'est délicieux, lance Pellat, qui le premier a goûté à cette merveille, c'est pas du singe ? »

Baure à son tour, lance son avis :
« Formidable, quel parfum ! »

Quant à Pantin, il se lèche les doigts qui ont tripoté dans son assiette. — « Ça c'est « maoust », ousque t'as trouvé cette merveille de la nature ? »
« Eh bien, je l'ai apportée de chez moi lors de mes vacances, elle te plait ? Je t'en ferai venir d'autres. »

La fameuse boîte appelée « Singe », n'est autre que du porc à 1a gelée ramassée lors d'une corvée de soupe, elles ne sont pas nombreuses, bien sûr, mais avec de la patience, on en découvre parfois une dans le tas. Il n'y a aucune différence de boîte, seule une marque presque invisible la distingue des autres, c'est donc un secret que je garde pour moi, et de cela, je suis fier.

A l'arrivée de la corvée de soupe, c'est toujours la même demande : « Qu'est-ce qu'il y a au ravito ? » — « Hum ! du singe. » — « Nous n'en voulons pas. »

Et voilà, la boîte est à moi.

Les sardines sont avalées à une allure record, la boîte au porc a suivi les sardines, le tout arrosé d'un quart de gros rouge contenu dans un bidon de deux litres qui a tôt fait de sonner le creux

- « En voilà un de mort, dit Pellat, passons au nectar de ces trois bouteilles, faut pas les garder, on ne sait jamais ce qu'il peut arriver ! . . «

La fin du repas arrive avec la fin des trois Côtes du Rhône. Les figures sont réjouies, le rouge colore les pommettes, quelques chansons égrillardes résonnent dans la salle, au grand contentement des amis, qui reprennent en cœur le refrain. Le café est servi, suivi de bonnes rasades de gnôle dont chacun de nous possède un flacon dans la poche de la capote.

- « Et voilà l'heure de la fermeture, annonce la Jeanne. Il est onze heures, faut fermer, les amis, je vous souhaite à tous une bonne nuit. »

Et chacun s'en va, les uns contents, les autres titubants, dans un silence absolu, car les patrouilles sillonnent les rues du village, et gare aux réfractaires !

Au cantonnement où règne un silence de tombeau, on n'y voit goutte. Pantin allume son briquet grenade. Les hommes allongés dans tous les sens forment un enchevêtrement de corps qu'on ne peut franchir qu'en mesurant ses pas. Des grognements se font entendre : « Quel est l'andouille qui me marche dessus ? » Pas de réponse, et pour cause.

Nous arrivons, tant mal que bien à regagner nos emplacements, non sans en avoir entendu de belles.

- « T'es fada, mon vieux, c'est pas mes pieds, c'est mon citron, clame le Marseillais dont Pellat a frôlé la tête. »
- « Non, mais des fois, pouvez pas vous coucher comme les autres ? Espèces d'enflés ! »

Double Mètre prend la parole :

- « Ta gueule, mon vieux, roupille et t'occupes pas de nous, on revient de mission ! »

Quelques instants après, un ronflement sonore retentit dans la grange.

Turpin, lui, n'a pas sommeil, si l'on s'en rapporte à son air fouineur. Que cherche-t-il ? Nul ne peut se vanter de le connaître à fond, c'est un spécimen de la race des Poilus des plus débrouillards. Avec une tête de pipe et son air moqueur, on le prendrait pour un être inconscient, et pourtant, il est loin d'être bête.

En ce moment, il prépare son départ à travers les corps de ses camarades pour aller si possible, prendre un lièvre au collet dont il a repéré le passage. Arrivera-t-il à le capturer ? Je n'en doute pas, c'est braconnier dans l'âme . . .

Je suis éveillé alors qu'il fait encore nuit, par une main brutale qui me secoue en vain.

- « J'ai sommeil, Bon Dieu, laisse-moi dormir ! »
- « Vois donc, regarde. »

J'ouvre les yeux, mais ne voit rien. Un déclic, sa lampe électrique m'éblouit, éclairant le corps d'un superbe lièvre se balançant à la tête d'une étagère, sur laquelle reposent quelques ustensiles de campement.

- « Ah ! ça alors, pour une surprise, c'est une bonne surprise. »
- « Oui, me souffle Double Mètre, y aura encore du civet de lièvre à l'ordinaire, mais pas pour tout le monde ! »

LA JEANNE

Je ne saurais passer sous silence celle qui, pendant le séjour des troupes à Ansauville «La Jeanne », a montré à tous ceux qui ont fréquenté sa salle de café, le courage et l'hospitalité la plus large, et surtout son dynamisme.

Jeune fille de dix-huit ans, environ, elle vivait avec ses parents, à l'entrée du village, et avait eu l'occasion et l'autorisation de vendre du café dans son établissement, et du bon café comme il était rare d'en boire partout ailleurs.

Aussi, sa salle était-elle toujours complète. Son sourire était légendaire, son accueil chaleureux, c'était pour nous tous un havre de paix et de repos où nous retrouvions une vie de famille.

Serviable, riante, comprenant la plaisanterie sans toutefois en dépasser les bornes, elle était respectée par tous les consommateurs. Nous ne la connaissions que sous le nom de « La Jeanne »: La Jeanne par ci, la Jeanne par là, elle n'arrêtait pas son service.

Nous l'aimions tous comme une sœur, peut-être certains l'aimaient- ils parce qu'elle partageait nos joies et nos peines. Très sensible à tous les malheurs qui nous accablaient journellement, elle prenait une part à la douleur générale.

- « Vous savez, la Jeanne, celui qui nous faisait tant rire par ses propos amusants, et bien ... il a été tué il y a quatre jours !.. »
- « Ah ! le pauvre garçon, disait-elle, je le vois encore à sa dernière visite, quand il nous racontait des histoires marseillaises. Tenez, il était là à cette table, quelle perte ! ce pauvre garçon ! Tout de même, cela fait mal au cœur de voir partir toute cette jeunesse, croyez mes amis, que je partage votre émotion ! »

Elle connaissait pas mal de monde, et avait la faculté de graver dans sa mémoire le portrait d'un chacun, le désignait par un mot, un geste, un tic, une habitude qu'elle avait constatés.

Bref, je me demande si l'auteur de la Madelon n'a pas pris son modèle chez la Jeanne, tant la ressemblance est frappante entre les deux.

De passage dans cette localité, il y a une dizaine d'années, causant avec un ancien combattant de la localité, je lui parlais de la Jeanne. Elle vit, me dit-il, elle est mariée à Metz où elle habite et a fondé une famille.

On ne peut que remercier de telles personnes d'avoir eu pour le soldat du front une gentillesse à toute épreuve. Les heures passées chez elle étaient des heures passées en famille. Les moments de cafard au retour des tranchées incitaient les hommes à se retremper dans cette atmosphère familiale. Cela faisait oublier les heures tristes où la Mort régnait en Maître, et fauchait sans vergogne la jeunesse française.

Gloire à la Jeanne !

Que ceux qui l'ont connue me comprennent.

Ces femmes-là méritent, non seulement notre admiration, mais encore une récompense de la Nation.

LE REFUS A PENDORE

Il est trois heures du matin. Nous arrivons au cantonnement à Ansauville à quelques kilomètres des lignes. Nous venons de passer six jours dans les tranchées, au lieu des quatre habituels, la vie y a été infernale ; pendant notre séjour, les Fritz n'ont pas cessé de nous harceler avec leurs feux de salves, le tac-à-tac de leurs « moulins à café » et le lancement de crapouillots.

C'est donc une joie pour nous que de s'allonger dans notre modeste demeure : une grange obscure, mais pas trop chaude. Chaussures et vêtements enlevés, nous sombrons bientôt dans un profond sommeil.

Morphée nous tient, et ne nous lâchera pas de si tôt. Seuls, les ronflements sonores troublent le silence de la grange.

Ce que l'on peut dormir à notre âge, même a demi habillés, dans modeste couche de paille jamais renouvelée . . .

Le calme règne donc dans le sanctuaire et personne ne devrait venir déranger ses occupants . . . mais, c'est la guerre, et certains tordus n'ayant rien à faire de toute la journée se permettent de venir troubler le silence :

- « Debouts là-dedans, crie une voix hargneuse, celle de l'adjudant ! »

Il est à peine cinq heures, cet appel reste sans effet. Rien ne bouge dans la grange, il en faudrait plus que ça pour éveiller les dormeurs. La voix du chef s'est amplifiée, se fait plus pressante, plus agressive, vu le peu d empressement que mette les hommes à obéir.

- « Tout le monde debout, là-dedans, rassemblement dans un quart d'heure, attention aux retardataires ! »

Dès lors, fusent de tous côtés des mots : « Ta gueule fumier, pendez-le, crie un autre, et puis, zut, on ne marche pas ! »

- « Quel est le rouspéteur qui se permet d'insulter son chef ? Qu'il se présente ! »

Evidemment, personne ne répond, mais les rires fusent de toutes parts. Le calme revient et chacun reprend son somme interrompu.

- « Alors ça vient, oui ? »

C'est la même voix de tout à l'heure qui résonnait dans la grange et à laquelle on ne pouvait se soustraire.

- « Merde alors, plus moyen de roupiller tranquille ! Quel est l'andouille qui se permet de troubler le sommeil, dit une voix flûtée, contrefaite pour éviter d'être reconnue ! »

L'un de nous, jetant un regard dans la direction du portail, aperçoit l'adjudant « casse-pieds », accompagné par un gendarme. Il n'en faut pas plus pour créer le désordre, ces gens-là n'étant sur le Front que pour embêter ceux qui, journellement, risquent leur vie.

- « C'est un Pandore, lance un loustic, à mort, qu'on le pende ! »

Devant cette révolte, notre gendarme croit devoir insister, mais il n'arrive pas à se faire entendre.

Le calme étant partiellement revenu, il essaie de placer un mot « C'est pour la corvée du village, dix hommes suffisent, dix volontaires. »

- « Ah ! non, alors, on ne marche pas, et puis merde ! Qu'on le pende ! »

Les boîtes de conserves vides voltigent dans la direction du portail, des vieux godillots fusent des quatre coins de la grange : « Tuez-le ! Au poteau l'emmerdeur ! . . . »

L'adjudant, suivi du pandore, s'éloigne ; tout à l'heure, ça va barder : refus d'obéissance ! C'est grave, pensais-je.

En effet, quelques temps après, nous voyons revenir l'adjudant et son collègue accompagnés du capitaine de compagnie, la moustache en bataille et un air furibond.

- « Rassemblement de la compagnie devant la grange, et rapidement !»

Quelques minutes après, rassemblés, au garde à vous, à demi vêtus, nous écoutons le discours que nous prononce notre chef. Il prend la parole dans un silence glacial. Que va-t-il se passer ?

Il mâchonne sa moustache, signe d'inquiétude, jette un coup d'œil sur l'assistance, relève son képi, fronce les sourcils, et commence :

- « Les enfants, un fait grave vient de se produire dans ma compagnie, ce n'est ni plus ni moins qu'un refus d'obéissance. Vous avez au mépris du bon sens, outragé un représentant de la loi dans l'exercice de ses fonctions. Cela est grave, très grave, et je me dois de sévir contre les coupables. »

Il tousse pour s'éclaircir la voix, en réalité, c'est l'émotion qui l'étreint. Comment va-t-il nous sortir de cette impasse ?

Il reprend soudain d'une voix aphone :

- « Je ne demande pas quels sont les coupables, vous l'êtes tous, ou complices ! Je demanderai donc des sanctions générales. »

Il s'arrête, scrutant les regards blafards d'hommes qui viennent de séjourner une semaine en lignes et comprend que seule la fatigue est cause de ce refus d'obéir. Il est partagé entre son devoir de chef, et celui d'un homme à charge d'âmes.

Il ajoute : « Vous n'ignorez pas que c'est le Conseil de Guerre, si je porte le motif, et je le ferai . . . (Un temps d'arrêt). Cherche-t-il ses mots ? Non ?

- « A moins, dit-il en fixant le gendarme, pour l'inviter à retirer sa plainte, que le représentant de la loi veuille passer l'éponge sur l'incident ? »
- « Voyons, mon ami, dit-il, s'adressant à notre gendarme : Vous seul êtes juge, si vous portez le motif, et bien, cela ira loin, je vous le dis ... »
- « Croyez-vous qu'il soit nécessaire d'étaler au grand jour nos misères en justice ? Comprenez que si les hommes sont révoltés, c'est aussi parce que, couchés depuis peu, après un séjour d'une semaine en lignes, ils méritaient bien, avouez-le, un repos nécessaire à la détente. »

Un inclinement de la tête du Pandore nous fait supposer que l'incident est clos.

En effet, le gendarme prend la parole à son tour :

- « Je m'excuse, mon capitaine, d'avoir troublé le sommeil de ces hommes, mais je suis en service commandé et je me dois de faire exécuter les ordres. Toutefois, je retire ma plainte purement et simplement; de cette façon, il n'y aura aucune punition, seulement, la corvée du village doit se faire, et à cela, je n'y peux rien. Je demande donc dix volontaires. »
- « Accordé, répond le Capitaine ! »
- « Dix volontaires, je vous prie. »

Une vingtaine sortent des rangs.

- « Prenez-les tous, la corvée sera plus vite terminée et les hommes se reposeront par la suite. »

Ainsi fut fait.

La morale de l'histoire est la suivante :

Le Français est, par nature, ronchon, hâbleur, et n'aime pas être commandé, c'est un fait. Ce qu'il ne peut souffrir, ce sont ces petites tracasseries sans nombre, pour embêter les hommes, les corvées parfois inutiles et sans raisons, et cela pendant des journées entières. Veut-on obtenir d'eux plus de rendement ? une seule solution : savoir les prendre, non d'autorité, mais leur parler franchement et leur dire, leur expliquer la situation. D'eux-mêmes, ils répondront : « Présent », mais de grâce, laissez-les tranquilles quand cela n'est pas nécessaire.

C'est un fait connu de tous qu'en temps de guerre le refus d'obéissance est passible du CONSEIL DE GUERRE. Ici, le cas qui se présente, doit être envisagé avec souplesse et

modération, car, imaginez des êtres humains ayant vécu six jours et six nuits dans des conditions d'inconfort et cela, sous un violent bombardement, arrivant au repos au cantonnement pour s'y reposer, se voir troubler leur sommeil par des gens vivant continuellement à l'arrière où les embusqués sont nombreux et inoccupés.

Peut-on imaginer pareil mépris de ceux qui risquent leur vie pour les autres.

Tous ces parasites de l'arrière devraient, d'eux-mêmes, s'offrir pour les services de propreté. Hélas, ils sont « tabous ».

LES DISTRACTIONS SUR LE FRONT

On a souvent parlé en son temps, des distractions sur le Front. La presse n'a pas manqué de montrer à l'arrière, les plaisirs du guerrier. A lire les communiqués de l'époque, la vie au Front n'avait rien de désagréable, au contraire, le poilu était favorisé en ce sens que tout était gratuit.

Quelle veine d'être dans ce Paradis !

Et oui, seulement, malgré tous les avantages, on voyait toujours les mêmes au « casse-pipes ».

Suivant les ordres de l'Etat-major, on organisa, au petit bonheur, un semblant de délassement pour les troupes au repos.

C'est à Noviant aux Près, aux environs de Toul que s'organisa le Théâtre aux Armées. L'ordre de l'Etat-major ne faisant mention d'aucun moyen à employer, ce fût, comme toujours en pareille matière, le Système D qui joua.

Des volontaires, en même temps que débrouillards, organisent une première soirée avec les moyens du bord. Quelques tréteaux, quelque couverture, planches, etc . . . et voilà la scène installée.

Il y a, parmi la troupe, des chansonniers, des fins diseurs, tourlourous, et même un ténorino qui, pendant plusieurs heures, font passer des moments agréables aux désœuvrés qui préfèrent cela aux tranchées.

Les spectateurs sont nombreux, le spectacle est gratuit, et seuls, les officiers sont assis. Rien à dire à ce sujet : Noblesse oblige !

Petit à petit, le théâtre prend de l'ampleur, s'organise, les décors sont fignolés, de véritables artistes se découvrent dans les compagnies, à telle enseigne qu'un tri doit être opéré parmi les postulants.

C'est alors la « Foire d'empoigne » qui joue un grand rôle et 1e piston est le meilleur des instruments pour parvenir au titre d'artiste. L'avantage, pour les élus, exempts de tranchées, donne de la saveur au métier. Les programmes sont plus variés, la foule est dense devant le plateau, chacun s'installant à sa façon, la pipe au bec et le sourire aux lèvres.

Qui dit : Théâtre, dit : Musique. Or, il n'y a pas de musique régimentaire. Avec l'autorisation du colonel, il s'en formera une en un temps record.

Une circulaire parue au Rapport, aura pour résultat un nombre incroyable de musiciens.

- « Tu ne devineras jamais, me dit Double Mètre, ce que la France compte de musiciens! Rien que pour le régiment, il y a plus de sept cents demandes, et cela pour une quarantaine de places ! »
- « Ben, ajoute Bébert, le métier a du bon, pas de corvées, pas de tranchées, des répétitions seulement. »
- « 'videmment, répond Pantin, c'est encore une quarantaine d'individus qui ira grossir les rangs des Embusqués. »

  Un camarade qui s'était fait inscrire, se voit relégué à l'occupation des tranchées.
- « C'est t-honteux, clame Double-Mètre, mais je ne savais pas que t'étais musicien, et de quel instrument que tu joues ? »
- « De la flûte baveuse, répond Pellat, tiré du sommeil par le discours de Pantin. »
- « Je joue de la clarinette, accouche notre camarade que en a gros sur le cœur de s'être vu refuser cet avantage ! Et pourtant, dit-il, j'en connais qui sont zéro dans le métier et qui figurent sur la liste des admis ! »
- « Faut pas chercher à comprendre, reprend Pantin, dont la face hilare lui fait ouvrir une bouche si grande que sa pipe lui tombe du bec. »
- « Tiens, regarde, mon vieux, t'as fait rire Victorine, qui s'en va au sol ! »

L'interpelé ne rit pas, lui, il y a de quoi, une place à la musique équivaut à un retour au foyer, alors qu'en ligne, un jour ou l'autre sera fatal !

Son tempérament rouscailleur le lance sur une voie où le terme d'embusqué revient à tout propos :

- « Ah ! les vaches, me refuser, moi ! J'en remontrerais à beaucoup sur la question musique, je faisais partie d'une société dans mon pays, et j'étais pas des moindres ! »
- « Quand même tu le répéterais mille fois, lui retourne Double- Mètre, t'es refusé, et c'est pour toujours. Console-toi, tu nous auras encore quelques temps comme camarade, et tu sais, des copains comme Pantin, t'en trouveras pas des cent ! Il est unique au monde, faut le garder, on n'en fait plus comme lui ! »

Depuis la création de la musique, le Festival a pris de l'ampleur : tous les soirs, il y a concert et les troupes se renouvelant tous les quatre jours, il n'y a pas de « relâche ».

C'est ce moment-là que choisit un convoi de récupérés pour faire son apparition sur le Front. D'où venaient-ils, ces gens-là ? De quel dépôt ? Mystère. Autant de points d'interrogations ? Au dire de ces messieurs, des fils à papa, traqués dans les dépôts, ils cumulaient les villes où ils avaient séjourné, passant de Marseille à Bordeaux, pour fuir à Brest, bifurquant sur Vichy, ils revenaient sur Toulouse, pour banalement échouer au Front.

- « Nous en avons bavé, disait l'un d'eux, faisant allusion à son séjour dans les Charentes, où l'appel du matin se faisait à cinq heures. Au moins ici, nous serons tranquilles, les tranchées mises à part ! »
- « C'est à voir, les gars, rétorque Pantin, t'auras pas plutôt roupillé une paire d'heures, que quelque couillon viendra te réveiller pour te faire nettoyer le patelin ou les chiottes. »
- « On verra bien, d'ailleurs, nous sommes là pour tout voir ! »
- « C'est tout vu mon gars, t'y couperas pas, te feras comme les autres ! »

Notre homme avait raison, ni lui, ni les autres ne surent jamais ce qu'était une tranchée. A croire que le convoi était destiné au « théâtre aux armées ».

Parmi les récupérés, il y avait un ténor d'opéra-comique qui, le soir même, nous gratifia d'une émission de « Le Rêve Passe ».

- « Les soldats sont là-bas, endormis sur la plaine . . . »
- « Ah ! c'est beau ça, lance un gars de la 6ème, voilà un artiste qui n'aura pas le plaisir de voir comment sont faites les tranchées. Et il le regrettera, j'en suis sur ! »
- « Y se fout pas mal de tout ça, pourvu qu'il ait sa place au « Pastis Concert », le reste ne l'intéresse pas. »

Un comique troupier, sétois d'origine, Gévaudan, succéda au ténor, il fit des étincelles, telles qu'elles lui permirent de prendre pension à la C.H.R. Combien de ces pauvres gars furent-ils dispensé du Casse-pipes ? Nul ne le saura jamais, ces hommes ayant des affectations insoupçonnées.

Un qui l'avait amère, c'était notre camarade de la Ire section, qui ne cessait de râler contre toute la musique en général, et contre les chefs, en particulier.

Pour lui, c'était le piston qui jouait un grand rôle, et, comme lui disait Double Mètre, toi, tu ne joues que de la clarinette !

Bref, les concerts se succédaient sans relâche, et tout se passait le plus gaiement du monde, jusqu'au jour où un bombardement imprévu vint troubler la fête.

Il y eut, parait-il des morts et des blessés, le cantonnement n'étant distant que de cinq ou six kilomètres des lignes.

A cette avalanche de fer et de feu, non prévue au programme, il fallait un responsable. Un modeste curé de campagne fût, paraît-il, arrêté et disparût de la circulation.

Etait-il coupable ? Innocent ? On ne le sût jamais.

VISIONS D'APOCALYPSE

Il pleuvait, une pluie glacée, qui s'infiltrait par tout le corps. Le vacarme était épouvantable *;* depuis cinq heures, nous subissions un bombardement d'une violence inouïe, et qui faisait des vides dans nos rangs !

Les cadavres s'amoncelaient dans la tranchée, dans des poses hideuses, grotesques, certains hachés menus par les déflagrations. L air était irrespirable, une odeur de chlore, de soufre et de pourri étreignait les gorges. Les entrailles des morts pendaient lamentablement aux ronces des chevaux de frises, et à tous autres obstacles dont le terrain était saturé. Parfois, des éclaboussures nous atteignaient, laissant sur nos vêtements des lambeaux de chairs souillés par la mitraille. C'était veille d'attaque, les préparatifs étaient complets, au dire de nos chefs, et on ignorait toujours à quelle heure se produirait la chose.

Des deux côtés, l'artillerie faisait rage sur le secteur, des pièces de tous calibres, du 65 de montagne jusqu'au 310 lourd de marine, la gamme était complète.

Et ça crachait sans arrêt, les épaules se voûtaient sous l'orage de fer et de feu.

A cette cadence, et vu la débauche de munitions, aucun de nous n'aurait dû être vivant. Et pourtant, malgré ces pertes sévères, nous étions encore assez nombreux dans la tranchée de première ligne. Seuls, les blessés, vautrés dans la boue attiraient nos regards. Aucune parole n'était prononcée, mise à part la hargne qui, de temps à autres, s'exhalait de nos poitrines :

- « Sommes-nous sur terre ou en enfer ? C'est incroyable une tuerie pareille ! Ah ! les salauds ! »

Ces derniers mots étaient-ils destinés aux boches ou à ceux qui préconisaient les attaques à outrance ? Aux deux peut-être !

Nos regards apeurés fixaient nos pauvres blessés, agonisant dans d'atroces souffrances, alors que, soignés, et mis à l'abri, ils eussent pu être sauvés. D'autres, plus gravement atteints, ne paraissent pas souffrir, ils passaient « l'arme à gauche », sans transition.

- « Achève-moi, disait l'un d'eux, qui le touchait presque ! A moi, à moi criait un autre demandant les brancardiers ! »

Pour ces derniers, on ne les verrait pas avant la fin du combat, dans l'impossibilité qu'ils étaient de parvenir jusqu'à nous.

Et la pluie ne cessait de tomber. Déjà l'eau atteignait le mollet, se déversant sans cesse des parapets qui s'écroulaient, tel un coulis de fonte en fusion.

Soudain, un obus de gros calibre, un de ces monstres volants, vint choir devant nous. La masse de terre s'écroula, ensevelissant six hommes sous des dizaines de mètres cubes de fange.

Aucun secours ne put être donné à nos camarades, c'était une masse de terre de plusieurs tonnes qu'il eût été vain d'essayer de déblayer. Travail d'ailleurs impossible dans de pareilles conditions.

Et voilà la vie du combattant dans la tranchée . Attente de la mort à toute heure, sans possibilité de secours à espérer.

Nous regardons, pétrifiés, cette masse de boue, sous laquelle dorment pour toujours six de nos camarades. Quelques temps après, un télégramme officiel fera connaître à la famille la mort de son enfant tué au champ d'honneur, accompagné d'une citation et de la croix de guerre !

Cela fait à présent six heures de souffrances, mais que faire contre les évènements ? Attendre, attendre quoi ? La mort pour nous tous à moins que cesse cette débauche de munitions et que l'attaque se déclenche. Mais alors, que pourrons-nous faire pour arrêter l'élan ennemi ?

Aucune réaction n'est possible de notre part. Ne sommes-nous pas comme des blessés? Impuissants au moindre mouvement ? Pas même changer de place ? Cloués au sol par cette fange de boue et de sang.

Quant à monter sur le parapet, faut pas y compter. Alors ? nous attendrons que les Fritz fassent acte de présence, s'ils en expriment le désir.

Que pourraient-ils faire dans l'état actuel du terrain bouleversé par la mitraille ? Et les minutes s'écoulent, lentement, mortelles, angoissantes, la gorge appréciant au passage la peu de liquide contenu dans le bidon qui sonne creux.

Et la faim tiraille les entrailles, nous avons vingt ans, nos corps réclament des aliments. Quelques croûtons de pain, moisis, apparaissent, qu'on engouffre dans la bouche, malgré le dégoût qui nous étreint la gorge. Nécessité n'a pas de loi, dit-on ? Et l'on mange, bien que le cœur n'y soit pas, c'est un sentiment qui ne se commande pas, la faim, la soif .

La pluie de mitraille qui, un instant, s'était ralentie, reprend de plus belle. C'est le prélude à l'attaque.

Un petit vent de l'est frappe nos visages, vent glacé qui se transforme bientôt en fumée.

Qu'est-ce ? On ne sait pas ; pourtant une odeur inhabituelle monte aux narines, et le cri de : « aux gaz » résonne lugubrement dans la tranchée. Aussitôt, le tampon d'ouate appelé par dérision « masque à gaz » fait son apparition, sortant de la poche de la capote réservée à cet effet.

C'est plutôt un genre de pansement qu'on applique avec des ficelles entre nez et bouche. Ce masque sera-t-il efficace ?

Un doute s'infiltre dans nos esprits, et si l'effet était nul ? Rien ne sert de discuter, il faut agir, employer ce masque et attendre !

Heureusement pour nous, ce gaz n'est pas dangereux, il n'est pas mortel, mais très gênant. C'est un gaz lacrymogène qui fait son apparition dans les tranchées. « Attention » crie le chef, surveillez bien, car l'attaque va se produire, et surtout, nettoyez vos armes ! »

Nos fusils, en effet, sont dans un état pitoyable, la boue adhère partout et si ce n'était la précaution prise par les combattants, le recouvrement de la culasse avec des chiffons, et la pose d'un chapeau au bout du canon, nos armes n'auraient pas plus d'efficacité que des cannes à pêche.

Les armes nettoyées, nous sommes en mesure de faire face à la situation, à condition de ne pas bouger de place.

Bien que ladite situation ne soit pas brillante, un sentiment de sécurité semble s'emparer de nous. Nous ne sommes pas l'attaquant, mais attendons donc que se déclenche la bagarre. Nous y ferons face, n'ayant pas à marcher. Quant à l'ennemi, on a de la peine à croire que leurs chefs vont les lancer dans le bourbier d'où nul être humain ne pourra se dépêtrer. Et puis, ces ronces de fer qui peuplent le terrain n'auront pas disparu ! Alors ?

Voilà que la pluie, cette calamité du combattant, redouble de violence, elle tombe en cascade, rendant la marche impossible. Va-t-on arrêter les hostilités ?

Non, car l'état-major ennemi a décidé d'attaquer, et rien ne pourra le détourner de son objectif. Il est vrai que chez lui aussi, ce ne sont pas les membres de cette confrérie qui participeront à l'attaque, non au contraire, blottis dans des abris blindés, jumelle aux yeux, le cigare à la bouche, ils jouiront du coup d'œil sans danger.

C'est un ordre donné qui sera respecté par n'importe quel temps, il en est ainsi dans les deux camps, ceux qui ordonnent restent à l'arrière, quant aux autres . . . « C'est leur devoir ».
Un cri a retenti : « Les voilà »

C'est en effet, l'attaque qui se déclenche. De toutes parts affluent des masses informes, loques humaines piétinant et n'avançant que péniblement. La réponse à cette avalanche humaine n'a pas tardé. Nous faisons feu sans arrêt, les mitrailleuses chantent leur

chant de mort, semant l'épouvante parmi l'assaillant. Des hommes s'affaissent à jamais, d'autres essayent de fuir, mais en vain, la mitraille est partout. Nos 75 crachent sans arrêt leur barrage de fer et de feu ouvre des brèches profondes dans les rangs ennemis. Mais ce dernier est tenace, des troupes fraîches comblent les vides. Quelle débauche de chair à canon !

C'est à présent que va se dérouler le film de la pièce, l'ennemi n'est plus qu'à quelques mètres de nos tranchées ; malgré les pertes sévères, nous avons en présence, une troupe bien décidée à parvenir à ses fins : la prise de nos tranchées.

De notre côté, malgré nos pertes et la faiblesse de nos effectifs nous avons quand même un avantage appréciable : nous attendons ! Et voilà venir le galop final !

Les allemands pataugent dans ce charnier couvert de morts et de blessés, aucun pas n'est possible pour eux, la mitraille fauchant sans vergogne. On sent déjà que la partie est perdue pour eux, mais ils ne reculeront pas ! Ils se défendront jusqu'à la mort.

Déjà, quelques Fritz avancés ont jeté leurs armes inutiles, en signe de reddition, mais au loin, les renfort accourent avec l'idée bien arrêtée de prendre la position convoitée. Combien sont-ils dans deuxième vague ? Peut-être des milliers, mais notre artillerie a beau jeu, nos 65 de montagne qui ne tirent que de quelques centaines mètres, font des ravages effrayants.

Leur précision laisse rêveur ! Quand on voit les effets dont ils sont capables ! Leurs obus rasent presque le sol, soulevant les casques par leur déplacement d'air.

Nous attendons maintenant avec calme, le déroulement de la fête qui ne peut que nous être favorable. Et pourtant, pourquoi l'ennemi s'obstine-t-il ? Pourquoi son entêtement à poursuivre l'attaque ?

Nous le saurons bientôt quand un tremblement se produira sur notre gauche. C'est comme un geyser qui fuse dans les airs, avec la différence qu'au lieu d'être de l'eau, c'est une pluie de boue et de matériaux de toutes sortes, ainsi que des êtres humains surpris par 1'avalanche. C'est une mine allemande, juste au-dessous de notre première ligne, que l'ennemi vient de faire sauter.

Profitant de l'effet de surprise, l'ennemi se lance à l'assaut, mais le feu meurtrier le retient à quelques mètres de nous.

Dès la fin du bouleversement causé par la mine, un cri d'horreur sort de nos poitrines. Dans ce décor hallucinant, des corps hachés, des têtes horribles à voir, un liquide noirâtre de sang coagulé a jailli sur tout ce qui se trouve dans ce cratère, les outils de terrassement sont réduits à leur plus simple expression, rien n'a subsisté, le fer a fondu, le bois a brûlé, les chairs sont calcinées, la terre elle-même, n'a plus de couleur. Nous regardons, pétrifiés, cette vision dantesque, sans pouvoir y porter remède. Et dire qu'il y a quelques minutes à peine, des camarades faisaient encore le coup de feu !

A la suite de l'explosion, la ruée s'est accentuée encouragée par des cris. Des ordres jaillissent de toutes parts ; un semblant de victoire semble être à leur portée, mais, chez nous, après cet effet de surprise, les troupes se sont ressaisies : « en avant, feu à volonté ».

Dès lors, la chance est avec nous, les éclaircies dans les rangs ennemis ont atteint le moral. Nous sentons que ces troupes aguerries (il faut le reconnaître) sont à présent à l'état de loques. Un chef, grand gaillard que le casque à pointe fait paraître encore plus grand, s'efforce dans son langage guttural, de redonner à ses hommes un regain d'énergie, mais une balle le cloue sur place et l'énergie déployée auparavant, dégénère en déroute.

C'est alors la fin de toute résistance de la part de l'assaillant ; sur la un terrain impraticable, fixé au sol par les défenses artificielles et par la boue collante dont il ne peut se débarrasser.

Il n'a pas le choix: se rendre ou mourir. Nos armes se sont tues d'un commun accord, nous attendons confiants la reddition qui ne va les tarder. Et c'est un sous-officier qui, levant les bras et mettant bas les armes, donne le signal. Le calme est revenu, l'état sauvage de tout à

l'heure fait place à la clémence, nous avons, devant nous, des prisonniers, et nous devons les respecter, car, soldats, ils ne font qu'obéir aux ordres. Aujourd'hui vainqueurs (si l'on peut dire), demain, peut-être vaincus, implorant la grâce de l'ennemi.

C'est une loi naturelle qu'on ne doit pas enfreindre. Notre rôle, en ce moment consiste à aider ces malheureux à sortir du bourbier dans lequel ils se trouvent ; le calme qui se poursuit nous permet de mener à bien notre tâche. Ce défilé de vaincus dure des heures entières. Combien sont-ils ?

On ne sait qu'une chose : c'est que tranchées et boyaux regorgent de combattants.

Nous respectons le passage des vaincus, ces loques sanglantes et boueuses qui, dans le fond, se réjouissent à la pensée que la guerre est terminée pour eux.

Parmi toutes ces épaves humaines, se trouvent pas mal de jeunes, des enfants presque, dont la présence aux armées ne doit pas être lointaine. C'est la guerre, dit-on ! Est-il possible au vingtième siècle, que des êtres humains s'entretuent ? La guerre finira bien un jour, et qui sait si plus tard nous ne serons pas d'accord ? Alors ? Pourquoi ne pas discuter avant de s'entredéchirer ? Est-il impossible de s'entendre ? Autant de points d'interrogation qu'on devrait résoudre avant de déclencher un cataclysme !

Nous ne sommes que des soldats, nous devons obéissance à nos chefs, nous devons faire notre devoir envers la Patrie, mais, de grâce, qu'on discute entre puissances avant la guerre !

Nous, anciens combattants, avons fait notre devoir, alors que les chauvins, les «jusqu'auboutistes » n'ont vu la guerre qu'au cinéma.

Il eût fallu soumettre aux mêmes lois et aux mêmes devoirs ces embusqués qui prônaient la « guerre à outrance ». Peut-être, alors, eût-elle changé, et la Réconciliation entre les peuples eût pu être une réalité.

LA REDOUTE DES BRAVES

En ce printemps 1915, les rayons du soleil ont séché les tranchées, on ne patauge plus dans ce bourbier, cause de tant de maux des combattants.

Nous saluons bien bas Phébus qui nous apporte un peu de joie et un peu de chaleur. On commence à respirer, le séjour en ligne parait moins pénible, mais peut-être va-t-on profiter du beau temps pour se lancer dans une aventure. Rien ne nous surprendrait à ce sujet, soyons optimistes, et attendons sagement les évènements.

Un peu d'ordre est mis dans le secteur. Les parapets sont remis en état, un nettoyage général s'effectue, la propreté semble renaître de ses cendres.

D'interminables parties de cartes se déroulent dans la tranchée même, d'aucuns écrivent des lettres à leurs familles, d'autres, n'ayant aucun parent, occupent leurs loisirs au métier d'orfèvre. C'est à qui fabriquera le plus de souvenirs de tranchées, avec les moyens du bord . . . Bagues, coupe-papiers, sabres, etc . . .

Pantin, qui ne sait rien faire de ses dix doigts (mis à part le braconnage), a retiré de sa poche sa fameuse pipe, Victorine, et la bourre d'une poignée de tabac qu'il prend dans un sac pareil à une musette,

- « Travaillez les gars, occupez vos loisirs, quant a moi, je flâne, je fume, voilà toute ma passion. »

Il va, vient, tire de sa bouffarde des volutes de fumée qui se perdent dans la nature ... Il est visiblement heureux par ces temps qui courent ... « La guerre est presque terminée, lance-t-il, voilà ce qu'il nous faut : du repos. »

On l'entend fredonner de sa voix de fausset les premières paroles d'une certaine chanson :

- « A nous poilus, qui sommes sur le Front, qu'est-ce qu'il nous faut comm' distractions?

  Une femme, une femme . . . »

Après cette tirade, il abandonne soudain ses camarades et se dirige ... où ? Il n'en sait rien lui-même, il va où son instinct le guide, toujours de la même allure modérée, la tête penchée en avant, comme si son cou était trop faible pour la supporter.

On l'aperçoit arrêté quelques mètres plus loin, scrutant l'horizon, le nez au vent, reniflant tel un cocker. Que regarde-t-il ? Serait-il en chasse ? Il y a beau temps que les lièvres ont fui ces parages. Et le voilà qui reprend sa promenade interrompue.

- « Eh bien les gars, ça travaille ? dit-il en s'adressant à Millou et au père Mas qui, une lime à la main, dégrossissent un morceau d'alu enfourché dans le fourreau de la baïonnette. »
- « On s'occupe, répond le père Mas, qui a retiré ses lunettes pour mieux examiner l'intrus, et toi, tu ballades ? »
- « Comme tu vois, rien à foutre, alors je promène Victorine tout en lui chauffant les fesses. »
- « Dis donc, t'aimerais peut-être mieux chauffer celles de ta Payse ? »

  C'est Millou qui lui pose la question.
- « J'on s point de payse, mon vieux, je suis bien trop moche. Qui que tu veux qui s'amourache de ma fraise ? »

  Un rire caverneux sort de sa gorge.
- « On ne sait jamais, reprend Millou qui connaît l'oiseau et cherche à le pousser à certains aveux. »

Turpin évite de répondre, il pousse encore plus loin et tombe sur trois camarades, torses nus, cherchant les poux.

- « Ah ben, la chasse est bonne les gars ? »

Surpris, aucun d'eux ne répond. Bébert hasarde :

- « T'en as pas toi des totos ? Grand man'quin, t'en voudrais ? Approche, t'en auras gratuitement. »
- « Pas question, répond Turpin, j'en avons ma part, et des « maousses », seulement, chez moi, la peau est tannée. Y z'ont beau essayer de becqueter là-dedans, rien à faire, c'est du cuir, du vrai cuir que je te dis ! »

Il tapote sa pipe sur sa main, la nettoie, telle une mère son rejeton, la bourre religieusement, l'allume et, content, leur dit :

- « « Prenez garde, les gars, le calme qui règne me paraît louche, et m'est avis que nous aurions à subir une attaque que ça ne m'étonnerait pas ! »
- « Non, mon vieux, tu rêves ? »
- « Non, je rêve peut-être, mais, foi de Turpin, méfiez-vous, mon pif me démange et quelque chose se prépare, y me trompe jamais, mon blair ! »

Notre ami a raison, car soudain un bruit venant de chez nos voisins nous fait lever la tête. Nous sommes bouleversés par l'apparition d'un monstre aérien qui se dirige vers nous.

- « Qu'est-ce que c'est que ça ? » Nous fuyons du côté opposé à sa chute, et cra-cra...

Une déflagration inconnue à ce jour nous perce le tympan, accroupis au pied de la tranchée, nous recevons des morceaux de métal qui se plantent dans la paroi, et quelques-uns dans les corps. Les cris des blessés résonnent lugubrement dans cette partie de secteur. Une épaisse fumée noire, acre, cache la vue pendant quelques minutes, puis, nous prenons connaissance de nos pertes : trois tués, cinq blessés. Parmi les morts, deux sont affreux à voir, l'un, la poitrine défoncée, entrailles au vent, une partie de la tête arrachée, l'autre amputé d'une jambe évaporée dans la nature, n'a plus de tête, cette dernière repose à ses pieds, les yeux hors de l'orbite, cheveux calcinés, figure hideuse semblant fixer un objectif.

- « Quelle vision macabre, murmure Millou, et dire qu'il y a encore quelques minutes nous plaisantions ! Que sommes-nous ? »

La tristesse est sur tous les visages. Voilà les brancardiers venant prendre les blessés qui, dans l'ensemble, n'ont que des blessures légères. Nous les réconfortons : « Ah ! les veinards, c'est terminé pour vous, vous allez vous faire dorloter dans un hôpital, dans des plumards aux draps blancs, et par des mains féminines qui vous feront oublier les horreurs de la guerre. » Hélas pour nous, la guerre continue.

Nous revoilà seuls, tristes, visages hagards. La camarde est passée, prélevant sa dime journalière, elle est insatiable. Quel appétit ! On se regarde soudain, comme si nous ne nous connaissions pas depuis longtemps.

- « Ben mon 'ieux, ben mon 'ieux, bégaie Alain, d'où sort cet engin ? Quel bruit ! C'est un monstre qu'a au moins un mètre de haut et peut-être plus de cinquante centimètres de diamètre. Jamais vu ce ch'tiot depuis ma v'nue ici. »
- « Moi non plus, affirme Pellat, je crois qu'il est nouveau, mais comment qu'ils font pour le balancer dans nos tranchées ? Ça fait peut- être ben cent kilos, dit Alain ! »
- « Pour sûr que oui. déclare Pantin, qui s'était abstenu jusque- là. »
- « D'où que tu viens, interroge le père Mas ? On te croyait mort ! »
- « Oui, ajoute Milieu, mort et enterré, puisque tu n'étais nulle part. »
- « Ben, mon vieux, répond Pantin, l'est encore pas levé le mec qui me déboulonnera, vous savez ben que c'est du cuir, je vous l'ai dit y a pas plus d'une heure, et quand je vous répète que c'est tanné, c'est la pure vérité, la preuve, la voici, regardez. Il montre en effet, près du ventre, une déchirure partant de la capote, traversant la poche de la veste, un morceau d'acier qu'il montre dans la main. Voilà le responsable, dit-il, j'ai eu bien peur, et il y a de quoi, car, sans le briquet maison qu'était dans la poche du paletot, j'étais bon pour bouffer les pissenlits par la racine. »

Bien qu'il soit un peu « desquilleur » comme dit le Marseillais, il faut croire en effet qu'il n'est pas bâti comme tout le monde, et que quelque chose le protège.

- « Dis donc, Turpin, comment qu'il s'appelle ton Saint vénéré ? »
- « Mon saint à moi, il s'appelle SIN-GE. J'ai d'ailleurs une ressemblance frappante avec cette race de Macaque, non ? »

Les rires fusent. Turpin n'est jamais pris au dépourvu. Il lève les bras en signe de bénédiction. Son sourire narquois plane sur toute la section…

A nouveau, un coup sourd vient de retentir, les regards se portent vers le ciel, c'est encore un monstre qui s'annonce, laissant une trainée noirâtre derrière lui et se dirigeant vers nous. « Tous à la parallèle de la deuxième ligne, rapidement, blottissez-vous au pied de la tranchée. » .Il était temps, l'explosion semble encore plus forte que la première. On entend siffler les éclats qui passent sur nos têtes.

Le calme revenu, on s'interroge. Y-a-t-il des blessés ? Oui, un seul, répond Millou, ton frère. C'est en effet lui-même aveuglé par les éclats mais ne paraissant pas touché sérieusement.

- « Rien ne me fait mal, mais j'ai de la terre plein les yeux, mt 'dit-il. »
- « Dans ce cas, viens avec moi, je t'accompagne jusqu'au poste de secours. »

-« Inutile de flâner par ici, nous dit le lieutenant, rendez-vous à la Carrière, afin qu'il reçoive les soins d'urgence. »

Je dois le guider à travers un labyrinthe de boyaux battus par l'artillerie, et nous arrivons enfin au poste de secours.

- « J'espère que cette fois tu seras évacué, d'ailleurs, je reste avec toi en attendant le verdict. »

Après un lavage des yeux, avec les moyens plutôt misérables de l'ambulance, il est muni d'une fiche d'évacuation ; il attendra l'ambulance qui ne tardera guère.

Ils sont plusieurs qu'on envoie à l'arrière, où ils recevront les soins que nécessite leur état. Et nous autres, resterons ici jusqu'à quand ? Jusqu'à ce qu'une balle ou un éclat d'obus nous permette de fuir ces parages redoutés. Sait-on jamais de quoi demain sera fait. Et les blessés ne paraissant pas gravement atteints, que deviendront-ils ? Certaines blessures bénignes ou le paraissant deviennent parfois plus dangereuses, n'ayant pas été soignées à temps. C'est ce qu'il arriva à mon frère, évacué à l'hôpital auxiliaire 116, à Dijon, où il mourut des suites de la première, la gangrène s'étant déclarée.

Et la coïncidence voulut que, permissionnaire pour la première fois et ayant un arrêt de 2 heures dans cette ville, j'appris lors de mon arrivée à l'hôpital, la mort de celui qui m'était cher.

On ne flétrira jamais assez le sans-gêne de certains majors, hésitant à évacuer un blessé, tout au moins à l'infirmerie divisionnaire quitte à lui faire reprendre sa place parmi les combattants mais, de grâce, pas avant leur guérison !

CAPITAINE BONFILS

Il était là, assis sur un sac de boue, la tête dans ses mains, perdu dans un songe.

Je toussai pour annoncer ma présence. Il lève les yeux, et, me reconnaissant, me serre la main.

- « Comment ça va mon cher ? »

-« Pour moi, ça va assez bien, mais j'ai l'impression que tu des soucis ! »

-« Des soucis ? Qui n'en a pas, répond-il. Chacun a les siens qu'on ne peut éviter, ajoute-t-il en levant les bras en signe d'impuissance ! »

- « Et tiens, je parie qu'en ce moment, tu dois être à ton tour soucieux, car si tu vadrouilles à cette heure, ce doit être pour un motif assez important ! »

- « Oui, en effet, je viens d'accompagner mon frère au poste de secours, il vient d'être blessé par une de ces fameuses « Torpille Volante. »

Celui à qui je parlais était un camarade de Montpellier, mon aîné d'un an en caserne, avec le grade de caporal.

Nous avions toujours bien vécu entre nous, bien que n'étant pas de la même compagnie. C'était un charmant garçon qui avait gravi les échelons de la hiérarchie à une cadence accélérée, et au moment de notre rencontre, avait le grade de « capitaine».

- « Mes compliments, lui avais-je dis. Te voilà un grand chef ! »
- « Et oui, me voilà capitaine, mais si tu savais la responsabilité qui m'incombe ! Les hommes sont pour moi autant d'enfants que j'estime beaucoup, et je voudrais autant que possible leur éviter des souffrances. Jusqu'à ce jour, je n'avais pas le même souci, mais à présent, j'ai charge d'âmes ! C'est un bien lourd fardeau pour mes épaules. Hélas, tu le sais, les pertes sont journalières, on ne peut les éviter, c'est la guerre ! Vois-tu, j'ai été courageux, parfois téméraire pour les coups durs, je n'ai jamais regardé en arrière, mais aujourd'hui, c'est moi qui commande, alors que je voudrais être à la place d'un des miens, et cela je ne le puis. »

J'ai écouté sans l'interrompre, et j'ai compris son souci. Sorti des rangs, il a eu le temps de connaître la vie du fantassin, et nul autre que lui n'est mieux placé pour se rendre compte.

Changeant soudain de sujet, il me demande :

- « Tu me disais tantôt que ton frère avait été blessé. Est-ce grave ? »
- « Je ne le pense pas, mais on ne sait jamais. »
- « A-t-il été évacué ? »
- « Oui, tout à l'heure, et j'en suis bien aise, car depuis son arrivée au front, il n'a pas cessé de souffrir ! Pieds gelés (non évacué), blessé une première fois (non évacué), blessé une deuxième, enfin le voilà parti pour l'intérieur. J'ai un poids de moins sur la poitrine ! »
- « Et toi, as-tu été blessé, me demande-t-il ? »
- « Jamais jusqu'à présent. J'ai réussi à passer à travers la mitraille. Et pour l'avenir, j'ai confiance en moi, et puis, la guerre finira bien un jour ? »
- « Hélas, me dit-il, j'ai bien peur que tout ne soit pas encore fini, et que cette maudite guerre dure encore pas mal de temps ! »

Il a remis son casque et doucement : « Tout cela entre nous, mon ami. » Nous allions nous quitter quand un planton vint lui apporter un pli urgent. - « C'est bien, merci »

Il l'ouvre, en prend connaissance, me regarde et, gêné . . .

- « J'ai une tâche à remplir. Bonne santé, et au plaisir de nous revoir. »

« Bonne santé à toi, et songe aux hommes qui te sont très dévoués, jusqu'au sacrifice, c'est du moins l'aveu de l'un d'eux. »

Je quittais mon camarade, tout remué par la poignée de main dont il me gratifia. Cette main muette valait tout un discours. Un de ses poilus que je rencontrais par la suite me fit des éloges de son chef : « C'est un père pour nous tous, sa compagnie est un modèle de vie de famille, rien n'est assez beau pour ses hommes, l'ordinaire est amélioré quand l'occasion se présente, et une paix royale quand le règlement le permet. De tels chefs méritent l'estime de tous. »

UNE PERME

- « Voyons, Cortez, tu reviens de permission ? »

« Oui, les amis, et j' vous assur' que j' n'y ai pas langui dans la capitale ! Ah non alors ! Quelle vie les gars, le moral est bon chez le civil, la vie est belle ! Paris ne peut se résoudre à oublier la vie de luxe et de fête qui y règne ! »

Robert, curieux par nature, voudrait savoir ce qui se passe à Paname, il interroge donc notre ami du regard :

- « Allons, raconte, vieux, donnes des détails ! »

Notre Parigot ne se fait pas prier, car il a - comme tout Parisien qui se respecte - la langue bien pendue. L'autre Marseillais le presse de donner des détails :

- « Fais nous rire, Cortez, ça nous fera oublier les mauvais moments. »
- « Ben, v'là les aminches, faut d'abord vous dire qu'en arrivant à la gare de l'Est, mon premier soin fut d'aller chez le mastroquet du coin à Montmartre. Sitôt la porte franchie, un cri, un seul, m'accueille : « Tiens, v'là Cortez ! T'es en perm' ? » - « Ben oui, comme vous le voyez. »
- « Trois poteaux sont là à me regarder comme si j'étais un phénomène. - « Patron, une tournée générale, c'est moi qui rince ! »

Trois tournées consécutives sont « lichées », avant d'avoir pu se reconnaître.

Faure interrompt brutalement :

- « Dis donc, à Paris, tes copains n'étaient pas des planqués, au moins ? »
- « Oh ! pour ça, non alors, c'était des vrais poilus, avec du poil ceux-là, tous de la Biff', et vous savez que dans cette corporation on est loin d'être des embusqués ! »
- « Bon, dans ce cas, continue, on t'écoute, et surtout, pas des bobards, tu sais que ça ne prend pas ! »
- « Donc je reprends ma conversation interrompue par le Midi ! »

« Voilà la tournée générale qui est sur le zinc, y manque rien, Pernod Fils, palette à sucre, et comme contenance de verre, un doigt seulement de Pernod, mais, en profondeur ! Vous comprenez les gars?»

- « Oui, clame Faure, on voit ça d'ici, et par la canicule qui tombe en plein mois de juillet 1915, on voudrait bien en faire autant ici !»
- « Moi, ajoute Robert, j'ai le gosier sec, et j'en lamperais bien trois verres ! »
- « Coupe pas, mon vieux, ou je n'en finirai jamais ! »

Cortez n'aime pas qu'on l'interrompe quand il raconte des histoires de Paris, c'est toute sa vie qui défile dans ses narrations où il a toujours la vedette.

- « Bon, les gars, je dois vous dire que c'est Casimir qui fait le service et qu'il a la main plutôt lourde ! Connaissez pas Casimir ? — Naturellement. Je vous le présente : Un bon zigue, réformé pour faiblesse de constitution, l'est pourtant bien en forme le mec, soigné, une raie impeccable, un falzar neuf, qu'il préserve par un superbe tablier Caoutchouc, les manches retroussées jusqu'aux coudes, et avec cela, bon garçon, serviable, ayant toujours le mot pour rire. »
- « Assez pour la démonstration, coupe Turpin, au fait, raconte la perme et ne fait pas la description du bougnat. »
- « Oh alors, si on ne peut pas décrire Casimir qu'est un Pot' alors voyons, un gonz' qui vous régale ! c'est tout de même un bon gars. »
- « D'accord, tu as terminé avec Casimir, continue à présent ton discours et nous fait pas languir. »
- « Bon, je reprends mon récit, mais vieux singe, ne me coupe pas. »
- « Le premier verre avalé (et vous pensez qu'on ne l'a pas fait souffrir !), une deuxième tournée a suivi, bref, en tout, cinq tournées, bien tassées. A ce compte-là, comprenez

les amis, que les idées germaient dans les caboches ! Tout le monde parlait à la fois, si bien qu'à la fermeture du bistrot (11 heures du soir), les ex-poilus étaient dans les nuages.

« Zéphirin, le premier, un du 99ème, s'assoupit sur la table, impossible de le réveiller ! Débrayé, à son tour, vaincu par la fatigue, s'affala subitement sur la banque, seul, Michaud, un du 157ème, vieux dur à cuire (ex-bat-d'af) tint le coup, son brûle-gueule entre les dents il rêvait à la vie de bohème qu'il menait à Sidi-Bel-Abbès. »

- « Et toi, donc, le frangin, t'étais toujours debout dans la tourmente, demande Pantin ?»
- « Ben, ça flottait aussi, chez moi, j'ai tenu encore un bon quart de plombe, et puis, puis . . . suis parti dans les pommes ... Ben, comme cuite, on peut dire qu'elle était carabinée, et ben, mon salaud, j'ai jamais pris une pareille de ma vie ! »

-« J'aurais voulu te voir, vieux crabe, dans ma situation ! »

- « Bon, et la suite, demande Robert, qui veut aller jusqu'au bout ? »

- « Ben, la suite, elle est naturelle, reprend notre parigot. Devant le refus de circuler, Casimir boucle la lourde, nous laissant cuver nos mominettes jusqu'à l'ouverture de son magasin. Puis, le sommeil ayant dissipé les vapeurs, notre bistrot nous fit casser la graine et chacun regagna ses pénates. J'avions point de regret d'avoir pris cette biture, voyez-vous les aminches, ça dissipe les idées noires. Ce que je craignais, c'était ma nourrice qui, sitôt la porte franchie, donne un coup de reniflard, et me tint ce langage :

- « Ben, d'où sors-tu, toi, pour sentir l'absinthe ? Tu pues cool à plein nez, mon petit, et dis voir un peu qui t'a fait ingurgiter cette tisane ? Réponds mon gars, réponds donc ! »

- « Vous pensez les gars, j'en menais pas large, j'avais honte devant la maternelle, et c'était vrai que je sentais l'absinthe ! Bref, je m'arme de courage, et je dis à la vieille : «J'arrive en perme pour douze jours, et voilà que tu me reçois comme un cabot dans un jeu de quille. Embrasse donc ton fiston, maman avant de me chercher des rognes, j'ai bu, c'est vrai, mais Casimir est si gentil avec nous qu'on pouvait pas le quitter comme ça ! »

- « La maternelle écoute mon discours, elle appelle Cathy, ma frangine qui roupillait encore :

- « Cathy, viens donc voir ton frère qu'arrive à l'instant ! »

Un moment après, nous ne formions plus qu'un ensemble à nous bécoter comme des amoureux !

« La frangine, à son tour, me pose à nouveau la même rengaine : « Où donc que t'as pris cette odeur de tisane ? » - « Et ben que j'y réponds, chez Casimir, le mastroquet du coin, ben oui, il est si gentil ! »

- « Faudrait voir à te rincer la dalle, mon frangin et aller au pieu, ça vaudrait mieux ! »
- « Elle avait raison, j'étais impardonnable, et pourtant, c'était tellement bon le pernod ! »
- « Bon, voilà une heure que tu dégoises, et t'es encore à l'arrivée à ta crèche, alors, dans combien de temps auras-tu terminé, demande Turpin ? >
- « « M'interromps pas, vieux singe, j'arrive au plus beau et le voilà. J'ai été avec les aminches faire un tour au cinéma, et savez-vous ce qu'on y a vu ? Z'avez pas deviné ? Et ben, on y a vu la guerre, oui la guerre des tranchées ousque les poilus partaient à l'attaque, l'arme à la bretelle, à la poursuite des Fritz qui cavalaient, fallait voir ça ! Et afin de corser le programme, on nous montrait un des nôtres, une miche de pain blanc à la main, en offrande à une vingtaine de Fridolins qui accouraient de leurs tranchées, contents d'être parmi nous! En as-tu vu des gars dans cette situation ? Non bien sûr, mais ces ciblots y mordaient à l'hameçon, fallait entendre la critique à la sortie ! « *y sont foutus les boches, n'ont plus rien à croûter, c'est la fin et nous ne sommes qu'en 1915, alors . . .* »

- « Ah les vaches ! faut-il qu'ils soient corniauds ces mec-là pour inventer toutes ces conneries ! Et nous, pauvres forçats de la fin, sommes obligés de voir toutes leurs âneries ! »
- « Ah non, la guerre n'est pas terminée, l'arrière tiendra le coup, tu sais suis pas méchant, mais je donnerais tout ce que je possède — quoique n'ayant rien ! — pour qu'une marmite leur tombe à côté, sans leur faire mal, bien entendu, alors on verrait ce qu'on verrait, et peut-être bien que le ciblot y changerait d'opinion, non ? »

- « Vois-tu, c'est parler pour ne rien dire, conclut Turpin, y a qu'à espérer un morceau de métal dans les fesses, afin de filer d'ici et dire au revoir à la cantonnée ! »

Sur ce, les amis, remercions notre camarade qui nous a fait passer un moment de détente, et vivement les vacances pour les prochains permissionnaires ! »

- « Et voilà la mienne de terminée, ajoute le Parigot, j'en ai à présent pour cinq ou six mois avant d'y retourner, à moins que . . . que quoi ? »

- « Ben, sait-on jamais, on peut avoir les oreillons, la jaunisse, ou le choléra, la dysenterie, etc ... »

- « Pour le moment, t'as des « totos » à volonté, lui rétorque Double-metre qu'est-ce qu'il te manque ? »

POSE DES PIQUETS ENTRE LES LIGNES

La vie dans les tranchées exigeait une surveillance au maximum, ainsi qu'une défense artificielle entre les deux camps. Des sentinelles relevées chaque deux heures veillaient à la sécurité de la collectivité.

Les allemands, de leur côté, en faisaient autant, ce qui n'empêchait pas la crainte d'une incursion dans nos lignes ou dans les leurs. Pour éviter la surprise, force nous fut, de part et d'autres, de jeter des défenses artificielles sur le terrain qui nous séparait, barbelés, oursins, chevaux de frises. Mais pour fixer ces défenses et les rendre moins vulnérable, il fallait les attacher au sol par la pose de piquets, bois ou fer.

Ces piquets, il fallait les planter, les clouer au sol, chose presque impossible de part et d'autres, à moins d'y mettre beaucoup de volonté.

Un ordre de l'Etat-major nous chargea de cette corvée dont on se serait bien passés. Nous eûmes donc le privilège d'être les « piqueteurs involontaires ». Il fallait exécuter l'ordre « sans hésitations, ni murmures. »

- « On voudrait bien les y voir ceux qui nous commandent, pourquoi qu'ils viendraient pas donner l'exemple, murmure Robert ? »
- « Non, sans blague, tu ne voudrais pas qu'ils se salissent les bottes, voyons, réfléchis, mon vieux, y sont pas fait pour ça. »

Ce travail très dangereux, exigeait pour nous tous, une ruse de Sioux, et malgré les précautions prises pour atténuer les coups de maillets (chiffons autour de la masse), les coups parvenaient tout de même chez l'ennemi.

Il fallut donc attendre que nos voisins s'occupent des mêmes travaux. Cela arriva quelques jours après. On entendit soudain, à la tombée de la nuit, les bruits des masses enfonçant les piquets. Immédiatement, ce fut notre tour d'agir. Les uns porteurs de piquets, les autres de masses, nous commençons d'abord timidement d'enfoncer les piquets dans le sol. Nous savons que nos voisins entendent nos coups comme ils n'ignorent pas que nous entendons les leurs.

Pas de réaction de leur part. On s'enhardit, et les coups son plus serrés, et partant, plus sonores, si bien qu'après quelques tâtonnements, ce fut une mêlée générale qui s'ensuivit.

L'activité s'accroît ; avant l'aube qui va naître, il faut en avoir terminé. Bientôt, dans l'obscurité, des hommes se meuvent. Pas une parole ne sort des bouches, mais on sent la présence d'éléments étrangers, qu'on ignore. Le travail avance rapidement, l'ennemi est juché sur la crête de la colline ; quant à nous, trente mètres à peine nous séparent de lui. Un nuage qui voilait la lune à son dernier quartier disparaît, nous mettant en présence de casques à pointe, armés de revolver qui pend à leur ceinturon. On s'en doutait tout à l'heure, on sentait la présence d'ennemis, mais ne voulions pas y croire, ou nous étions censés l'ignorer.

Armés à notre tour d'un simple poignard, et même certains, seulement de l'étui, nous faisions triste mine. Mais l'intérêt des uns et des autres n'étant pas à la bagarre (mais la pose des piquets), rien ne viendra troubler les opérations.

Parfois, malgré l'attention soutenue, les hommes se mêlent, mais s'ignorent et le silence étant de rigueur, chacun s affaire à sa tâche. Soudain, alors qu'on ne l'attendait pas, une fusée blanche s'élève dans le ciel, elle vient de chez les allemands, elle éclate et se déploie en l'air, se balançant avec grâce à son parachute.

Allemands et Français, d'un accord non concerté, sont couchés pêle-mêle, regardant la lueur qui descend lentement vers le sol, éclairant le secteur, comme en plein jour. L'obscurité revient alors que la fusée s'est éteinte. Chacun reprend son travail, non sans avoir auparavant, jeté un coup d'œil vers son voisin.

Le mien est un Fritz, paraissant très jeune. Un frisson me parcourt l'échine. S'il allait faire usage de son arme ? Lui-même est aussi apeuré et se demande à son tour, ce qui va lui arriver. Aucune réaction de part et d'autres, l'intérêt général exige le silence que chacun respectera. A quoi servirait-il d'envenimer la querelle ? Que gagnerions-nous à nous massacrer ? Non, le bon sens sera notre ligne de conduite.

Au retour de notre cagna, chacun raconte ce qu'il a vu .

- « Moi, dit l'un de nous, à la vue de la fusée, je me trouvais entre deux camarades d'en face, ils m'ont regardé comme si j étais une bête fauve, mais n'ont rien tenté à mon intention. J'étais d ailleurs pas trop rassuré ! »
- « Moi, dit Lulu le Lyonnais, j'avais aussi un voisin qui portait pas le même uniforme que moi, n'avait pas de coiffure, nous nous sommes regardés tous deux, presque souriants, puis, il m'a offert un cigare que j'ai refusé naturellement ! »

Bauré, de son côté, a eu un moment de frayeur quand il s'est trouvé nez-à-nez avec un barbu coiffé d'un magnifique casque.

- « On était si près l'un de l'autre, que je sentais son souffle sur mon visage, il devait appartenir à la Réserve, paraissant au moins quarante ans. Il a tout de même respecté le silence de mort qui pesait sur moi, il a même daigné me gratifier d'un sourire ! **Je** ne pense pas le lui avoir rendu, tellement j'avais les foies ! »

Le plus drôle, je crois, fût Turpin qui, dans des circonstances analogues aux nôtres, fit face à ce genre de gorille aussi long que lui (c'est au moins la version qu'il nous en donna).

- « Tous deux, face à face, je le reluque, il en fait de même, i1 avait la tignasse poivre et sel, une barbe de quinze jours, une tête énorme, ses yeux luisaient et semblaient jeter des éclairs. Il ne cessait de me dévisager, semblant vouloir dire : « Nous sommes pareils, tous deux »
- « Et, en effet, nous avions le même gabarit, la même caboche, le nez aussi mal placé, rougeoyant. Pour un peu, nous eussions été des jumeaux, et je sens que, face à face, aucun de nous n'eût voulu lever la main sur l'autre. »
- « Tout de même, cela fait quelque chose de se trouver nez-à-nez avec un Fridolin, avec qui on a fait échange de pruneaux, alors qu'on est dans la tranchée ! Je pense même qu'à l'évacuation du terrain, il était partagé entre le sentiment de regagner ses lignes et celui de venir avec moi, dans les nôtres ! »
- « 'Videmment, il aurait fait faire une action d'éclat à votre serviteur, ramenant dans nos lignes un prisonnier. »

Le secteur reprit par la suite son visage de tous les jours, pour montrer à tous que la guerre n'était pas terminée.

CAUSERIE PENDANT L'ENTRACTE

Nous étions là, quelques camarades, occupés a la réfection de nos tranchées. On était en juin 1915, le calme régnait en maître sur le secteur —ce qui était plutôt rare ! Le temps doux incitait à la paresse; assis sur des sacs à terre, chacun de nous émettait son point de vue sur la fin de la guerre.

- « Moi, disait Pellat, je suis certain que si ça ne dépendait que des combattants, et bien, la guerre serait vite terminée ! N'ayant aucun intérêt à nous bagarrer, chaque camp resterait sur la défensive, et nous passerions ici des moments à peu près supportables. »
- « Mais, objecte Lulu, que fais-tu de ceux qui commandent ? »
- « Oh ! ceux-là, on les connaît pas, on les a jamais vus ici, avec nous, salir leurs bottines. Non ! »

Parmi nous tous (en général sans grands bagages universitaires), autre que le C.E.P., et encore peu nombreux, règne un homme sensé, réserviste, dans la trentaine, instituteur dans le civil, qui prend la parole à son tour, à peu près en ces termes :

- « Nous savons tous, les gars, ce qu'il faudrait faire, mais c'est parler pour ne rien dire. Il faut marcher ou crever sans hésitations ni murmures, un point c'est tout. Vous avez lu tout à l'heure les propos tenus dans un journal de chez nous, disant ceci : « *La paix ne peut s'obtenir que par l'effondrement total de l'Allemagne* ».
- « Ça, c'est beau, renifle Robert, mais alors ce sera pour quand ? »
- « Je ne pense pas que ce soit pour demain, continue le maitre d'école, et ce sera toujours les mêmes qui seront ici à défendre le Pays. »
- « Paraît que nous irons jusqu'au bout, jusqu'à la victoire finale, proclame Teisseyre qui, jusqu'à présent, n'avait dit mot ! »
- « Et oui, jusqu'au bout, tranche Baure, mais quel bout ? »
- « Le Boulot, achève Robert, qui adorait les jeux de mots !
- « Ce n'est pas moi qui ai dit jusqu'au bout, reprend Teisseyre, mais le journal que voici. Prenez-en de la graine, ah ! celui-là, je le retiens, ce pantouflard de malheur, c'est tout bon, ce ficelard manqué à bourrer le crâne de son prochain. Tiens, lis donc ça, je n'invente rien, c'est lui qui cause et donne des conseils. « *Qu'attendons nous pour repousser l'envahisseur ? »* et d'ergoter sur ce sujet : *« Nous attaquons en masse, tirs d'artillerie bien fournis, attaque par surprise, nous enlevons leur première ligne sans coup férir* (il va fort le mec), *traversons les autres avant que l'ennemi se reprenne, couchons le soir même à vingt kilomètres en avant, reprenons l'offensive le lendemain, bref, en quelques jours, plus un seul allemand sur notre sol.*

Et voilà, pas plus difficile que ça, mais il ne faut pas lambiner, sinon, la guerre s'éternisera. Alors, un bon mouvement en avant et sus à l'ennemi ! »

- « Ah ! les corniauds, reprend Turpin, si que je le tiendrai ici ce mec ... ce qu'il peut être emmiellant ! Oui, il ne nous fera jamais tant rire qu'il nous fait …»
- « Voyez-vous les gars, ajoute l'instituteur, je suis d'avis que le temps travaille pour nous, la disette qui sévit en Allemagne aura raison de ces individus, nous ne les aurons que par la faim et non par les armes. La faim est mauvaise conseillère, et le jour où la disette se fera sentir chez ceux du front, et bien, ce sera la fin du cauchemar. Malheureusement, pour le moment, ce sont eux qui dirigent les opérations, nous sommes toujours en retard d'une guerre, et ce n'est pas moi qui l'ai dit le premier ! »

Notre maître d'école s'arrête un instant, tout pensif, il réfléchit et mesure ses paroles qui, de sa bouche, nous réconfortent.

Il reprend de plus belle, c'est un vrai cours d'histoire qu'il raconte.

- « Rappelez-vous les débuts de la guerre, chez eux, tenue presque invisible, on ne les voyait que lorsqu'il était trop tard. Chez nous, au contraire, pantalon garance, képi idem, ustensiles de cuisine sur le sac, servant de miroir à l'ennemi ! En avez-vous vu beaucoup de ces oiseaux de malheur ? Retranchés sur les hauteurs, ils tiraient sur nous comme on chasse au lapin. Ah non, les enfants, qu'a-t-on fait en ce qui concerne la «Préparation à la Guerre » ? Rien, absolument rien, si ce n'est des théories abrutissantes n'ayant aucune raison d'être. Pourtant, nul n'ignorait que la guerre était aux portes de notre pays. Alors ?
- « Certes, nous avons eu notre petit 75, qui, bien souvent nous a sortis d'affaire, mais encore, eût-il fallu profiter de sa supériorité sur leur 77 pour doubler nos effectifs en artillerie ? Et puis que voulez-vous que notre artillerie fasse contre des batteries lourdes, tirant de plus de dix kilomètres, alors que notre portée à nous, était au maximum de sept kilomètres ?

« Quant aux mitrailleuses, toujours en retard pour la quantité. Et ces crapouillots, que nous recevons sur le crâne sans pouvoir rendre la politesse ? Quand nous avons enfin riposté à leurs tuyaux de poêle, un monstre enfanté par leur génie à fait son apparition : La torpille volante « Minnenferber » qui vous trouait le tympan. En as-tu vu des nôtres devenus sourds-muets par l'éclatement de cet engin ? »

- « Oui, et pas reconnus par le Major, siffle Baure qui a une dent contre ce dernier ! »
- « Et pendant ce temps, aucune réaction de notre part, la France n a-t-elle donc pas d'inventeurs capables de rivaliser avec l'Allemagne en matière d'engins de destruction ? »
- « Ne peut-elle donner à ses enfants qui donnent leur vie pour la défendre, le moyen de répondre à toutes leurs saletés, et même d'engendrer une arme bien supérieure à la leur ? »
- « Que dire encore de ces terribles fléchettes lancées par avion, qui vous transpercent un homme au moment où il se croit en sûreté ? Oui des milliers de flèches tombant en un temps record, vous mettent hors de combat des milliers de combattants. Non, les gars, c'est malheureux à dire, mais nous sommes toujours en retard sur les inventions. »

Notre maître d'école s'anime dans la description de toutes ces horreurs créées par l'ennemi.

Et ce n'est pas tout, il y a aussi les gaz, ce terrible fléau qui faillit nous faire reculer sous sa menace. D'abord, les gaz lacrymogènes, non toxiques, mais mettant les hommes hors de combat, troublant la vue (cécité provisoire), puis, d'autres espèces plus dangereuses firent leur apparition, entre autres : l'ypérite.

A ce gaz, rien à faire, tout homme atteint par lui était inévitablement brûlé. Qu'avait-on trouvé comme parade ? Rien ! Non, rien, si ce n'est un simple tampon d'ouate qu'on fixait par deux ficelles entre bouche et nez. Par la suite, nous fûmes pourvus de masques à gaz, mais toujours trop tard, la mort ayant fait son œuvre.

Tout cela est bien attristant, recevoir, et ne pouvoir répondre à l'attaque. Et enfin, quand nous pûmes à notre tour, riposter, un nouveau moyen de destruction fit son apparition «le lance-flammes »

Ce fut alors un problème très urgent qui se posa pour nous : pas d'autres alternatives, reculer ou être brûlés. Ne désirant pas être rôtis nous dument céder le terrain, quitte à le reprendre par la suite

Reprendre le terrain perdu ? Inutile de vous raconter par le détail ce que représentent ces mots, les morts, les blessés, etc

Et pour calmer les esprits, ne voilà t-il pas que la presse ose parler de « convention de Genève », « Convention de la Haye », interdisant de pareilles armes, et même d'humaniser la guerre ?

Ah non alors ! Humaniser la guerre ? Mais pourquoi Grands Dieu ! Mourir d'une balle, être déchiquetés par un obus, être gazé, aveuglé, écrabouillé, flambé, ou coupé en morceaux, qu'importe ? C'est toujours la mort ! A mon avis, mieux vaudrait éviter ces cataclysme que sont les guerres, voilà ce qu'il faudrait !

Mais à présent qu'elle est commencée, nul ne saura jamais quand elle finira . . .

Un coup de feu de nos voisins nous rendit à la réalité.

- « Qu'est-ce ? s'enquit l'adjudant qui venait inspecter les travaux ? »
- « Ce n'est rien, répond Turpin qui a vu la direction de l'impact, un Fritz qui s'amuse à faire un carton au créneau, c'est d'ailleurs un passage malsain, un fusil fixé sur un chevalet est pointé sur notre créneau et toute ombre qui passe est gratifiée d'une balle. Avis aux amateurs ! »

Verrons-nous un jour le Président de la République venir jeter un coup d'œil au créneau ?

Je ne le pense pas, pas plus que nous ne verrons jamais l'ombre de ceux qui préparent les attaques. « Et mon vieux, répond Baure avec humour, tu voudrais pas qu'ils se salissent, eu, qui ont l'habitude d'être tirés à quatre épingles ? Non, chacun à sa place, bien que je donnerais la mienne à quiconque en ferait la demande. »

- « Z'avons la même idée, dit Double Mètre, tu parles si au cantonnement, je profiterais pour braconner, et vous faire bouffer du lièvre ! En attendant, bouffons du boche. »

PRELUDE A MA PREMIERE PERMISSION

Le récit ci-après me peine beaucoup à décrire. J'avais décidé de ne jamais le dévoiler dans mes souvenirs de guerre, et pourtant, ne pouvant le passer sous silence, c'est un devoir pour moi, envers ma famille, de dépeindre les faits tels qu'ils se sont déroulés au sujet de mon frère, classe 1914.

J'ai déjà raconté dans le détail son arrivée au Front ; ce fût une des classes les plus éprouvées, ces jeunes appelés, n'ayant aucune notion de la vie qui se déroulait au front, ils passèrent sans transition aucune, d'une zone tempérée à un froid glacial, et aucun d'eux ne put résister à pareil changement.

La majeure partie de cette classe eût les pieds gelés. Triste nom qui évoque un martyr.

Mon frère n'échappa pas à ce fléau, il eût la chance (si l'on peut dire !) au bout d'un certain temps de repos passé à un semblant d'infirmerie de reprendre sa place parmi nous.

Guéri partiellement - sa guérison n'étant pas complète – il endurera tous les maux de la terre.

Blessé une première fois aux attaques d'avril 1915 (balle dans le cou), il se vit refuser l'évacuation, et reprit sa place à nouveau parmi nous, avec un pansement énorme lui couvrant la tête entière. Le Major était-il un être humain, un médecin ?

Pourquoi sont créées les infirmeries régimentaires ? A partir de ce jour, il ne fût plus le même et grande était mon émotion en apprenant la devise que le Major avait faite sienne : « Vous serez évacués quand vous m'apporterez la tête dans la musette ! »

Ces paroles me furent répétées par plusieurs blessés, outrés de l'intransigeance de ce toubib.

Blessé une deuxième fois, en juin 1915, il fut alors évacué à Dijon, hôpital auxiliaire 116. Sa blessure ne paraissant pas grave, et après avoir fait le maximum pour qu'il parte à l'intérieur, je le quittais, rassuré sur son sort, pensant que ce serait toujours quelques mois de passés hors du danger.

Vint ma première permission ; la joie au cœur, je revivais par la pensée, ma jeunesse en mon village du Midi. Je revoyais déjà mes parents, contents de m'accueillir, et me donnant des nouvelles de mon frère.

Ah ! ces vacances loin de la mitraille, quelle joie elles me procuraient !

Hélas, le destin est parfois cruel, nous le suivons malgré nous. Curieuse coïncidence : Dijon, deux heures d'arrêt, buffet ! Je file en vitesse à l'hôpital, j'arrive content, joyeux. Je demande à voir mon frère hospitalisé. Cruelle réponse : Votre frère est mort !

PREMIERE PERMISSION

- « T’es permissionnaire, mon vieux, me jette à la face l’adjudant Arnal, en passant près du poste que j’occupais en première ligne »
- « Non, tu charries, je n’y crois pas à cette détente dont tout le monde parle, et que personne n’a encore jamais vue ! »
- Pas de plaisanteries, je t’en prie, demain, à la première heure, tu fous le camp chez toi à moins que tu refuses la perme ? »
- « Non, pas question de refus, c’est avec plaisir que je l’accepte, mais avoue qu’on n’y comptait pas ! »

Nous sommes tout à peine une douzaine de vieux chevronnés du début de la guerre, qui avons réussi à passer à travers la mitraille et l’honneur nous revient de droit d’être les premiers permissionnaires »

- « Et c’est quand le départ ? »
- « Demain matin, je te répète, à la première heure du jour. Ce soir, nous sommes relevés et nous n’aurons que le temps de nous parer avant notre départ d’Ansauville, notre cantonnement. Et dis-moi, Arnal, le mode de locomotion ? »
- « Train onze à partir du patelin jusqu’à Toul, soit dix-huit kilomètres, puis, marche à pied jusqu'à la gare de Pagny-sur-Meuse
- « Ah ! farceur, va, que veux-tu que ça me fasse vingt-cinq Kilomètres à pied ? Que ne ferait-on pas pour fuir ces lieux ? »

La joie se lit sur tous les visages intéressés ; chacun émet son opinion personnelle :

- « Moi, dit un Marseillais, la première chose que je vais faire en arrivant chez moi, ce sera d'abord de poser toutes ces frusques, toutes ces reliques que nous portons depuis notre départ de Nice, ensuite un lavage maison, prendre un bain bouillant pour asphyxier les « totos », changer de liquette, mettre des vêtements de ciblots et ensuite, alors, m’offrir un pastis bien tassé au Café du vieux Port, té mon bon ! Je risque peut-être de retrouver quelques camarades, permissionnaires aussi, ou d'autres blessés en convalescence, et alors, nous nous offrirons un de ces gueuletons chez Basso, où le pinard sera corsé et la gnôle un peu meilleure que celle du Front. Un biterrois, amateur de bon vin parle de prendre une cuite carabinée au café du Commerce, macarel, quelle cuite »
- « Milladious, clame un Narbonnais, ça va faire des étincelles dans la ville, pendant douze jours, je ne dessaoule pas ! Et gare à qui viendra me bourrer le mou en parlant de la guerre, celui-là, il aura mon poing sur la figure. Pas la peine de discuter, reprend Arnal, nous sommes permissionnaires ! « Quant au reste, on s'en fout, et vive la classe. A demain, les gars, direction : Le Midi ! »
- « Il a raison, dit un Niçois, ne parlons plus d'autre chose que de cette perme et attention, vous tous, cette perme comporte des rallonges ! »
- « Qué que tu veux dire, reprend le Marseillais ? Comment que tu comprends ça : une rallonge ? »
- « Je vas t’expliquer : Une fois arrivé à destination à la gare de chez toi, et bien, au lieu de faire viser ta perme, tu mets les bouts en direction de ta crèche, puis tu reviens quarante-huit heures après pour la faire viser, comme si t'arrivais au dernier train, personne n’ose te poser des questions à ce sujet, car tu ne seras pas le premier à agir ainsi, ni le dernier, t’as compris ? »
- « C'est vu, les amis, j’ai saisi, et au retour, y a encore récidive en ce sens qu’après avoir fait tamponner ta babillarde, tu rentres chez toi pour deux jours de supplément, et t'es « réglo ». Et voilà, pas plus malin que ça, les amis, mais fallait y penser. Et encore, les aminches, figurez vous que pour une raison quelconque, à l’arrivée au

Front, votre régiment ait joué des flûtes, et ben, mon vieux, t'y cours après en prenant la direction opposée. Mais, pour cela, faut faire gaffe, c'est-à-dire faire apposer des tampons sur ta perme. Ainsi, un camarade de la 6ème Compagnie m'a raconté son histoire :

« En arrivant au Front, il apprend que son bataillon a foutu le camp, se renseigne auprès des autorités qui, n'en sachant pas grand-chose, le dirigent vers la Somme. Notre homme fait tamponner sa babillarde par le chef et prend la direction du Nord de la France, afin de retrouver son bataillon.

« Près de Péronne, on le dirige vers le sud, prétextant que vers telle destination, il retrouverait sa compagnie. J'avoue que le mec n'y mettait pas beaucoup de bonne volonté pour la retrouver. Et sais-tu combien ont duré les recherches ? - Non, naturellement, et bien, il a passé exactement quatorze jours à courir après, tout en faisant légaliser sa perme à tous les bureaux du régiment. L'était régulier, le gars, le pitaine l'a bien reluqué de travers, mais il ne l'a pas puni, bien qu'il ait saisi la combine. Donc, à chacun de se débrouiller, et les vaches seront bien gardées . . . »

Six heures trente du matin, rassemblement des permissionnaires devant le cantonnement. Ils sont tous présents, pas un ne manque à l'appel. Le Piston dicte ses dernières consignes, en ce qui concerne le bon ordre dans le train et les sanctions pour les retardataires. De cela, on s'en moque, car nulle part, même en prison, on ne sera pas plus mal qu'aux tranchées, et puis, on verra bien les gars

Le départ est donné par le Pitaine et pour une fois, nos épaules sont libérées de l'as de carreau (le sac). Légers, tels des papillons l'allure est rapide dès le départ, et la joie est sur nous.

Canne à la main, nous franchissons les premiers kilomètres à une allure record, pas de retardataires, et vive la Perme ! Une heure après, nous voilà dépassés par un convoi de ravitaillement dont le chef nous invite à prendre place dans son fourgon.

- « Où allez-vous ? »
- « En perme, mon vieux, nous partons chez nous pour les vacances. »

« Vous allez donc vers Toul ? Videmment ! Si le cœur vous en dit, les gars, en vous serrant un peu, vous pourriez profiter de l'occasion ! »

- « Avec plaisir, nous acceptons de tout cœur. »

Et nous voilà embarqués tant mal que bien sur un de ces chariots militaires, imprégnés d'une odeur de « barbaque », tirés par quatre carnes, véritables résidus de la campagne 1914. Le chef de convoi en fait la remarque :

- « Ce sont des vieilles bourriques, pas moyen de les faire trotter, il est vrai que ces bêtes là, ont tellement souffert depuis l'entrée en campagne qu'elles ne sont plus bonnes à grand chose ! »
- « Oh ! nous ne sommes pas si pressés que ça, on a bien le temps, et puis, le train ne partira pas sans nous, non ? Et de plus c'est moins fatiguant ! »

Un sifflement bien connu nous arrache à nos réflexions, c'est un 210 qui vient de passer sur nos têtes en direction de la Saucisse, aux environs de Toul.

« Manquerait plus que ça, que ces indésirables viennent nous chercher jusqu'ici, sécrie Robert ! Laisse-nous au moins profiter de nos vacances ! »

Un rire général accueille ces paroles ! Non, ça ne nous est pas destiné, mais on ne sait jamais !

- « Ah ! les vaches, avec ces Fritz faut s'attendre à tout, y z'ont des yeux partout ! »

Toul ! Tout le monde descend.

- « Pas malheureux, j'avais les fesses écorchées par les planches de la caisse sur laquelle j'étais assis. »
- « Pas de retard les enfants, en route pour Pagny, annonce 1'adjudant, plus que huit kilomètres à faire « pédibus » et nous prendrons le dur . . . »
- « Oui, reprend Robert, paraît que nos places sont réservées et Méditerranée, encore une petite attente et nous prendrons place dans le train spécial. »
- « Oui, reprend Robert, apraît que nos places sont réservées et qu'on attend que nous pour le départ ! »
- « Dans ce cas, les gars, en voiture S.V.P. gueule l'Audois, nous sommes des « huiles », à nous les vacances ! »

  Et le convoi s'ébranle lentement.
- « Pourquoi cette lenteur, demande l'un de nous ? »
- « « Pour sûr que le mécano a des ordres formels à ce sujet, par exemple lentement mais sûrement ! »
- « D'accord, mais alors, dans combien de temps verrons nous les platanes du Midi ? »
- « T'occupes pas vieux, le trajet ne compte pas, et plus il sera long, mieux ça vaudra pour nous ! »
- « Tout de même hurle le Marseillais, impatient, ça vous plait de moisir en route ? Allons chauffeur, active ton allure, qu'on soye rendus ce soir à la Cannebière ! »
- « Compte pas la dessus, répond Arnal, nous n'arriverons pas à destination avant demain matin, et encore, à condition que la voie soit libre. »

Les chants ont fait place à la discussion, non pas les chants patriotiques, mais plutôt des chansons grivoises à faire pâlir d'envie un corps de garde !

- « Is-sur-Tille ! » annonce le chef de gare, dont le képi orné de plusieurs étoiles le fait confondre avec un général.

C'est la gare régulatrice qui dirige les convois dans toutes les directions. L'arrêt est bien employé par nous tous : ravitaillement, boissons chaudes et fraîches sont à notre disposition, et le convoi reprend sa marche.

C'est d'une allure assez rapide que nous voyons défiler les poteaux télégraphiques. C'est bien ainsi, car chaque pas nous rapproche de notre Midi.

Dijon, deux heures d'arrêt, buffet !

- « Ah par exemple, quelle coïncidence, mais alors, je dois aller à l'hôpital voir mon frère. » J'en fais part à mes amis, qui m'encouragent dans cette voie.

  Me voilà dans une ville inconnue pour moi, je demande l'hôpital auxiliaire 116.

  Ce n'est pas loin me dit-on en m'indiquant la route à suivre.

En effet, je tombe tout à fait en face de cet immeuble où une dame de la Croix-Rouge me reçoit.

- « Que désirez-vous militaire ? »
- « Voir mon frère blessé et hospitalisé ici. »
- « Son nom, je vous prie ? »
- « Malavialle, 163e Infanterie. »

Elle pâlit et ne répond que par monosyllabes. Que veut dire cette émotion ? Serait-il en danger ?

Reprenant ses esprits, l'Infirmière me demande :

- « Vous avez reçu le télégramme ? »
- « Quel télégramme ? »
- « On a télégraphié chez vous, à vos parents . . . »
- « On a télég ... » Un doute m'assaille.
- « Mais, au fait, militaire, d'où venez-vous ? »

Lui montrant mes vêtements encore imprégnés de boue dont n'avais pu me débarrasser à cause de l'humidité : « Je viens de haut . . . vous le voyez à ma tenue ! . . . »

Alors, la dame s approche de moi, me posant la main sur l'épaule, elle me murmura : «Soyez fort, mon ami, une triste nouvelle à vous apprendre . . . Votre frère est . . . décédé cette nuit, nous attendons votre famille aujourd'hui même. »

Assommé, ahuri par ce choc moral, je ne sais que répondre, aucune parole ne peut sortir de ma gorge, ce que voyant, elle me prend par le bras, et m'entraîne à l'intérieur de l'hôpital.

Ses paroles sont douces, elle me réconforte, me parle de mon frère en des termes si touchants qu'une crise de larmes me fait du bien au cœur.

- « Avez-vous déjeuné, voulez-vous faire un peu de toilette ? »
- « Oui, un peu de toilette me ferait du bien, car là-haut, les soins corporels laissent à désirer, et puis, je prendrai un peu de café crème. »

Après avoir mis de l'ordre dans ma tenue, j'acceptai une boisson chaude. Me prenant la main, elle me demande :

- « Voulez-vous le voir avant l'arrivée de vos parents ? »
- « Hélas, quel changement en lui, ses traits ont changé, faut-il qu'il ait souffert ! » Elle restera près de moi jusqu'à l'arrivée de mon père, et ne me quittera que pour les soins à donner aux blessés.

Quand je repris mes esprits et que je fus en mesure d'écouter dans le détail la cause de sa mort, je ne pus que flétrir l'attitude du Major qui avait refusé son évacuation. J'obtins des renseignements assez précis sur sa première blessure, qui s'infecta, faute de soins. La gangrène fit le reste.

Cette fois, la coupe était pleine, elle déborda soudain et jaillit de mes lèvres :

- « Ah le salaud, faut-il qu'il soit sans cœur ! Garder un blessé refuser l'évacuation, le faire reprendre sa place aux tranchées, ce n'est certes pas l'œuvre d'un Major, mais celle d'un fou ! »

D'autres paroles, encore plus amères suivirent. Je me dégonflais totalement, tout ce que j'avais sur le cœur fut expulsé, et cela dura jusqu'au moment où l'infirmière me prenant le bras m'entraîna ailleurs.

- « Serait-il possible, demandai-je, de communiquer à mon régiment les causes de la mort de mon frère ? Je partirai tranquille, en sachant que le nécessaire a été fait. »

Hélas, je n'étais qu'un pauvre soldat impuissant à me faire entendre, et n'ayant aucun pouvoir, si ce n'est que de me taire, et d'obéir aux ordres donnés.

Puisse cette révélation parvenir aux oreilles de camarades encore vivants, et ayant connu comme moi la mentalité d'un être sans conscience.

L'arrivée de mon père fut pour nous deux une terrible secousse. Nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre, sans qu'aucune parole ne sorte de nos lèvres. Quelle tristesse !

Et ce furent les obsèques, où tous les blessés de l'hôpital, valides, tinrent à accompagner la dépouille de mon cher frère. Pauvre père, dans son désarroi et sa fatigue, il s'endormit, dans le train et ne se réveilla qu'à la station suivante, où il dût s'expliquer avec les autorités et je ne rejoignit Dijon qu'avec un retard de plusieurs heures.

Le soir même nous reprenions tous deux le train pour Montpellier, nous arrivâmes vers minuit.

N'étant pas riche, ni l'un, ni l'autre, nous dûmes faire le trajet à pied jusqu'au village natal, et ce fût d'un pas lent et pénible que nous y arrivâmes.

Inutile de parler de la réception à la maison. Tout le village défila chez nous !

Triste première permission que la mienne, des pleurs, des sanglots, séjour bien triste en réalité que j'aurais voulu pourtant prolonger.

Hélas, les jours passaient, et ma permission arriva à son terme. J'appréhendais ce jour à cause du départ et de la pénible obligation de laisser ma famille. Je devinais les sentiments qui les tenaillaient. « Le reverrons-nous ? Passera-t-il à travers ? Un seul devrait suffire!» Hélas, qui peut prédire l'avenir ? Autant de points d'interrogation pour les miens.

Je repartis donc rejoindre mon corps et ce ne fût que plus tard, beaucoup plus tard, que je revis ma famille.

AMEDEE REVIENT DE PERMISSION

- « Bonjour, vieux, te voilà de retour de perme ? »

C'est en ces termes qu'un copain de la section interroge Amédée. Marseillais de race pure, hâbleur, bavard et bon camarade, estimé de tous ceux qui le connaissent.

- « Et oui, j'arrive de perme, vous pouvez le dire, et j'ai déjà cafard, après la quinzaine de jours passés à l'arrière, pendant lesquels je n'ai pas eu le temps de languir une seule minute. Faut vous dire que c'est un peu court. Pas le temps de se détendre, faudrait au moins un mois, un bon mois. »
- « Tu vas fort, Amédée, rétorque le Bougnat, un nouveau à la compagnie, et pourquoi que tu ne demanderais pas six mois pendant que t'y es ? »
- « Té, mon bon, faudrait bien ça, et sois certain que pas un de nous ne reviendrait avant la fin de son congé ! »
- « Ah ! pour ça, bien sûr que c'est trop demander, c'est parler pour ne rien dire, mais tout de même on pourrait peut-être essayer de nous remplacer ? »
- « Nous remplacer, reprend Bébert, par qui ? »
- « Ben, par tous les embusqués qui sont dans les dépôts Lulu, y n'en manque pas de ces oiseaux-là qui foutent rien de leurs bras, seulement, faut pas y toucher ! Y sont tabous, entends-tu ? »
- « Bon, n'en parlons plus, reprend Bébert, et écoutons le marseillais nous raconter son séjour à la Grande Bleue. Vas-y Amédée, raconte, mais auparavant, es-tu allé à la mer pendant ta perme ? »
- « Dis donc parigot, tu charries ou t'as le béguin ? La mer bleue, mais Bonne Mère, Marseille nage dedans, oui, dans la Méditerranée, dit-il en scandant ses syllabes. »
- « D'accord, Amédée, mais combien qu'il faut pour y aller ? »
- « Mais, troum de l'air, je te dis qu'on nage dans la mer, qu'est-ce qu'il te faut de plus ? Ah ! ces sacrés parisiens, y sont jamais sortis de leur trou, et savent même pas que Marseille est sur la mer ! Pauvres Parigots ! »
- « Enfin, je peux bien vous raconter mon séjour, à condition de ne pas continuer à dire des âneries. T'as compris Parigot ? »
- « Ben, je mettrai une sourdine à l'appareil à dégoiser, ça te va enfant de Marseille ? »
- « Comme un gant, comme ton métro où on n'y voit pas à deux pas. »
- « Charries pas, l'métro, vieux singe, t'as jamais vu son pareil, et tu l'verras jamais probablement. »
- « Non, j'en veux pas de ta souricière, je préfère l'air pur du large, avec en plus, le sourire de la Bonne Mère, celle-là, au moins, elle est pure comme l'eau de roche. »

  Alors, voilà, j'arrive dans la Capitale, en gare St-Charles, et ... »
- « Quelle Capitale ? Y en a qu'une, et c'est Paris », interrompt Bébert.
- « Je te dis, et je te répète que Marseille est la capitale du Midi de la France, et beaucoup plus importante que celle du Nord. » « Bon, je reprend mon récit : Je débarque, et je ne suis pas seul, y a avec moi, au moins une douzaine de gars joyeux qui ne demandent pas mieux que de s'arrêter au premier bistrot du coin. Faut vous dire les amis, qu'à Marseille, les bistrots manquent pas. Y en a à tous coins de rues.

  Une mominette, un Pernod Fils, un Pastis, chacun choisit son apéro, et comme il est midi, donc l'heure de l'apéritif, on récidive plusieurs fois avant de rentrer à la crèche.

  A la sortie du mastroquet voilà que je tombe pile sur le cousin Zéphirin, vieux hibou de soixante piges, qui me saute au coup en me léchant le museau.
- « Doucement, Zéphirin, que je lui dis, doucement, y a quatre jours que je me suis pas lavé le museau . . . »

  Le cousin y me regarde, et me dit tout cru : « ce que tu pues Amédée ! »

- « C’est peut-être la saleté de quatre jours ? »
- « Non, qu’il me fait, t’empestes l'absinthe ! Où que t'as trouvé cette tisane ? »
- « Cherche pas, cousin, c’est venu tout seul de la main du patron du bar, c’est seulement pour ceux qui se battent, lu comprends ? »
- « Et dire qu’à Marseille il nous est interdit de boire ce nectar ! »
- « De la chance, que j'y rétorque ? T'appelles ça de la chance, de se faire tuer tous les jours? Dis voir, Zéphirin, tu veux y aller me remplacer là-haut ? Non, parbleu, et bien, souffre un peu si tas pas d'absinthe, et bois de la tisane ! Puis, cousin, je t'en prie, laisse-moi arriver à la piaule, car j’ai le ventre creux, et maman ignore mon arrivée, je vas la surprendre la mère ! Faudrait peut-être la prévenir ? Oh, et puis, pas la peine, j’y vas de ce pas. »
- « Et me voilà à la porte de la villa . . . »
- « T’as une villa à Marseille, demande Bébert ? Et ben, t’es riche alors ! »
- « Oh ! quand je dis une villa, c’est une façon de parler, en réalité, c’est plutôt une cambuse au rez-de-chaussée, une cuisine minuscule, et deux alvéoles de quatre mètres carrés, où gisent deux plumards, un pour la vieille et l’autre pour moi, c’est pas luxueux, mais on s’y sent chez soi ! »
- « Un coup de godillot à la porte, en guise de sonnette, et voilà la mère qui me tombe dans les bras. Vous parlez d’une secousse sismique, celle qui m’a donné le jour pesant quatre vingt quatorze kilos, presque le quintal ! Quelle secousse, j’y dis : pour un peu j’aurais cru un 280. ».
- « Qué un 280 ? Késako ? »
- « Et bien : maman, que j’y retourne, c’est un ustensile de cuisine qu’on appelle marmite, y en a de tous les calibres, du 77 , 210, 105 , 280, etc ... et tu sais, ça fait mal où ça tombe ! »
- « Pauvre petit, tu reçois toutes ces saletés, et jamais tu l’as dit : Tu peux pas y en jeter, toi aussi, sur leur sale caboche ? Dis mon fils, tu peux pas ? »
- « Vous parlez les gars d’une rencontre avec la maternelle, la pôvre, elle a pas du tout idée de ce qui se passe au Front ! D’un côté, vaut mieux pas, elle se ferait trop de mauvais sang ! »
- « Ah ! Bonne Mère, quelle surprise ! Et de me questionner sur ceci, sur cela, dis voir un peu, t’en as tué beaucoup ? Comment qu’ils sont faits ? Ah ! si j'en tenais un entre les mains, y passerait un mauvais quart d’heure, dit-elle en faisant le geste de tordre le cou à un poulet ! — Dis-voir, Amédée, réponds-moi, coquin de sort ! »

Abasourdi par cette avalanche de paroles, j’en reste comme deux ronds de flan. Je suis là, ébahi, bouche bée, aucun son ne sort de gorge, alors, prenant les devants, je lui dis : Calme toi, maman, donne-moi de quoi calmer la faim qui me tord les entrailles. »« Comment, tu as la fringale et tu le disais pas ? Mais, bon Dieu, je vais te préparer un petit repas dont tu me donneras nouvelles . . . »

La voilà calmée pour satisfaire son moutard. Dans le fond, elle est pas mauvaise, le cœur sur la main, mais cette langue ! Faut qu’elle parle, et quand elle est en pleine conversation, rien ne l’arrête, t’as qu’à faire semblant de l’écouter et approuver !

Je passe sur la période de glouton que j’étais à table, à telle enseigne que la vieille me dit :

« Dis voir, Amédée, si tu manges tant que ça, là-haut, et bien tu dois coûter cher au gouvernement, et tu rapportes pas grand chose, alors, je crois que le mieux serait de te renvoyer dans tes foyers ? »

« Aucune crainte à ce sujet, ils me garderont encore quelques temps, à moins que . . . »

« Que quoi, me dit la mère ? «

« Et bien, je peux être blessé, et même . . . tué. »

« Pauvre petit ! »

Le repas terminé, je dis :
« Maman, je vas voir un moment sur le Vieux Port, si des fois je trouverais pas des copains. »
« Va donc, qu'elle me répond, vas donc, Amédée, et amuse-toi bien, pendant ces vacances ! Au fait, combien que t'as de jours ? »
« En réalité, j'ai douze jours, mais tu comprends qu'il y a des rallonges ! »
« Qu'est-ce que c'est que ça des rallonges ? »
« A mon arrivée à Marseille, j'ai pas fait tamponner ma perme, je n'irai que dans deux jours, et à mon départ, je la ferai légaliser, et ne partirai que deux jours après. Tu comprends maman, c'est toujours bon à prendre, car une fois là-haut, c'est macache ! »
Bref, je laisse la mère sur ces paroles, et me dirige vers le Vieux Port, pas pour y retrouver des copains, mais une copine, avec qui j'étais en relation avant la guerre. J'y avais écrit à trois reprises, mais pas de réponse. Voyez-vous, les amis, les absents ont toujours tort.
J'appréhendais cette rencontre. Quelque chose me disait : « Méfies toi, Amédée ».

- Et alors, tu t'es méfié, demande Lulu ? »
- « Certainement, car au détour d'une rue, je l'aperçois bras dessus-bras dessous, avec un . . . zigoto de mirliton, qui la serrait à l'étouffer – O Bonne Mère, mon sang n'a fait qu'un tour. Vous me connaissez, les gars, suis bon garçon, mais mauvais quand je vois qu'on me soulève ma gonzesse. »
- « Alors, que se passe-t-il ? » C'est Bébert qui pose la question en louchant vers les camarades. Te connaissant depuis longtemps, nous imaginons ton amoureux dans une mauvaise situation, en train de sortir la langue.. . N'est-ce pas cela ? »
- « Brr, Bonne Mère, que je vénère, j'ai vu rouge. Qu'on me pardonne, vous le croirez pas, et bien je voyais déjà le mecton allongé, ventre ouvert, les tripes au soleil, et moi, tout penaud d'avoir commis un crime. Je pleurais ma vengeance. »
- « Tu l'as tué le mec ? Comment as-tu eu la force d'en arriver là ? On ne tue pas un homme pour si peu ? »
- « Ben, c'est ce que je m'ai dit au moment du crime, et alors...»
- « Alors ? raconte voir ? »
- « Ben, je l'ai pas tué . . . »
- « Ah ! nous respirons, tu n'as fait que le blesser ? »
- « Pas même, bien que je l'ai blessé dans son amour-propre. »
- « Qu'est-ce que c'est que cette salade, mon vieux. Tu prétends y avoir mis les tripes au soleil, puis tu te rétractes, et dis que tu ne l'as pas même blessé, sauf dans son amour-propre ? »
- Oh ! vous savez les amis, son amour-propre n'a rien pris sale, mais enfin, vous me comprenez : l'honneur était sauf, pas de crime, pas de sang, mais une petite amie innocente comme l'agnelle, O je vous le jure, elle faisait que s'amuser la petite à Amédée ! »
- « Oui, rétorque Robert, elle faisait que s'amuser la petite à Amédée, vous entendez, vous autres, rien de grave ne s'est passé notre ami pourra, s'il revient de la guerre, convoler en juste noce sa promise . . . Troun de l'air, tu les aurais pas volées les cornes que tu porteras, elles seront si longues que tu ne passeras pas Porte d'Aix ! Bonne Mère, quelle couche ton fils ! »
- « La question n'est pas là, répond Amédée, rien ne presse et d'ici-là, il aura coulé beaucoup d'eau sous le pont, nous verrons plus tard . . . Permettez que je continue mon récit, car j'ai pas fini encore »
- « Bon, accordé, mais à condition de ne pas nous prendre pour des idiots, t'entends, Amédée ? »

C'est Lulu qui ne peut souffrir de voir notre marseillais porter des cornes avant d'être marié (et surtout pas des mensonges !)

- « Oh ! les amis, si à présent on ne peut plus mentir, alors, c'est plus la peine que je continue. »
- « Comment, mais alors c'est un mensonge que tu nous a raconté ? Ah ! par exemple !
- « Non, pas un mensonge, du moins pour nous autres marseillais car nous, les fils de la Bonne Mère, avons le droit et le devoir, tu entends Bébert, oui, le devoir de mentir même à nos proches parents quant aux autres personnes, et bien, c'est de la menterie à longueur de journées. C'est à vous à croire ou à ignorer ! Tiens l'autre jour, dans le train de permissionnaires, j'ai fait croire à un parisien (qui se croyait bien malin), que le métro de Marseille était mieux que celui de Paris, et le plus fort, c'est qu'il l'a cru ! »
- « Ben, peut-être ben qu'il a fait semblant de le croire, quand il a vu ta binette de cocu ! Cocu, tu te rends compte ce que c'est ? »
- « Bon, les amis, engueulez Amédée tant qu'il vous plaira, mais à l'avenir, ce sera macache pour vous raconter des histoires, avouez que vous avez passé un moment agréable et que, sans moi, vous vous seriez rasés à ne rien faire ? Je voudrais pas passer tout de même pour un menteur ! Et vous savez ce que représente ce mot ! Tenez, si vous écoutiez Narcisse qui habite au Vieux Port, vous croiriez tout ce qu'il vous dirait, tellement il ment bien. C'est une vocation, c'est inné chez nous autres marseillais, on prend ça au berceau et on le quitte au suaire. C'est pas comme les parigots, qui veulent parler pointu, tellement pointu qu'ils se blessent avec la pointe de leur langage. Prends ça, Bébert, et mets-le dans ta poche ! Pauvres parigots, je vous plains, encore si vous aviez la Grande Bleue, mais non, vous n'avez que la Seine, un simple cours d'eau !

« Pauvres de vous, vous êtes à plaindre ! »

AU POSTE D'ECOUTE

Parmi les jours tristes et sombres de notre séjour dans les tranchées, il y a tout de même quelques moments de détente, où l'on croit revenir à la vie normale. Pas de coups de feu, pas de duels d'artillerie dont nous faisons les frais, pas de crapouillots, ni de torpilles volantes.

C est un calme absolu qu'apprécie le Poilu avec joie, c'est presque le farniente complet, avec pour consignes : Ils roupillent, laissez-les dormir même si on les aperçoit sur le parapet, tels des lézards au soleil.

Chaque camp apprécie à sa guise cette détente et nul n'a envie de la troubler.

Mon camarade Alain et moi-même, sommes désignés à notre tour pour occuper le Poste d'Ecoute. C'est un boyau ennemi qui nous est resté lors d'une attaque de tranchée et qui se trouve partagé en deux parties à peu près égales, d'un côté, les Fritz, de l'autre, nous-mêmes.

Une séparation plutôt symbolique, soit une pile de sacs de terre empilés les uns sur les autres, désigne notre « frontière »

Chaque camp a organisé sa défense par des barbelés, ainsi que par des grillages métalliques, en vue de se préserver des grenades ou autres engins de tranchée.

La distance entre les deux camps est si minime que chacun perçoit les paroles de son voisin. Nous parvenions à notre poste, réputé par son sinistre renom, en retenant presque la respiration.

Lentement, nous approchons pour relever nos camarades qui, immobiles, aux aguets, écoutent ce qui se passe chez les voisins. La nuit est d'encre, l'endroit sinistre, aucune parole n'est prononcée, les consignes sont sévères, le silence est d'or.

Les camarades que nous relevons s'éloignent sans se faire prier, et nous voilà, à notre tour, en faction jusqu'au petit jour.

Nos voisins sont calmes, rien ne vient troubler notre veille, nous restons coi, évitant le moindre mouvement qui décèlerait notre présence. Et pourtant, l'ennemi n'ignore pas que des sentinelles sont là, des deux côtés.

Insensiblement, nous nous rapprochons de la butte, jusqu'à la toucher.

- « Oh ! y a de la flotte, souffle Alain, malgré lui en prenant place. »

Je ressens, à mon tour, l'eau glacée qui surprend. Il y a bien environ quarante centimètres d'eau. Que faire ? Rien, si ce n'est de rester là jusqu'à la relève.

Un quart d'heure après notre occupation, on ne sent plus la fraîcheur, à condition de ne pas remuer les pieds.

- « Ça va être gai, vieux, que de rester là, six heures d'affilée ! » Et oui, mais le moyen de faire autrement n'existe pas.

Le silence règne, puis, soudain, on distingue des flocs-flocs de l'autre côté de la barricade.

- « Y sont logés comme nous, me murmure Alain ! Ils sont aussi dans la flotte, dans ces conditions, y seront pas méchants, sans doute »
- « Espérons-le, nous en ferons de même. »

Rien ne vient troubler notre quiétude, et peu à peu, nous élevons la voix.

On entend d'ailleurs à travers les vides de la paroi un jargon, dont nous ne comprenons rien. On arrive tout de même à prendre quelques risques à voix basse d'abord, puis, insensiblement, un ton plus haut, puis . . .

- « Tiens, on a parlé français, est-ce toi, me demande Alain ? »

- « Pas du tout vieux, ça vient de là-bas. Ecoute . . . « camarades, camarades . . . »
  Plus de doutes, ils nous appellent.
  Interloqués par cet appel, nous restons cois.
- « Et bien, les gars, y a-t-il de la flotte chez vous ? N'ayez aucune crainte, à répondre, c'est un alsacien qui vous parle. »
  Cloués au sol par cet appel, je réponds timidement.
- « Pour la flotte, ça ne manque pas ! »
- « Bon, répond notre soi-disant Alsacien, dans ce cas, restez tranquilles, on vous foutra la paix. »
  A ce conseil, nous n'avons rien à ajouter, si ce n'est de le suivre à la lettre.

Notre voisin allait continuer l'entretien qu'il avait ébauché. « Je suis avec un camarade, un vrai prussien, celui-là, et je ne lui transmets que ce que je veux bien lui dire, car il serait capable de me dénoncer à mes chefs, et je n'y couperais pas au Conseil de Guerre pour rapport avec l'ennemi. »

- « D'ailleurs, en voici un qui s'amène, une carne finie, donc, à tout à l'heure les gars ! »

On croit rêver, d'entendre des paroles bien de chez nous. Est-il possible que deux hommes parlant la même langue puissent être ennemis ?

Une voix gutturale nous parvient, on n'en comprend pas les paroles, mais, au ton dont elles sont prononcées, on reconnaît l'autorité, la menace, ce ne sont sûrement pas des compliments, mais une sorte d'injures.

A partir de ce moment, le silence est d'or. Chacun respecte la trêve et les heures sont moins longues. Une fusée blanche, venant de chez nos voisins, déploie sa corolle et virevolte, suspendue à son parachute, Pas dangereuse. Nous l'admirons, éclairant la scène comme en plein jour.

De notre côté, en voici une autre, serait-ce par politesse ? Elle échoue comme sa sœur, entre les lignes et s'éteint lentement. Mais, chut, en voici une rouge, celle-là ! Attention, elle demande le secours de l'artillerie, ça ne va pas tarder !

En effet, une batterie de 77 lance dans notre direction, mais au loin, un tir de barrage sur quelque convoi, puis, plus rien, que le calme absolu et la nuit profonde.

C'est ainsi qu'en compagnie du Breton, Alain, nous vivons des heures longues et dépourvues de confort. Le froid est vif, une bise glacée égratigne les visages, recouverts, pourtant, du passe-montagne, ce qui n'empêche pas les glaçons de se coller aux lèvres.

Engoncés dans nos capotes recouvertes à leur tour de la peau de bique, la tête dans la cagoule, on ne voit de nos deux visages, que des yeux pleureurs, et un glaçon obstruant la bouche. Nous ressemblons à deux êtres préhistoriques, dont on aurait peine à définir la nationalité.

- « Fait bon, hem, ch'tiau ? »
  - « Y pourrait faire meilleur, mon vieux ! »
  - « Oui, mais je fais allusion au calme qui règne sur le secteur, s'croirait à Corcarneau, un soir d'hiver, t'sais chez nous, y fait bon même en pleine crasse. Ah ! quand donc ça finira-t-il ? »

Et Alain d'exhaler un profond soupir. Mon camarade, breton de pure souche, est un homme mur, ayant dépassé la trentaine, petit, râblé, un corps épais, surmonté d'une tête broussailleuse, genre crinière de cheval, son visage buriné par les embruns de 1'océan est couvert de verrues. Il dit toujours en parlant de ses sinuosités :

- « T'vois, ces machins-là, et ben, c'est mon porte-bonheur. Ceux que t'vois sur le museau, c'est naturel, quant aux deux autres, sur le pif, ben, c'est autre chose, l'une me sert de baromètre, quant à 1'autre, c'est simplement l'trop plein de la bouteille qui s'écoule par là »

Il rit longuement d'un rire caverneux, satisfait de sa description. En effet, son nez est énorme par lui-même, et si l'on y ajoute les deux verrues que se jouxtent, cela lui donne une trogne de poivrot, dont il se vante d'être un disciple.

- « Oui mon 'ieux, dans le civil, je fais mes quatre litres par jour, je pense pas que tu sois sceptique, non ? »
- « Oh, moi, je te crois sur parole, Alain. »
- « Tu peux, qu'il ajoute, car c'est la vérité. »

Mon camarade de veille parle sans arrêt, il a complètement oublié l'endroit où nous sommes, et de plus, il a largement sucé le bidon de gnôle suspendu à son corps. De là le langage un peu châtié qu'il me tient.

- « Faut que je dégoise ou que je dorme, dit-il, je sais pas faire autre chose. »

Et le voilà parti sur sa vie en Bretagne, ses fiançailles, son mariage, la naissance de ses deux loupiots, deux, qu'il me dit, et deux mâles, encore, t'vois d'ici si je suis comblé !

Je n'aperçois de son visage que deux yeux qui luisent de malice, et une bouche qui ne cesse de mâcher.

- « Tiens, dit-il, v'là que j'ai oublié mon perlot et ma chique tire à sa fin, l'a plus de jus. »

Et il crache en signe d'impuissance.

La poche de ma capote regorge de tabac. Je lui offre, de quoi se bourrer les mâchoires.

- « Tiens, en voilà une qui, j'en suis sûr, ne rentrera pas dans ta gueule. »
- « Oh ! pour ça, mon ch'tiau, c'est pas une bouche que j'ai mais un four. »

Et le voilà qui, d'un geste large, essaye de fourrer dans sa mâchoire, sa nouvelle chique. Auparavant, il l'a roulée religieusement, et parvient, après un pénible effort à emmagasiner cette poignée d'herbe à Nicot.

Il en a plein la gueule, c'est le cas de le dire, et ne peux exprimer son opinion qu'après un sévère masticage.

- « Ah ben, j'croyais ben qu'elle passerait pas, l'est tout de même un peu grosse. Enfin, elle y est. »

Il reprend son récit, interrompu par force . . .

- « Je t'ai parlé, tout à l'heure, de mes loupiots. Faut que je te parle à présent de ma femme.

« Ma moitié est encore plus grosse que moi, un beau brin de fille tout de même, et pas fainéante, je voudrais que tu là voies ! Au boulot, c'est formidable, et propre avec ça. Aussi à la crèche, tout allait bien, on s'entendait à merveille, sauf quand elle me contrariait, pasque moi, tu sais, j'aime pas qu'on me contrarie, j'suis têtu comme un breton et ma femme, comme une mûle !

Tu vois ça d'ici, la sérénade ! Ma moitié qui me dit : Ce soir on ira au ciné, moi qu'aime pas le ciné, et qui de plus n'aime pas qu'on me contrarie, je dis : Ce soir, on ira au pieux, le ciné, ça coûte trop cher. Et moi je te dis qu'on ira, et moi, pas ! La querelle s'envenime à tel point que mon épouse pique une crise de nerfs, elle s'allonge sur le sol, alors que faire ?

J'y dis : Sidonie prends les loupiots et va au ciné, moi, j'irai boire une chopine avec les copains, et v'là, ça va pas plus loin, mais faut pas se laisser faire, se laisser dominer par les femmes, sinon, c'est la fin de tout. Une bonne poigne, faut pas qu'elles dépassent la mesure, t'y comprends ? »

- « Je te comprends parfaitement, Alain, et je suis de ton avis, seulement, sur la question matrimoniale, je n'y connais rien, étant célibataire, rien ne presse dans ce domaine, nous verrons plus tard, si j'en reviens ! »

Nous en étions là de notre conversation, quand, un bruit insolite nous sortit de nos rêveries.

Quel est ce bruit ? On ne peut le déterminer. C'est un objet entouré de papier qui vient de choir à nos pieds, dans l'eau. Je le ramasse, avec l'intention bien arrêtée, de le projeter sur le parapet en pensant à une grenade camouflée.

Alain arrête mon geste. C'est pas lourd pour une grenade, et puis, notre voisin l'alsacien n'aurait pas le culot de nous envoyer pareil cadeau, après les paroles de tout à l'heure ! Non, il faut l'ouvrir pour savoir de quoi il retourne !

L'ouverture nous révèle six cigares, genre « Havane », pliés dans un papelard, sur lequel sont griffonnés les mots suivants : « En souvenir d'un alsacien »

- « Merci pour les cigares, murmure Alain, tiens, j'ai encore une demi-boule de pain rassis qu'on va lui envoyer franco de port et d'emballage ; »

Ainsi fut fait. Notre paquet décrivant une courbe, annonça sa chute par un plouf dans la flotte, ce qui donna réflexion à Alain.

- « Tu vois ben, mon gars qu'avec un peu de bonne volonté, ça pourrait se passer à l'amiable ? »

- « Evidemment, si ça ne dépendait que de nous, mais il y a ceux qui commandent ! Et puis, les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Peut-être que ceux d'en face, demain, au lieu d'envoyer des cadeaux, jetterons par dessus bord des grenades, sur le crâne de ceux qui nous remplaceront ! »

L'aube commençait à poindre, quand le sergent fit son apparition.

- « Assez pour aujourd'hui les gars, faites doucement pour ne pas réveiller les fridolins, ils doivent roupiller aussi pour sûr ! »

  Nous nous gardâmes bien de le détromper à ce sujet !

Retour à notre tranchée pour nous y reposer après une nuit de veille, l'officier de service vint nous demander le résultat de la nuit.

- « Rien à signaler, mon lieutenant, calme plat sur toute la ligne, mais de la flotte jusqu'au genou, et pas chaude encore ! »

  Alain a déjà sorti de sa musette un quignon de pain rassis ; une boîte de conserve est engloutie par deux voraces, un morceau de from'gi est avalé en même temps, un bon coup de pinard de derrière la cravate, dit Alain, un demi quart de gnôle pour pousser le tout, et en avant pour un bon roupillon.

CHAPEAU DE GENDARME

- « Tu connais la nouvelle ? »
- « Quelle nouvelle, répond l'interpellé ? »
- « Ce soir, relève au « Chapeau de Gendarme. »
- « Non, sans blague, y a pas huit jours qu'on occupait le secteur, et voilà qu'on y retourne ! Alors ? »
- « Alors, cherche pas à comprendre, tu n'y changerais rien. »

C'est ainsi que nous apprenons notre place dans le secteur, ce soir à minuit.

A cette annonce, la section est pétrifiée, sachant par avance qu'au retour il y aura des manquants. C'est une partie de secteur très dangereuse, formant un triangle dont l'ennemi occupe deux faces : la troisième nous étant réservé, nous nous trouvons pris entre deux feux.

A chaque relève, le total des pertes en tués ou blessés, est égal à 60 à 70 pour cent pour un séjour de quatre jours. C'est la raison pour laquelle la section désignée pour ce poste, ne jouit pas d'une faveur.

Les consignes sont très sévères : défense expresse d'abandonner le poste sous peine de Conseil de Guerre. Et le séjour y est très déprimant par les ruses employées par l'ennemi pour démoraliser l'occupant.

Parfois, quarante huit heures s'écoulent, sans que l'ennemi se manifeste, puis, subitement, il déclenche un feu nourri d'engins de toutes sortes, faisant des pertes sévères dans nos rangs.

Par contre, d'autres fois, ils sont agressifs pendant une heure, puis s'arrêtent, nous laissant dans l'incertitude !

Autrement dit : les allemands mènent la danse à leur guise !

Parfois aussi, des sentinelles de chez nous disparaissent sans coups de feu, laissant sur le sol des traces de sang. Nous sommes donc assiégés dans l'impossibilité de nous défendre, les nerfs craquent, il n'est pas rare que certains des nôtres frisent une crise de dépression nerveuse.

Faisant contre mauvaise fortune, bon cœur, nous occupons le secteur assigné. Tout d'abord, un calme relatif semble régner. Notre arrivée n'est pas passée inaperçue.

L'ennemi sait que la relève vient de se faire, mais il fait semblant d'ignorer. Que manigance-t-il ? Quelle nouvelle saleté va-t-il nous sortir de son répertoire ?

Les paroles sont rares, chacun de nous veille sur la partie de terrain qu'il a devant soi. De temps en temps, une fusée blanche, venant de chez nos voisins, éclaire le camp de repos sur lequel veille une section.

Les heures sont longues, interminables, c'est à peu de choses près, comme une veillée funèbre, lorsqu'on attend le trépas d'un ami.

L'ennemi est tenace ; ces gens-là font la guerre des nerfs, qui détruit le moral des hommes, plus que ne pourrait le taire la mitraille.

Soudain, une ombre se défile devant moi, je ne peux distinguer qu'une fuite précipitée en direction de l'ennemi.

Je m'approche de mon voisin immédiat qui, lui aussi, a eu la même vision.

L'arme prête à faire feu, nous guettons. La nuit est d'encre, impossible de distinguer quoi que ce soit, puis un bruit sec dans notre hanchée, un plouf ! Qu'est-ce ?

Immobiles, le cœur battant, le doigt sur la gâchette, nous attendons. . Enfin, une fuite précipitée nous rassure : c est un de ces rats de tranchées, aussi gros qu'un lièvre, qui, rapidement se défile vers les lignes ennemies. Peut-être fera-t-il frémir à leur tour nos voisins d'en face, comme il nous a fait peur à nous-mêmes.

La respiration redevient normale, on a beau avoir l'habitude, ces alertes nous laissent toujours un sentiment de frousse.

Et qui n'a pas peur ?

Le jour paraît, et, avec lui nos craintes s effacent. La matinée se passe sans autres incidents..

- « Allons, on nous aura noirci le tableau, avec des bobards de cuisine histoire de nous tenir en éveil, proclame Bauré, jeune remue effectuant sa première prise de tranchées. D'ailleurs, ajoute-t-il, je suppose qu'ils sont comme nous, et qu'ils ne veillent pas toujours, faut bien qu'ils dorment aussi ? »
- « Tu ne perdras rien pour attendre, mon pauvre gars, répond Lulu, ils roupillent, t'as raison, mais, parfois, ne dorment que d'un œil pendant que l'autre veille ! Crois-moi, nous connaissons leurs habitudes et si j'ai un conseil à te donner, c'est de ne pas les prendre pour des imbéciles ! T'as compris ? C'est pas pour les vanter, mais pour des guerriers, ils se posent un peu là ! Ce sont des mecs à la hauteur, vicieux, patients, braves, et disciplinés, qui ne foutent pas le camp quand on attaque, bien que les journaux prétendent le contraire ! Ils sont froussards, proclament les journaux, et craignent Rosalie (la baïonnette) ! Comme s'ils n'en avaient pas, eux aussi ! »
- « Ecoute, mon pot, cesse de plaisanter sur ce sujet, crois-en ma parole de vieux briscard, qu'à appris à les connaître ! Attendons la fin de notre séjour qui ne fait que commencer, et au retour, tu me donneras tes impressions. »

Notre jeune recrue ne souffle mot, mais à son regard, on devine qu'il ne croit pas un seul mot de l'histoire. Pour lui, on essaye de lui faire peur, mais, ça ne prend pas avec moi, semble-t-il dire !

- « On verra bien, ajoute Alain, peut-être changeras-tu d'opinion ! »

Un coup sourd retentit au loin, bruit bien connu de nous tous ! Attention : départ de crapouillots. Veillez les gars, en voici un !

Les regards se portent vers l'intrus qui tourbillonne dans les airs, et va choir quelque part, mais où ?

C'est sur la droite. D'un commun accord, nous nous portons à l' opposé, et évitons l'explosion qui déchire le tympan.

- « Allons, ce n'est pas grave. Pas de blessés ? »

Aucun.

Quelques minutes après, nouveau départ sur la gauche, fuite sur la droite, arrêt de ce côté. Là encore, une déflagration. Pris entre deux feux. Que faire ?

Pour corser le tableau, voilà qu'un autre de ces indésirables se dirige vers le centre.
« A plat ventre, tous ! » Au pied de la tranchée. Les éclatements se succèdent maintenant à vive allure, il y a parmi nous un tué et plusieurs blessés.
« Tous au boyau principal, crie le sous-officier, et planquez-vous derrière la transversale. »

Cet ordre a été jeté à la hâte. Ce n'est plus qu'une fuite éperdue dans tous les sens. A la suite de cette attaque, un sous-officier d'artillerie, appelé d'urgence, repère les positions ennemies, et fait pleuvoir sur elles une dégelée de 75 et de 90 qui calme l'ardeur de nos voisins. On entend les cris des blessés, c'est une preuve de l'efficacité des tirs d'artillerie.

Après un déluge et une débauche de munitions sur ceux d'en-face, le calme renait dans le secteur, mais je crois qu'il était temps *!*

- « Ils seront peut-être tranquilles, affirme notre sous-of. »

Peut-être bien, mais dans tous les cas, sur quarante hommes dans ce petit secteur « chapeau de gendarme », nous déplorons six tués et quatorze blessés, ce qui représente tout de même 50 pour cent de pertes.

- « Ah ! malheur de malheur, quand cela finira-t-il ? »
- « A la fin de la guerre, répond Alain, pas avant ! »

Et se tournant vers le nouveau venu pour bouffer du boche :

- « Ben, ch'tiau, t'as vu un peu la dérouillée qu'on a pris tout à l'heure, t'feras ben de compter sur les conseils des anciens qu'ont eu l'histoire avant toi ! »

- « J'aurais jamais cru ça, passer du calme plat à la tempête, et voir autour de moi morts et blessés, Ah ! non, j'aurais pas cru ! »

Le bruit, la fusillade, les canons, le laissent froid, seuls les cadavres étendus dans la tranchées, montrant leurs horribles blessures, font impression sur son tempérament.

Quant aux blessés qui geignent à fendre l'âme, cela le rend malade. Dorénavant, il réfléchira avant de parler.

Alain revient à l'attaque :

- « Ch'tiau, t'as vu, t'as vu, hein ? Ça n'a pas été long mais meurtrier. Ah ! n'en faut de la patience pour savoir de quoi il retourne en face. Sont malins, les gars, et tenaces, t'y vois ? Calmes d'abord, pour t'endormir, puis, tout à coup, au moment ou t'y penses le moins, crac ... ça se déclenche et jamais avec les mêmes saloperies. Qu'est-ce qu'ils vont encore inventer après les crapouillots ? M'étonnerait pas qu'à la prochaine séance ils changent d'appareil, quoi? j'en sais rien, mais de toutes façons, rien de bon pour nous. Ah ! les vaches, et dire que quand on leur renvoie la riposte, y z'ont trouvé mieux et plus mauvais, chaine séance, et c'est toujours nous qui écopons ! »
- « Ça, c'est bien vrai reprend Millou, toujours en retard d'une guerre. Mais, Bon Dieu, que font-ils à l'arrière ? » temps, les ca-

  - « Y se les roulent, répond Alain, et pendant ce temps, les cavés, c'est nous ! »

  - « Faut croire que chez nous, ils sont pas pressés de finir la guerre, d'ailleurs, les responsables sont à l'abri ! Ils souffrent pas, donc ils peuvent attendre, ajoute le Père Bas. Ah ! misère de misère, à quand la fin de la guerre ? »

  « T'as pas besoin d'épiloguer la dessus mon gars. Nous y sommes pour longtemps encore, murmure Double Mètre, qui, lui, se laisse vivre, arrivera ce qui doit arriver ! »
- « Je crois, répond Bébert, que toi tu t'en fous totalement et que t'es invulnérable, la preuve, c'est que tu es toujours debout. »
- « Tiens, v'là les brancardiers qui radinent. Trois brancards, ça fera l'affaire en faisant plusieurs voyages, à condition, bien entendu, qu'il n'y ait pas de bombardements. »
- « Nous prenons d'abord les blessés les plus urgents puis, nous viendrons chercher les autres. Quant aux morts, hélas, ils ont besoin de rien pour le moment. On viendra à la nuit pour les porter à la carrière, à côté des autres. »
- « Pauvres enfants, murmure un brancardier de 42 ans dont un fils se bat quelque part sur le front. »

Ces hommes là ne sont pas à la fête, malgré leur âge avancé. Ils ont une tâche à remplir et s'en acquittent avec conscience.

On ne peut que louer leur courage et l'abnégation dont ils font preuve pendant les heures de combats.

Honneur aux brancardiers !

UN GENERAL AVAIT DIT :

- « Il me la faut, et je l'aurai, coûte que coûte ! »
- « Oui, coûte que coûte, répétait Parlier, à qui l'on venait de rapporter cette phrase. »

Parlier était un garçon d'une trentaine d'années, parti à la Mobilisation, abandonnant son école d'un grand centre du Midi où il professait comme instituteur.

- « Je vous prends à témoin, les amis, des paroles légères dont on vient de nous gratifier. Si cela est, ce chef a-t-il vraiment conscience de telles paroles ? Se peut-il qu'on puisse disposer des hommes (non volontaires pour de telles tâches), et pourtant les premiers intéressés et non consultés ? Pourquoi, vous dis-je, ne serions-nous pas consultés, avant d'entreprendre — à la légère — une attaque qui n'a aucune chance de succès ? »

Nous savons aussi que nos paroles resteront lettre morte, et qu'il faudra, pour le plaisir d'un chef, aller sous la mitraille, dans des conditions d'infériorité, et que beaucoup, parmi nous, ne reverront pas le jour.

Tout cela est bien triste à dire, mais nous n'y changerons rien.

Nous écoutons notre camarade dans un silence profond, car il dit ce qu'il pense, et résume en somme l'opinion générale. Passant sa main sur son front moite, il ajoute :

- « Mais enfin, mon général, avant de donner des ordres, venez donc passer vingt-quatre heures avec nous, dans la parallèle de départ et voici ce que vous y verriez :

« Avant de prendre le boyau qui conduit aux tranchées, un tir de barrage vous arrête net, vous êtes cloués au sol. Que faire ? Rien ! Attendre l'accalmie qui viendra 1

« En attendant, vautrés dans la boue, vous avez le loisir de penser aux choses de ce monde. Le calme revenu, vous suivez le boyau qui serpente, et dans lequel, on distingue, tous les dix mètres un pare-éclat qui pourra peut-être vous être utile pour vous mettre à l'abri. Lentement, vous progressez, tel une tortue, la boue s'agglutine à vos chaussures et vous retient malgré vous.

« De temps en temps, histoire de se divertir, vous arrive une bordée de 77 dans un bruit de ferraille, vous arrosant de leurs gerbes de balles. Oh ! Rassurez-vous, ces 77 ne sont pas dangereux, (c'est du moins les propos qui figurent dans les gazettes). Malgré cela, rien n'empêche qu'un de ces morceaux de métal (si nombreux dans un 77) viennent vous érafler la capote, ou résonner sur votre casque.

« Alors, une simple flexion du genou vous oblige à baisser la tête, et passez muscade, ce sera pour plus tard.

« Enfin, après maintes péripéties, vous arrivez à destination en entier.

« Là, changement de décor ; l'artillerie ennemie, juste au moment où vous mettez les pieds dans la première ligne (et comme pour vous honorer de leur présence), vous envoie une bordée de 210, dont les éclats se perdent dans les airs, dans un bruit infernal.

« Bon Dieu ! dites-vous, ils éclatent ceux-là :

« Mais ce n'est pas fini, puisque c'est le prélude à l'attaque que nous allons déclencher.

« Regardez bien le décor de la scène, tout à l'heure, il aura changé et ne sera plus le même.

« A présent, notre artillerie se met de la partie, et jusqu'à l'heure H, elle ne cessera pas.

« Elle fait du bon travail chez les Fritz, et vous en serez satisfaits, seulement, les boches, ne sont pas manchots, et de plus, ils connaissent la politesse jusqu'à nous la rendre au centuple. Le duel d'artillerie atteint son apogée, regardez bien, n'en perdez pas une, mon général, c'est magnifique à voir : les morts, les blessés jonchent la tranchée, des cris de désespoir se font entendre de partout, impossible de venir en aide aux blessés, les brancardiers ne pouvant circuler . . .

« Jetez un coup d'œil en arrière, mon général, voyez un de nos camarades qui vient d'être décapité par un de ces mastodontes, la chose est affreuse à voir, la tête vient de se planter sur le parapet de la 2ème ligne, dans une grimace effrayante.
« Pas beau à voir, non, mais ce n'est pas fini, vous en verrez bien d'autres encore !
« Tenez, au détour de la tranchée, voici trois cadavres superposés, obstruant le passage !
« Nous hésitons d'abord à passer dessus, mais, tout à l'heure, personne n'y prendra garde, et l'on passera dessus, non sans sentir sous nos pas, quelque chose de flasque.
« Authentique, mon général, puisque, le cadavre n° 3, celui de dessous, vous reviendra quelques mois plus tard dans le secteur.
« Ce rescapé, mon général, c'est moi, l'instituteur, et comment je suis encore vivant ?
« Grâce aux camarades de dessus qui m'ont préservé de leurs corps.
« Ce serait trop long à vous raconter par le détail, ces heures d'ensevelissement sous la mitraille, et sur le passage de centaines d'hommes.
« Nous partons donc à l'attaque, c'est l'heure H qui vient de sonner au coup de sifflet retentissant. Regardez ! Tous les hommes sont sortis, quel beau feu d'artifice, Messieurs !
« Voyez, ils n'hésitent pas, les voilà sur le parapet, c'est la fête qui commence par un bourdonnement d'abeilles, évidemment, vous ne les voyez pas, mais les entendez ! Jetez un coup d'œil au créneau ! Qu'y voyez-vous ? Ceci ! Les uns progressent, le fusil en main, avec au bout, celle qu'on appelle « Rosalie »
« D'autres, allongés, n'avancent plus. Que diable ? Auraient-ils peur ? Non ! ce sont les morts et les blessés, mon général, ceux-là résisteront à tout.
« Le tacata des mitrailleuses ennemies se poursuit avec des éclaircies dans les rangs des premiers arrivés aux barbelés.
« Des défenses ennemies, intactes, mon général, malgré le sévère bombardement.
« Enfin, les rescapés arrivent tout de même **à** prendre la tranchée !
« Personne ne les attend, car la première ligne ennemie a été évacuée par ordre et repliée en deuxième ligne.
« Combien sont-ils les camarades parvenus au but ? Une soixantaine, sur deux cent hommes partis à l'attaque sur un front de cent mètres au plus. Bref, une nouvelle vague ira rejoindre nos camarades dans la tranchée conquise, non sans avoir éprouvé des pertes en route.
« Il faudra mettre en état de défense la portion de terrain conquise car nos voisins ne se laisseront pas dépouiller sans réagir à leur tour.
« Au petit jour, après un semblant de calme, le bombardement allemand reprendra de plus belle, nous obligeant à en subir les effets et les conséquences, nous n'aurons qu'à baisser la tête et attendre.
« Après quoi, ceux d'en face, pour ne pas être en reste de politesse, feront une incursion dans nos lignes, en rangs serrés pour nous offrir leurs cadeaux, en l'occurrence, des grenades, des vraies celles-là.
« Alors, il ne nous restera plus qu'à nous défendre jusqu'à la mort, ou bien évacuer le terrain devant les effectifs toujours croissants de l'ennemi. Ce sera le dernier moyen qu'on mettra à exécution en terrain découvert, aucun boyau ne reliant les lignes.
« Ce sera l'apothéose, les abeilles bourdonnant sans répit ; les éclats d'obus miaulant au passage nous accompagneront jusqu'à notre tranchée de départ, non sans mal.
« Et voilà le résultat de l'attaque : Morts et Blessés. Résultat : Néant.
« Et quelques jours plus tard, un communiqué laconique fera mention d'une attaque insignifiante où nos troupes seront sorties avec les honneurs de la guerre, sans mentionner, bien sûr, nos pertes, et en doublant les pertes ennemies.
« Voilà mon général, ce qu'il faudrait montrer à ceux qui nous commandent**.** Peut-être seraient-ils plus réservés dans leur intention d'attaque à outrance !

« A ce jour, les pertes françaises sont supérieures à celles de l'ennemi, et il serait temps d'y mettre bon ordre !
« Repousser l'ennemi ? D'accord, mais pas à la légère. Nous n'avons jamais refusé d'affronter l'ennemi, malgré la faiblesse de nos effectifs, et si le front n'a pas été rompu, c'est bien grâce à tous les poilus qui, au mépris de la mort, ont pu arrêter l'avalanche. Et aujourd'hui, on ose lancer des troupes contre une forteresse, sans préparation aucune !
« C'est simplement de la folie. Non, si l'on veut repousser l'envahisseur hors de nos frontières, il faut d'abord établir un plan d'ensemble, bien conçu, avec des moyens matériels bien supérieurs à ceux des allemands, alors, nous serons sûr d'arriver à un résultat, mais de grâce, qu'on arrête sans tarder ces attaques partielles !
« Songez qu'en octobre 1914, nous n'avions d'autres ressources que d'encaisser les coups sans pouvoir les rendre, faute de munitions !
« On reste confondu après trois mois de guerre, en entendant les artilleurs nous avouer : «Nous n'avons que huit obus par jour et par pièce, alors que l'ennemi fait une débauche de 77 et de 210 sur nos propres tranchées. »
« Voilà, mon général, ce que pensent CEUX QUI SE BATTENT ! »

L'ORAGE

Juillet 1915. Le calme règne sur le secteur, les sentinelles veillent à tour de rôle ; le jour commence à poindre, c'est encore un halo de grisaille où l'on distingue à peine quelques têtes ébouriffées émergeant des cagnas, flairant le vent.

Cette nuit d'été, lourde de chaleur, inciterait les occupants à dormir dans la tranchée, si ce n'était la crainte du danger.

L'aube apparaît, rougissante. Pellat qui, depuis un moment, a mis le nez à l'air, va, vient, passe, repasse.

- « Que ça fait lourd, dit-il, en plongeant la main dans sa tignasse, le temps est à l'orage. »
- « Sans blague, intervient Bauré, avec un Mahomet pareil, tu voudrais qu'il pleuve ? »

Martin fixe ce dernier :

- « Je peux me tromper qué, mais je te dis que ça sent 1'orage. »

Robert, le Marseillais, a la tête hors de la guitoune, son visage est bouffi de sommeil, il cligne un œil, inspecte l'horizon, et donne son avis :

- « C'est de la flotte, les amis, avant une demi-heure ! »
- « Pas possible, pas possible, répète Bauré d'un air de connaisseur, pas de nuage au plafond, donc, pas d'eau ! »

Pellat, le nez en l'air, relevé du petit poste depuis peu et interrogé par nous tous sur son séjour à ce poste répond :

- « Rien à signaler, les amis, les Fritz ont été très gentils, calmes, et même prévenants, en ce sens que le Frère, y m'a gratifié d'un paquet insolite que j'étais prêt à balancer sur le parapet, mais, au toucher, je m'ai dit : « Vu le poids plume, ce n'est pas une grenade, je l'ai ouvert, et voilà ce qu'il contenait : cinq cigares. »

- « Regarde bien avant de les mettre au bec, qu'ils te pètent pas à la figure, lance le marseillais. »

- « Pas de danger, le boche m'a dit : « Tu peux les fumer sans crainte, y viennent tout droit de chez moi, en Alsace. Tu piges, dis- donc, qu'un alsacien ne ferait pas ça à un poteau ! Car après tout, ces gens là ont été enrôlés malgré eux ! »

Consulté au sujet de la pluie, notre homme donne son opinion, c'est une réponse de normand : « Peut-être ben que oui, peut-être ben que non . . . »

- « Te voilà renseigné, clame Lulu, voilà une réponse précise ou je ne m'y connais pas !»

Pendant ce temps, le jour a paru, le soleil s'est montré au loin, et un léger nuage, loin, très loin, apparaît, minuscule. Il est insignifiant et ne parait pas dangereux. Cependant, il grandit lentement, mai surement, et finalement, prend de l'ampleur.

- « Vois donc, crie Teisseyre, en se grattant la barbe qu'il a bien fournie, et montrant le nuage qui grandit à vue d'œil ! L'est maous le frère, et comme noirceur, on ne fait pas mieux dans le cirage ! »

En effet, ce point noir a grandi à une vitesse vertigineuse, et un quart d'heure après, le voilà qui accapare tout le ciel.

- « Y va vite, le cumulus, grogne Turpin, t'as aucun soufflé de forge qui puisse produire une telle fumée ! »
- « Fais voir un peu. demande Robert, réveillé par tous ces cancans ? »

Sa tignasse broussailleuse donne l'impression d'une crinière de canasson, il apparaît, la tête à la toile de tente qui masque l'abri, son nez a l'air de flairer le vent ; il donne aussi son opinion : « flotte dans quelques minutes ».

Il ne peut se tromper, car déjà quelques gouttes de pluie font leur apparition, signe avant coureur de l'orage.

Dès lors, chacun se prépare à se mettre à l'abri de l'avalanche qui ne tardera pas. Les cirés sont sortis (pour ceux qui en possèdent), pour les autres, la toile de tente remplacera les imperméables, pour les hommes de garde bien entendu. A ceux qui ne gardent pas, les cagnas serviront de refuge.

Un éclair zèbre le ciel, suivi d'un tonnerre qui déchire les nues, la pluie s'entend au loin et s'avance à pas de géant.

C'est un déluge accompagné de claquements secs de tonnerres et d'éclairs.

A cette cadence, nous serons bientôt submergés, l'eau monte dans la tranchée, la terre coule en un liquide visqueux, il y a déjà vingt centimètres de flotte, inutile d'essayer d'arrêter l'avalanche. Réfugiés dans nos abris, nous guettons le niveau qui monte inexorablement. Quand l'adjudant pénètre péniblement dans le secteur : « Tout le monde dehors des abris, si vous ne voulez pas périr comme des rats ! »

En parlant de ces derniers, on les voit courir dans tous les sens, flairant le danger. Tout à l'heure, nous en trouverons des quantités, raidis dans la tranchée et dans les boyaux.

L'eau atteint à présent la côte d'alerte, nous en avons jusqu'au genou, elle s'infiltre en cascade dans les abris, jaillissant de toutes parts.

Bientôt, les abris sont pleins, l'eau se déverse alors dans les parties basses du secteur en déclivité. Allons-nous périr noyés ?

La pluie ne cesse pas, et par moments, redouble de fureur. Que faire ? Rien, absolument rien, si ce n'est de canaliser le flot, en ôtant tout ce qui obstrue son passage.

Brusquement le flot s'arrête, et pourtant, l'orage n'a pas cessé pour autant. Quel peut en être le motif ?

A l'endroit où la tranchée fait un coude, quelque chose l'a obstruée. Une visite à cet endroit nous montre un paquet informe formant bouchon. Qu'est-ce ?

A l'aide de pelles, on dégage l'endroit, un morceau de drap apparait, on dirait un pan de capote; mais alors, pensons-nous, ce serait un mort ?

Dégagé entièrement, Robert annonce : « C'est un macchabé. ». Et cette barbe, pas possible, il ressemble au père Bas qui avait disparu lors des dernières attaques d'avril et dont on n'avait jamais eu de nouvelles ! »

C'est en effet un de ces pauvres territoriaux, d'une quarantaine d'années, venus en renfort dès le mois d'octobre 1914, et père de famille. Ils étaient une vingtaine dans la compagnie, et on se demande comment ils ont pu venir rejoindre une unité de l'active. Encore un point de marqué pour la « préparation à la guerre »

On ne peut le laisser là, va falloir le dégager. Facile à dire, mais pour l'exécution, ce sera plus dur !

Deux pelles sont passées sous le corps qui dégage une odeur pestilentielle. Deux tentatives échouent, une troisième a plus de succès, car on réussit à l'élever jusqu'à hauteur d'homme, mais l'on sent des morceaux de chair qui se désagrègent, dégoulinant sur nous.

Enfin, après un effort supplémentaire, on réussit à le loger sur le parapet.

- « Là, le v'là au repos, dit Lulu, lui, au moins, n'a besoin de rien. Quant à nous . . . pauvres mortels, pauvres enfants ! Ah ! misère de misère. Que sommes-nous ? Quand cela finira-t-il ? »
- « Chienne de guerre ! Elle finira jamais, dit une voix caverneuse venant nous rejoindre. Tant qu'il y aura des hommes, des fous pour les faire marcher. La guerre, veux-tu que je le dise ? Elle finira faute de combattants ! »
- « Des combattants ? reprend un autre, y en aura encore quand il n'y en aura plus. Oh ! c'est pas qu'on y verra des embusqués, non, ces gens là sont tabous, y n'ont pas l'habitude, y peuvent pas y faire, mais y aura encore des blessés, toujours bons pour le

casse-pipes. Nous en avons vu un, trois fois blessé et toujours présent à l'honneur ! Ils sont tellement contents de se battre ! D'après les journaux bien entendu ! »

- « Ah ! les vaches, reprend Lulu, faisant allusion aux journalistes, faut-il qu'ils soient corniauds ? J'connais un cinq ficelles qui, dans un journal de chez nous, s'indigne de la lenteur apportée à l'expulsion de l'ennemi. Et de baver comme un escargot : Qu'attend-on pour aller de l'avant ? Mon pauvre pantouflard, on attend que toi pour prendre la direction des opérations, mais y s'garde bien d'y venir ! Il préfèrera soigner ses rhumatismes au coin du feu ! »

L'eau atteint les cuisses. Bébert qui est le plus petit, en a jusqu'au nombril, ses bras battent la flotte et lui servent de godilles. Le courant s'accentue, des matériaux de toutes sortes passent devant nous, tous les objets encombrants sont rejetés sur le parapet, afin de facilité l'évacuation.

Heureusement, l'eau est plutôt tiède, ce n'est, en somme qu'un bain forcé, pas d'accident chez nous, mais, en revanche, sur notre gauche, la partie basse est couverte de cadavres, des noyés surpris par les eaux, des imprudents n'avant pas tenu compte des ordres donnés et voilà le résultat !

C'est enfin l'arrêt du déluge. Le soleil réapparaît, accueilli par des cris de joie. L'écoulement se fait assez rapidement, il ne restera bientôt plus d'eau, mais, par contre, un limon de vingt centimètres où la marche sera impossible avant que le soleil ait séché le tout.

Le travail sera long et pénible, les hommes, loques de boue, resteront sur place, fatigués à l'extrême, et reposeront comme ils pourront ; quant aux noyés, dans leur abri, ils dorment, eux, du sommeil éternel.

NOTES PERSONNELLES

La vie aux tranchées n'étant pas une sinécure, et le cafard s'étant emparé de ma personne, je veux essayer de sortir de l'ornière dans laquelle je me débats.

Pour ce faire, je me fais inscrire au « rapport » qui a lieu au moment de la soupe, lors de notre séjour au cantonnement.

Demande-t-on des volontaires pour : l'artillerie, le génie, pour Salonique, etc . . . je réponds toujours présent, espérant par là, échapper à ce cercle vicieux dans lequel nous vivons.

Nulle part, me semble-t-il, nous ne serons plus mal qu'aux tranchées, donc essayons d'en sortir.

Au dernier rapport, ce sont des hommes pour le génie qu'on demande. Je me fais inscrire, espérant en mon étoile. Hélas, elle est bien terne. Notre capitaine a trouvé la clé du problème : il se débarrasse des mauvaises têtes. N'étant pas classé dans cette catégorie (et je le regrette), je n'aurai pas le plaisir de fuir ces maudits parages. Je suis donc refusé avec le motif suivant : « Trop bon soldat »

Ce terme, si flatteur soit-il, ne me convient qu'à demi ! Je resterai donc jusqu'à quand? Peut-on le savoir ? Ces mauvaises têtes font donc partie du génie, quant aux autres, ils souffriront encore. Pauvres fantassins, accommodés à toutes les sauces, vous n'aurez pas le plaisir de jouer un grand rôle !

« L'infanterie », ce nom résonne lugubrement aux oreilles de ceux qui en font partie, et qui connaissent le rôle qui leur est attribué. C'est dit-on, une « Grande Famille », leurs chefs les conduiront à la gloire, ce seront des Poilus bons à tout faire qui, par leur courage, obtiendront peut-être la Croix de Guerre, et parfois, une croix de bois.

Voilà le rôle de l'Infanterie, tant prônée par les gazettes, vantant son courage, son abnégation, son mépris de la mort, mais ces vantards ne viendront jamais séjourner dans une compagnie, préférant une bonne combine à l'arrière, avec le titre d'embusqué. Il suffisait donc d'être mauvaise tête, pour fuir l'enfer de ces tranchées.

Arriverai-je, un jour, à posséder cette qualité ? Je n'en crois rien, et c'est d'un œil morne et triste que j'assistais au défilé de ces insoumis rejoignant leur nouvelle affectation : le Génie.

Deux jours après, nous recevons la visite de nos ex-camarades, « hommes du génie », qui, d'un air moqueur, nous invitent à les suivre pour nous montrer des travaux de terrassement à exécuter. Nous sommes les travailleurs, eux, représentent le Génie, ils nous invitent à obéir aux ordres suivants : creusement d'une tranchée par couple de deux hommes : deux mètres de long, un mètre de large, et deux mètres de profondeur.

- « Voilà la tâche à accomplir pendant la nuit, vous ne partirez que le travail terminé ! Compris ? — Oui, nous avons compris, mais pour ce qui est de l'exécution, vous repasserez, les gars, on refuse purement et simplement, on est malades.
- « Ah non ! nous ne marchons pas, après quatre heures de faction, du boulot pour toute la nuit ? Allez au diable ! »

Nos anciens camarades n'insistent pas, ils comprennent, mais les ordres viennent de plus haut. Ils s'en vont faire leur rapport à leur chef qui, lui, n'hésite pas à faire son apparition.

- « Voilà, les gars ! le travail est tracé, les ordres doivent être exécutés, sinon, je porte le « motif ».
- « Allez vous faire voir tous, tant que vous êtes. Quant au boulot, le génie a ses hommes. »
- « Faut-il croire que vous refusez ? »

C'est le sous-officier qui nous pose la question.

- « « Comprenez, les enfants, que je ne puis rapporter une telle réponse à ceux qui nous commandent. Je vous en conjure, réfléchissez bien, avant le non définitif. »

Nous comprenons la situation, dans laquelle nous nous trouvons, l'ordre doit être exécuté.

- « C'est d'accord, nous ne refusons pas, mais le boulot sera maigre, croyez-nous ! »
- « Ça, c'est une autre histoire, et cela vous regarde. »
- « Comprenez, qu'après quatre jours de veille aux créneaux, falloir s'appuyer ensuite du terrassement toute la nuit, c'est au-dessus nos forces, la résistance de l'homme a des limites ! »

Le sous-off comprend très bien notre cas, il nous approuve en lui-même, mais, dit-il, « je dois donner dans un rapport, le détail des travaux exécutés. A vous de vous débrouiller. »

Le travail est pour ainsi dire nul, mais il n'y a pas de refus de notre part, l'honneur est sauf. Quant au boulot, d'autres le termineront

La nuit a été longue, le plus décourageant a été l'interdiction de fumer, afin de ne pas se faire repérer, ce qui n'a pas empêché les mordus de la nicotine, d'en griller plusieurs en cachette.

- « Dis donc, demande Lulu à celui qui nous surveille. A quelle heure dois-tu nous lâcher ? »
- « Juste avant l'aube, vous n'en avez plus que pour un quart d'heure. D'après les consignes, je devrais vous garder jusqu'à ce que le travail soit fini, mais, c'est impossible, et je ne peux vous laisser la vue des Fritz. »
- « Bon, mon gars, pour la terminaison, tu repasseras, mon vieux, à moins qu'on nous oublie ici, ce qui ne nous dérangerait pas. Ce serait alors un repos complet. Bref, on est à ta disposition, t'entends vieux, nous voilà volontaires. »

Nous regagnons nos emplacements en silence, en pensant toujours aux mauvaises têtes dont le piston s'est débarrassé.

- « Et oui, conclue Pantin, après ça, c'est à vous dégoûter d'être bon soldat ! A partir de maintenant, je serai mauvaise tête, peut-être alors, irai-je rejoindre ceux du Génie ? »
- « A croire, ajoute Lulu, qu'il n'y a que de bons soldats qui soient bons pour se faire tuer. C'est pas rigolo. Vive le Génie ! »

A ne pas confondre avec le génie de certaines têtes, qui ne pensent qu'à faire zigouiller leur prochain.

UN PEU D'HUMOUR

Aux ignorants de la vie aux tranchées qui prétendaient que le confort n'existait pas en ces lieux, j'oppose un formel démenti : je fais allusion à l'aménagement des « feuillées» dans es tranchées.

Quelle est en somme la signification de ce mot ? En voici quelques définitions en termes civils et militaires.

En ville, cela signifie : W.C., dans certains hôtels, lavatory, à la campagne, au village, on dit vulgairement cabinet (quand il y en a). En caserne, on appelait ça : tinette.

Des malins, (car il y en a partout), trouvaient plus naturel de désigner ces ustensiles, sous le doux nom de « Jules ».

Ici, aux tranchées, un écriteau posé sur un piquet à l'entrée de « l'établissement », porte le nom symbolique de « feuillées ».

- « Ah ! qu'en termes galants, ces choses là sont dites ! »

Et oui, dame nature ne perdant pas ses droits, exigea un « Buen retiro ». Voilà en détail, l'organisation et l'aménagement de ces « chalets de nécessité ».

Le poilu, ce « reboussié » de nature et de tempérament, n'accepte aucun de ces noms, pas même celui désigné par l'autorité militaire, et donne à cet endroit réservé, le beau nom de « chiottes » qui, dans sa simplicité, désigne bien ce qu'il veut dire.

Tout d'abord, partant du boyau secondaire, un autre boyau très étroit se terminant par une impasse : voilà l'endroit. Une fosse plus profonde, creusée par la main de l'homme, sert de dépôt aux variations de températures dues aux excès de « boustifaille », qu'en termes médicaux, on appelle « diarénormale ». C'est pour le Poilu un havre de paix, une relaxation dans le repos solitaire, (à moins d'incursion de quelques marmites qui viennent troubler le repos).

La pipe au bec, la capote et l'équipement au vestiaire, l'homme, figure béate, savoure la minute d'extase, jusqu'au moment où un compère vient prendre la relève.

Cet endroit est très prisé par tous les occupants, et jamais, au grand jamais, il ne sera désert.

C'est une règle absolue, ne comportant pas d'exception (telle les vestales du Feu Sacré).

Après cette simple description, essayons de narrer par le détail, un épisode tragicomique, dont fut victime l'un des nôtres, en méditation dans le « Temple de Diarrhée ». (Ne cherchez pas dans le Larousse, vous ne le trouveriez pas).

Il était dix heures du matin, une matinée d'août chaude et calme, qui incitait les combattants à la paresse et au repos. Après un frugal repas pris en commun dans une tranchée de Flirey, et où les liquides dont nous étions pourvus avaient accompagné la mangeaille, suivis par la suite d'un demi-quart de gnôle, l'un des nôtres, Double Mètre, bien connu dans les récits précédents sous les sobriquets de : Pantin, Turpin, etc . . ., sentit tout à coup un tiraillement dans les entrailles.

- « Tiens, voilà que ça gargouille dans le bidon. Serait-ce l'effet de l'absorption du pâté qui m'a paru un tantinet amer, ou bien les sardines, dont j'ai fait une ample consommation ? »
- « Je ne pense pas, répond Lulu, vu que les denrées sont le reliquat de ma perme, et qu'en général, le bougnat qui nous vend sa camelote, à Lyon, est un type honnête, bien qu'il soit, je dois le reconnaître, un peu radin. »
- « Je crois plutôt, ajoute Bébert, que le mal ne vient que de toi. tes capacités «stomacales », dépassent la moyenne, et le déluge de pinard dont tu arroses tes repas n'étant pas étranger à ton indisposition.
- « Bon, reprend Double Mètre, qui ne se fâche pas pour si peu admettons que cela soit, mais alors, le mieux est d'aller faire un tour au « machin ».

- « Prends ta pelle, vieux singe, et recouvre le tout d'une bonne couche de terre pour éviter l'infection ! »
- « Vous en faites pas, les amis, j'y suis pas encore, ça ne presse pas, je vas d'abord garnir Victorine et nous verrons après. »

Son brûle-gueule jaillit de sa profonde, tel un jouet à ressort, il lui jette un regard amoureux, la porte à sa bouche, aspire, bon, elle tire bien, vite une poignée de perlot et te voilà prête, ma belle. Religieusement, Victorine est garnie ; un pouce humecté de salive décrit une orbe au-dessus du fourneau, un briquet géant tiré d'une nouvelle poche se présente sous la forme d'une grenade : un éclair, une flamme pareille à une forge jaillit, qu'il promène lentement sur sa bouffarde, une fumée de locomotive, des volutes bleues dans le ciel, un sourire au coin des lèvres, voilà notre homme satisfait de lui-même.

- « C'est pas le tout, murmure-t-il. ca continue de plus belle, y a pas à dire, faut y aller ! Et bien, dans ces conditions, allons-y sans hésitations ni murmures, comme dirait notre adjudant. »

Et le voilà engagé dans le boyau, marchant d'un pas alerte vers le lieu de ses rêves.

Nous le suivons des yeux. « Baisse la tête, grand mannequin, lance Lulu, t'es tellement grand que tu vas te faire repérer ! »

Un geste de la main, signifiant : « je m'en fous », fut la seule réponse à l'invite. Le voilà arrivé à destination, il ôte lentement son équipement, sa musette, son bidon, et enfin sa capote qu'il pose délicatement sur la paroi de la tranchée, puis, tout à coup, sa culotte s'effondre à ses pieds, entraînée par la ferraille contenue dans ses poches. Le rire est sur toutes les lèvres, lui s'en soucie peu, on entend un profond soupir de soulagement. Laissons-le à ses occupations . . .

- « Ça doit aller mieux, susurre Bébert, le voilà dégagé. Qu'est-ce qu'il se met dans la poche de la cravate, le mec ! »
- « Ah ! il se nourrit bien le gars, et pas rien qu'en paroles, lui en faut pour son ventre. »

Double Mètre est dans une attitude béate, on dirait qu'il sommeille, quand, tout à coup, un bruit sourd vient dé surgir de la tranchée d'en face.

- « Attention les gars, c'est une torpille ! »

On aperçoit un monstre voltigeant dans les airs, se dirigeant dans notre direction. – « A plat ventre tous ! C'est par là qu'elle arrive, ou va-t-elle choir ? Crac ... Un bruit formidable et semblable à un déchirement de percale, une fumée immense, enveloppe la nature, des éclats fusent de toutes parts.

- « Mais c'est vers les « feuillées », chuchote Bébert, qu'elle vient exploser. Voyons un peu si notre ami n'est pas blessé ! »

La fumée dissipée, nous nous dirigeons vers l'endroit de chute. Ah ! L'est pas touché le mec, mais v'là qui revient, la culotte à la main et dans quel état ! »

- « Me touchez pas, grogne Double Mètre, suis pas blessé, mais qu'est-ce que j'ai pris !»

Il a en effet, reçu des éclaboussures jaillies des « feuillées », dans laquelle a explosé l'engin. S'il est aspergé des pieds à la tête, il n'en reste pas moins que c'est sur le visage que ça le démange !

- « Oh dit-il, passe encore les vêtements, mais sur la gueule, ça alors, est le bouquet. »

Il est là, tout hébété, ne sachant quel parti prendre. Aucun de nous n'ose l'approcher, et encore moins l'aider. Il hésite encore un moment puis, soudain, prenant une décision, il ôte sa culotte ainsi que sa veste et le voilà en caleçon, ses 47 fillettes lui servant de plateforme et son casque de couvre-chef. On ne peut que sourire en le voyant dans cet accoutrement, et chacun émet son opinion :

- « Vise un peu Double Mètre, annonce Lulu au sergent accouru au bruit de l'hilarité générale, l'a pris quelque chose le gars. »

- « Oui, répond Pantin, on peut dire que Fritz, m'ont emmiellé ! Ah ! les vaches, me faire ça à moi ! »
- « T'aurais peut-être préféré avoir l'engin sur le cigare ? »
- « Ben non, ça fait trop mal, mais enfin, ils auraient pu m'éviter le visage ! »

Pendant ce colloque, Pantin s'est frotté le visage avec la doublure de sa capote qu'il a ôtée à l'aide de son canif (maison) 0,35 m de long.

Quant à la veste et la culotte, il n'a pu faire autrement que de flanquer le tout dans un trou rempli d'eau saumâtre et d'étendre l'ensemble sur le parapet, où le beau temps, s'il persiste, fera le reste.

Remettant sa capote et son équipement, le revoilà tout guilleret

- « Allons les amis, la comédie est terminée, on ferme les portes, et la direction va s'offrir une pipe bien gagnée ! »

En même temps que ce petit discours à la société, il plonge sa main velue à la recherche de son amoureuse Victorine.

Un cri inhumain jaillit de sa poitrine : Merde !

- « Qu'est-ce que t'as ? Pourquoi ce mot de Cambronne ? T'es t'y malade ? »
- « Non, mais ma bien aimée est restée dans la mélasse, me voilà bien puni, sans elle, pas la peine de vivre ! Oh, mais après tout, pourquoi que j'irais pas la chercher ? »

- « Tu ferais ça, demande Bébert ? Et ben, mon gars, t'es pas dégoûté, et puis, en admettant que tu là trouves, t'auras le courage de la mettre à la bouche ? »

- « Pourquoi pas ? après tout quand je l'aurai lavée ...»

Les recherches entreprises sont longues et minutieuses, le terrain ayant été bouleversé. Il a une chance sur dix mille pour sa récupération.

- « « C'est comme si tu cherchais une aiguille dans une meule de foin, lui lance Lulu ! »
- « « Je la trouverai, quand bien même je devrais y passer la nuit clame Double Mètre. »

Il est têtu, il y a déjà deux heures qu'il cherche partout, mais pas de Victorine. Enfin, un soupir de satisfaction émane de sa poitrine, rictus de sa bouche s'accentue, les recherches ont été fructueuses pour sûr !

- « T'as trouvé ta chérie ? lui demande son proche voisin. »
- « La voilà, elle est là, ma Victorine bien aimée, dit-il en montrant un objet informe, boueux, d'une odeur nauséabonde. »
- « Tu crois que c'est ta bouffarde, demande Bébert ? »
- « Mais certainement, et la preuve ! »

De ses mains, il débarrasse de sa boue l'objet de sa convoitise, « Vous verrez tout à l'heure, quand elle aura fait toilette ! »

- « Non, sans blague, vieux singe, tu la mettras au bec, après sa souillure ? Et bien mon salaud, tu me la copieras, celle-là, faut être rudement amoureux, pour embrasser un pareil trésor ! »

Double Mètre reste impassible, les sarcasmes de Bébert ne l'atteignent pas, il est, en effet, trop follement amoureux de sa pipe, si amoureux, qu'il ne conçoit pas la vie sans elle.

- « Je préférerais rester plusieurs jours aux tranchées, avec elle, que m'en passer et rester au repos, Suis comme ca, dit-il, je peux pas m'empêcher de fumer, autant être mort. »

Et le voilà en train de lessiver sa pipe avec les moyens du bord, de l'eau sale et un semblant de torchon crasseux.

Dégagée de la mélasse, Victorine apparaît en tenue sombre, les taches faisant leur réapparition, malgré les frottements répétés de son propriétaire. Il la porte à hauteur des yeux, la regarde et dit :

- « Ben, te voilà un peu ridée, ma belle, mais j'espère que t'auras toujours ce parfum que j'appréciais tant ! »

- « Quant au parfum, reprend Bébert, je crois que t es servi, en tout cas, tu peux toujours l'essayer, tu verras ben ! »
- « Ben, pourquoi pas ? ». Et il la porte à sa bouche. La saveur est-elle à son goût ? On se le demande, après la grimace qui déforme sa bouche !
  L'expérience est accueillie par les rires de nous tous.
- « Ah, le salaud ! répète Lulu. Vieux porc ajoute Bébert. Quel culot murmure tout bas Pellat, faut aimer sa bouffarde pour se la mettre au bec, conclue Robert. »
- « Pour ce soir, annonce Pantin, Victorine est au dodo. Quant à moi, je rentre dans la cagna, dans ma tenue sommaire et grotesque. Vous direz ce que vous voulez, je m'en fous . . . »
- « Quand même, dit Lulu, l'est pas ordinaire, ce gars-là, quel je m'enfoutisme ! quelle passion ! »

UN TIR SUR LA SAUCISSE

Le jour point à l'horizon, un calme plat règne sur le secteur, la nuit a été douce, pas un souffle d'air, pas un coup de feu n'est venu lieu troubler la quiétude, seuls quelques rats d'égouts, si nombreux en ces les lieux et vivant en concubinage avec les Poilus, vont, viennent, parmi les cadavres qui sèchent entre les lignes.

Nous sommes deux guetteurs à veiller sur le repos et la sécurité de tous.

Au loin, un pas pesant, pataugeant dans une liquide sans nom, annonce la venue de quelque officier de ronde, ou d'une corvée rentrant à la compagnie.

Non, l'homme qui se présente au détour du pare-éclat, n'a rien d'un habitué des tranchées. Vêtu d'une grande houppelande, la tête engoncée dans un passe-montagne, ne possédant aucune arme apparente, il s'avance à pas lents dans notre direction.

- « Halte-là qui vive ! ». Les sommations sont faites d'une voix autoritaire (avance au ralliement). Les fusils dirigés vers l'inconnu, s'abaissent et nous écoutons notre homme : Il s'avance et donne le mot de passe : C'est un officier de marine, d'une pièce du même nom, montée sur rails, sur la ligne Toul-Metz.

Sa présence est motivée par le repérage d'une « saucisse allemande » qui se trouve devant Thiaucourt.

La distance est assez grande, il ne pourra parvenir à la détruire qu'après de minutieux calculs. Il est porteur d'un téléphone de campagne, relié à sa batterie, qui lui permettra de donner ses ordres aux servants. Le temps de repérer cette « indiscrète » qui gêne tous nos mouvements. Le ballon captif appelé « saucisse » représente, en effet, une de ces pièces de charcuterie, de là son nom.

C'est pour l'ennemi un observatoire d'où il transmet tout ce qui se passe chez nous, et nous fait arroser d'obus de tous calibres. Elle est donc gênante et doit disparaître le plus rapidement possible. Ce sont les ordres de l'Etat-major, et sa destruction est liée à l'avancement de l'officier.

Avec la venue du jour, apparaît alors, dans la direction indiquée, un monstre de baudruche dans la nacelle duquel ont pris place deux observateurs allemands.

- « Voyez donc les gars, nous dit l'officier, en nous passant sa jumelle ! »

On distingue, au loin, deux hommes, dans la nacelle. Ce sont 1es observateurs. Est-ce le bruit de nos paroles qui ont donné l'éveil à nos voisins ?

Une pâle fusée s'élève dans les airs, elle est verte, donc, pas dangereuse. La voilà qui se balance, suspendue à son parachute, pour choir quelques temps après, dans nos lignes. Ce n'est qu'une fausse alerte et rien ne vient troubler le silence.

La saucisse ennemie est maintenant au terme de son ascension. Immobilisée, elle brave l'horizon par sa présence journalière.

- « Enfin, la voila fixe, annonce l'officier. Il ne me reste plus qu'à apprécier la distance, sa hauteur, la vitesse du vent, etc... Bon, je me donne trois coups pour l'abattre ! trois obus, pas davantage ! »
- « Pas possible, pensons-nous, et pourtant, notre homme a l'air affirmatif, sûr de sa victoire ! »

Les préparatifs sont longs. Plongé dans ses calculs. 1'officier ne cesse d'observer le mouvement de l'ennemi.

- « Eh bien, ils ont du culot, les Fritz, s'exclame 1'officier, en voyant grimper la saucisse cent mètres plus haut ! Auraient-ils décelé ma présence, ou simplement, serait-ce une modification ? Dans tous les cas, les calculs sont à reprendre. Si encore, elle restait stable, ce ne serait que demi-mal, mais peut-on savoir ce qui mijote chez eux ! »

Comme pour répondre à la question, voilà quelle revient à sa première altitude. «Bougeons plus, ma vieille, comme chez le photographe ». Immobile, là, voilà qui est bien, quoi que ce ne soit pas elle que je vise, mais la machine qui est au sol.

Sans bouger, nous interrogeons du regard celui sur qui repose le sort du ballon. Il réplique :

- « Le ballon captif est relié au sol par un câble qui s'enroule sur un treuil de la locomobile et le maintient à la hauteur voulue, c est donc cette base qui est visée. A présent, du silence, je vous prie. »

Nous écoutons les données du problème qu'il transmet aux pointeur: distance, angle de tir, force du vent, etc...

- « Prière de répéter les ordres reçus. Bien. Attention : Prêts ? – Prêts, répète le pointeur. — Feu !

L'obus de 280 passe sur nos têtes dans un bruit de locomotive, un sifflement prolongé, et il éclate dans la direction donnée. Examen a la jumelle : trop court !

Rectification de tir, nouvelles données. Prêts ? Prêts. Feu. Résultat négatif. Trop long. Même direction. Prêts. Feu.

Le projectile est parti, et, oh ! Stupeur, il est au but, le câble est cassé, libérant la saucisse qui se dirige dans notre direction. Elle franchit nos lignes à faible hauteur, et va s'écraser aux environs de Toul non sans mal.

Notre officier est satisfait du résultat. Il peut compter sur son avancement, ce qui n'empêche pas, quelques jours plus tard, d'apercevoir une nouvelle saucisse se balançant dans les airs, mais hors de portée de canon. C'est la guerre, et tant qu'elle durera, rien ne sera terminé.

OBSERVATIONS SUR UN BALLON CAPTIF (SAUCISSE)

C’est un ballon géant de forme cylindrique, retenu en l’air par un câble d’acier qui s’enroule sur un treuil de locomobile.

Une nacelle assez vaste est suspendue à cette saucisse par des cordages et sert d’habitacle aux deux officiers chargés de l’observation chez l'ennemi.

Ce sont des officiers spécialisés, qui pendant toute la journée recueillent les renseignements sur le camp adverse, et communiquent directement avec les batteries d'artillerie.

Aucun fait, si minime soit-il, ne passe inaperçu à des yeux avertis, et tous les mouvements sont consignés sur un registre, et communiqués par téléphone, aux services de l'Etat-major.

Ces deux ballons, presque semblables, se font face, à une quinzaine de kilomètres, environ. Les deux monstres sont hissés dès l’aube, jusqu’à la nuit tombante, où ils ne sont plus d'aucune utilité.

C’est la raison pour laquelle ces saucisses sont dangereuses, et sont visées en premier lieu. Des avions ont bien essayé de les approcher pour les mitrailler, mais chaque nacelle est pourvue d’une ou de plusieurs mitrailleuses qui éloignent les indiscrets.

C’est un jeu de cache-cache, qui finit parfois par un résultat (mais à quel prix ?). C’est toujours la guerre, avec ses victoires, ses défaites, ses gains, ses pertes, ses souffrances.

Ah ! Grand Dieu, pourquoi cette hécatombe de la jeunesse, pourquoi se tuer, alors qu'un jour ce sera la paix ! Alors ? Ne cherchons pas à comprendre, car il y a belle lurette que nous avons compris que la guerre n’est pas payante.

Elle finira un jour, et les plus enragés pour la maintenir, seront les premiers à trouver prétexte pour la faire cesser. Pourquoi ne pas trouver ce prétexte avant les hostilités ?

- « Non, mon vieux, tu n’y es pas, il y a des gens que la guerre intéresse au plus haut point, mais ce serait peine perdue de vouloir se l'expliquer »

  Ainsi parlait un homme sensé et il avait raison.

LETTRE AU COUSIN

Un de nos camarades de la Compagnie reçoit presque tous les quinze jours une lettre d'un sien cousin du département le l'Aveyron, son lieu de résidence.

Ces correspondances, simples dans leur ensemble, laissent toutefois transpirer un sentiment de patriotisme qui, parfois, frise l'inconvenance.

Il est, il faut bien l'avouer « réformé temporaire » et, de ce fait ne risque pas de venir faire son devoir de français et de patriote.

D'ailleurs, dans sa dernière lettre, il regrette de ne pouvoir venir, le Major l'ayant reconnu « réformé définitif », ce qui le chagrine et le rend taciturne.

- « Moi, dit-il, qui rêvais d'être parmi vous pour chasser l'ennemi hors de France, je dois rester au village, réduit à garder un troupeau de moutons ».
- « Nous pouvons changer de place, propose Double Mètre »
- « Laisse-moi finir de lire les conneries du cousin, tu causeras ensuite. »
- « Ecoutez-ça, les amis ! Je sais, pour l'avoir lu dans la presse, que bien qu'au danger, vous ne vivez que dans l'attente de partir à l'attaque et poursuivre l'ennemi dans sa retraite. Vous piétinez sur place, en attendant l'ordre d'attaquer qui ne vient pas. »
- « Tu parles, le gonze s'il est blindé, il a dû lire ça dans la gazette et il recopie ! Dis-donc, ton cousin, il serait pas tombé sur le crâne, des fois ? »
- « Ben, vous le connaissez pas, moi, je le connaissais, mais pas de cette façon. Ce qu'on peut être patriote à l'arrière ! Continuons son récit jusqu'au bout, faut bien savoir ce qu'il a dans les tripes ? Ecoutez-voir la suite :

« Espérez, les amis, il est question dans les journaux, d'une préparation, quelque chose de formidable, du jamais vu, qui doit balayer le sol National, écrasant tout sur son passage. »

- « Eh bien ! mon vieux, ne peut s'empêcher de gueuler Bébert, l'est fondu ton cousin ? Qui qui lui a bourré le crâne à ce patriote Manqué ? »
- « Il est plus bête que je ne croyais, ajoute son parent, comme corniaud on ne fait pas mieux, susurre Lulu. »
- « Et comme andouille, c'est le roi, conclut le marseillais ! »
- « Oui, mais, propose le Corse, il faut lui écrire et le remercier, comme il se doit, l'instituteur fera le brouillon que tu recopieras. J'espère qu'il comprendra ! Ainsi fût fait ! En voici à peu de choses la traduction :
-

« *Mon très cher cousin,*

C'est des tranchées de première ligne, que je te fais parvenir ces quelques mots.

Tout d'abord, permet-moi de te remercier de ta dernière lettre et des paroles réconfortantes qu'elle contenait.

C'est surtout cette bouffée de patriotisme que révèle ton âme, qui nous a le plus touchés en plein cœur, et sans la réaction du caporal, maître de l'escouade, et responsable de nos vies, nos camarades ne parlaient rien moins que d'aller cueillir dans leur lignes quelques Fritz, qui somme toute, ne sont pas bien dangereux.

Il a fallu toute mon énergie pour les arrêter, mais ce n'est que partie remise.

C'est d'ailleurs moi-même, cher cousin, qui suis chargé de la mission dont tu liras le détail dans cette même lettre.

Départ à la nuit, sans fusil, ni équipement, un simple poignard entre les dents.

Arrivés dans leur tranchée, nous ramenons chacun notre prisonnier qui ne se fera pas prier pour nous suivre, étant donné les boules de pain et de chocolat qu'on leur offrira. Comme ils ont faim, ils n'hésiteront pas à nous suivre.

Quel dommage que tu ne puisses pas être présent, du premier coup, tu gagnais tes galons de caporal et la médaille militaire. D'ailleurs, tu dois lire les récits dont je te parle dans les journaux, il y a tellement de volontaires pour venir chez nous, qu'on est oblige d'en refuser !
Au moment où tu recevras ma lettre, notre mission sera terminée, grâce à la chaleur de tes encouragements.
Tu me demandes des détails sur notre vie aux tranchées, eh bien, songe qu'elle n'est pas si mauvaise qu'on voudrait bien le faire croire. Il y a eu beaucoup de changements depuis l'hiver dernier, des travaux gigantesques ont été faits, rendant le séjour, non seulement agréable, mais envié, à telle enseigne qu'à la relève, il arrive parfois qu'on refuse de partir au cantonnement.
Alors qu'autrefois nous grelotions, voilà qu'à présent le cauchemar est terminé, la chaleur est partout, les tranchées bétonnées et recouvertes d'un genre de toit, où lachaleur est concentrée.
Tous les dix mètres, un braséro, non pas pour le chauffage, mais simplement pour cuire les aliments.
De plus, la nourriture est excellente et variée, des couchettes sont à notre disposition, lorsque nous ne sommes pas de service, le café contenu dans des bouilloires, est maintenu chaud et chacun se sert à sa façon.
Un tonnelet de gnôle pourvu d'un robinet, permet d'arroser le café quand l'envie nous en prend, tu parles d'une Nouba !
Surtout, n'ébruite pas notre bien-être aux tranchées, ce serait alors une avalanche de volontaires qu'on ne pourrait arrêter.
Que les embusqués restent à l'arrière, nous n'en voulons pas, l'honneur sera pour nous, les médailles garniront nos poitrines, sans compter la galette qui est à présent appréciable ; de quinze sous par jour qu'on avait, nous sommes, à présent, à douze francs
Quelle débauche, lors de nos permissions, l'argent plein les poches, notre avenir est assuré.
Comblés sur tout, nous ne demandons qu'une chose : que la guerre continue ! Pense donc, si elle terminait demain, que ferions-nous ? Plus l'habitude du boulot, gâtés, pourris, non, que ça dure !
Je sais qu'à la lecture de ma lettre, tu vas récidiver auprès du Major pour qu'il daigne te reconnaître « Bon pour le service armé ».
Je le souhaite de tout mon cœur, mais ne tardes pas si tu veux profiter de l'occasion, la vie est belle ici !
Je te plains, ta place n'est pas aux champs avec ta volonté de servir la Patrie.
Elle est ici avec nous, afin que tu puisses cueillir les lauriers de la VICTOIRE qui nous attend.
Mes camarades me chargent tous de leurs meilleurs sentiments envers toi, ils pensent aussi qu'avec ton intelligence tu graviras facilement tous les échelons de la hiérarchie pour finir la guerre avec plusieurs ficelles sur les manches.
Courage donc, cher cousin, et active ta venue avant qu'il ne soit trop tard.
Les Allemands sont au bout du rouleau, plus rien à bouffer, ils se rendent en nombre, tellement, que nous n'aurons plus aucun mérite de les avoir chassés de notre sol.
Je termine, cher cousin, nous t'attendons pour l'hallali !
A bientôt de tes nouvelles.
Ton cousin dévoué.
EMILE.

COMPTE-RENDU D'UNE PATROUILLE

Par un après-midi de mai 1915, trois camarades et moi-même, sommes désignés pour accomplir une patrouille jusqu'aux lignes ennemies.

Ce sera pour le soir, l'heure étant laissée à notre convenance. Nous ne sommes pas des volontaires, mais désignés d'office, ce qui ne nous réjouit pas d'être les acteurs, sachant par avance le danger couru pour une pareille tentative.

La consigne est la suivante : se rendre compte de visu de ce qui se trame dans la tranchée ennemie de première ligne. C'est court et net, mais pas sans danger.

Les ordres étant ce qu'ils sont, nul n'a le droit de les contester, et encore moins de les enfreindre. Inutile de discuter du « pourquoi » et du « comment », ça n'avancerait à rien, sauf de mettre les nerfs en boule ; or, il faut, pour de pareilles missions, avoir la tête vide tous soucis, et surtout, un repos moral. Un caporal sera le chef de plus, c'est un rusé, et surtout très prudent.

Nous avons tout l'après-midi pour mettre au point notre projet. Nous étudions le meilleur moyen d'arriver aux lignes ennemies avec le minimum de risques.

Un regard sur le secteur nous montre sur la droite, un endroit où les défenses sont plus clairsemées, c'est donc de ce côté que partira la patrouille.

Entre les deux lignes de tranchées, françaises et allemandes le terrain est truffé de toutes sortes de défenses : ronces, barbelés, oursins, chevaux de frise, bref, d'un amoncellement de fils de fer, sur lesquels on risque de choir.

De plus, du côté allemand, des clochettes de mouton sont pendues aux barbelés pour donner l'éveil en cas d'attaque. Toutes ces défenses sont d'autant de points à résoudre, sans compter, bien entendu, les mines à fleur du sol sur lesquelles on risque de sauter.

C'est donc une bien vilaine histoire que d'essayer de percer le mystère qui règne chez l'ennemi. L'heure prévue pour le départ sera minuit, heure à laquelle la lune aura disparu, et coïncidant généralement avec le repos des combattants.

Comme tenue : pas de capote, veste et pantalon seulement, sans équipement. Seul, un poignard sera notre unique défense.

Inutile d'ajouter que les heures qui vont s'écouler avant le raid vont être tristes, si l'on songe au danger encouru.

Pour éviter cette songerie, rien ne vaut un bon roupillon c'est et que nous ferons en attendant l'heure H. Une dernière consigne : pas un mot ne doit être prononcé.

En cas d'alerte, rester immobile et attendre... Le sommeil a pris possession de nos corps, un ronflement sonore s'étend dans la tranchée (c'est du moins ce que nous ont affirmé nos camarades après notre retour...)

L'heure H a donc sonnée. Réveillés à demi, il nous faut un moment de réflexion avant de revenir à la réalité. Et c'est le départ.

Le caporal en tête, a franchi le premier le parapet et se trouve allongé à quelques mètres plus loin, il attend notre présence.

Nous y voilà. La distance à franchir n'est que d'une vingtaine mètres environ, mais... dans quelles conditions ! « La marche rampante ». Que ceux qui ont vécu ces heures me comprennent !

Cette marche ainsi appelée, consiste à labourer le sol par un mouvement de reptation du corps ; non seulement c'est pénible, mais encore dangereux, car les obstacles semés sur le parcours seront du difficilement écartés. Et ces obstacles sont nombreux, très serrés et surtout très accrochants.

Suivant le cabot (je touche ses chaussures), la reptation commence, et mes suivants imitent mon geste. Tels des serpents, nous ne faisons aucun bruit. Les premiers mètres sont aisément franchis, ce n'est que le commencement, et nos forces sont intactes.

Les défenses artificielles de notre côté ont été écartées sur la gauche, de façon à laisser un passage libre. Notre chef s'est arrêté soudain, je lorgne vers lui, mais je n'y vois goutte, tant la nuit est sombre. Je ne lâche pas son godillot qui me sert de repère, les autres en font autant, c'est le seul moyen de ne pas s'égarer.

Trois quarts d'heure se sont écoulés, et notre avance n'est que relative. C'est que notre numéro un, doit nous ouvrir un passage, et cela demande, et du temps et de la patience. Les nerfs sont à fleur de peau, et le moindre bruit de notre part risque de nous attirer des ennuis : fusillades, fusées, etc... ce qui n'arrangerait pas la situation !

Immobiles pendant un certains temps, je pense à celui qui me précède. Que fait-il ? Je n'en sais rien. Y-a-t-il un obstacle à franchir ? Le mystère est total. Nous ne sommes qu'à mi-chemin et le plus dur reste à faire. Un mouvement en avant se dessine, le godillot s avance lentement, un frôlement à ma chaussure me fait connaître que ça suit partout. Le calme règne, rien n'a dû éveiller l'attention de nos voisins, car ils ne se manifestent nullement. Cela nous rassure.

Puis, un bruit sec vient de résonner dans la tranchée ennemie. Nous avons compris : C'est une fusée blanche, lancée au hasard par les veilleurs de nuit pour s'assurer que rien ne trouble la paix du secteur.

Déployant sa corolle, elle se balance au gré du vent et vient choir sur le terrain où elle s'éteint lentement.

Prenons garde à ne pas être repérés... Et notre marche rampante se poursuit lentement mais sûrement, avec des alternances de repos.

A cette cadence, nous devons prévoir une tâche longue et dure !

Les deux tiers du parcours ont été accomplis, rien ne trouble la paix, les veilleurs sont à leurs postes, n'en doutons pas ! Ce n'est plus à présent qu'un long calvaire qui se déroule, les coudes et les genoux sont à nus, la reptation ayant usé le drap. C'est donc la partie charnue qui va s'émousser. Chaque mètre parcouru est autant d'efforts et de souffrances.

Une halte. Qu'y-a-t-il ?

Immobiles, le souffle court, nous entendions un remue-ménage en avant. Qu'est-ce ? Aucun de nous ne peut savoir. Seul, celui qui nous conduit pourrait peut-être nous renseigner! On entend dans la tranchée ennemie un va-et-vient incessant prouvant que les allemands sont en train de préparer quelque chose. Mais quoi ?

Les minutes sont longues. Rien ne transpire de ce qui se trame à côté, et pourtant, nous aimerions tant savoir !

Une fusée rouge s'élève dans les airs. Celle-là demande le soutient l'artillerie. Elle ne nous concerne pas, elle est destinée à diriger le feu ennemi sur un convoi de chez nous à l'arrière.

C'est une batterie de 77 qui tire au loin. Cela nous rassure, pensant que nos voisins ont l'esprit ailleurs.

La marche a repris. J'aperçois presque une portion de tranchée, le cabot étant devant moi a dû repérer aussi cette ligne. Toute réflexion faite ce n'est qu'un boyau reliant leur première et deuxième ligne. Quant à ce qui se passe en avant, c'est le noir.

Mon cabot a franchi le peu de terrain qui nous sépare d'eux. Immobile, il attend, quand un bruit suspect nous parvient.

Une fusée blanche, celle-là, virevolte sur le secteur, éclairant la scène comme en plein jour. Nous a-t-on vus ? L'attente est mortelle. La sueur perle à nos fronts, les tempes battent la mesure à tel point qu'on s'imagine que l'ennemi entend les battements. C'est un phénomène de la peur. Nous sommes à la merci d'un rien qui peut nous être néfaste.

Dans un secteur vierge de combats, nous serions vite repérés, mais ici ce n'est pas le cas, les évènements qui s'y sont déroulés ont été tellement nombreux que des cadavres

pourrissent entre les lignes, et c'est parmi ces macchabés que nous passons inaperçus en «faisant les morts ».

De plus, de nombreux cratères creusés par l'explosion d'engins tous calibres nous offrent, en cas de nécessité, un abri précaire, certes, mais parfois assez vaste pour nous préserver des balles.

Un coup de feu vient de retentir pas loin de nous, C'est sans doute un guetteur qui, peu rassuré sur cette sombre nuit, vient de tirer au hasard, afin de montrer qu'il veille. N'ayant pas de récidive, nous en déduisons que nous ne sommes pas repérés.

Combien de temps encore allons-nous rester en attente ? Frôlant la chaussure du chef, je lui demande par morse ce que nous attendons. Pas de réponse, bien entendu, mais un geste du bras me demande d'avancer à sa gauche. La main de mon camarade serre la mienne, je jette un coup d'œil en avant et distingue des ombres occupées à certains préparatifs, destinés probablement à un emplacement de lance-torpilles, d'un nouveau genre.

Dès lors, notre présence en ces lieux est superflue, nous devons sans tarder rétrograder en direction de nos lignes.

Le retour n'est pas facile. Le dernier doit prendre la tête, en suivant l'itinéraire déjà parcouru. Et la pluie, cette maudite, se met la partie, d'abord fine, puis par averses successives. Voilà notre chance, il ne manquait plus qu'elle !

Nous ne sommes qu'à mi-chemin du retour, quand un suspect se déclenche près de nous. C'est un bruit de casserole, de tintamarre causé par une boîte vide, remuée par qui ? On n'en sait rien. Nous restons cois et attendons.

Une fusée s'élève à nouveau, elle voltige sur nos têtes, éclairant le secteur sur lequel reposent quatre hommes haletants. Nous a t-on repérés ? On serait tenté de le croire, car le coup de feu est dans notre direction, la balle passe lugubrement au-dessus de nos têtes

Immobiles, retenant notre souffle, nous ne sommes pas rassurés sur la suite ! Un peu plus tard, résonne encore un autre coup de feu qui se perd dans la nuit. Puis, soudain, un silence de tombe. L'alerte a été chaude. Nous reprenons courage en même temps que notre reptation.

C'est alors un bruit sourd. Pas d'erreur, c'est une « torpille volante », monstre de fer et de feu, qui vient d'être lancée.

D'un seul bond de tigre, nous plongeons, tête première dans une de ces cavités, un de ces cratères creusés par les obus de gros calibres, et nombreux dans le secteur. L'explosion se produit effroyable, perçant les tympans, crac, crac...

La tête enfouie dans la boue, on entend passer au-dessus, des morceaux de métal capables de déchiqueter un être humain sans que 1'on puisse en retrouver les traces. Pas de blessés, mais les visages sont recouverts de boue, de suie noire et gluante. Bigre, activons le retour, sinon, nous y resterons tous.

Ce retour s'effectue lentement, trop lentement à notre gré, et la raison en est l'obstruction d'un passage par le souffle de l'explosion qui a barré le chemin.

Heureusement, le cabot s'étant, par précaution, muni d'une cisaille, a tôt fait de faire disparaître ces obstacles.

Après le cisaillement de ces pieuvres géantes, la route est libre, la liberté est au bout. C'est enfin la chute dans notre tranchée, reçus par des camarades qui ont suivi de loin l'explosion.

- « Eh bien, les gars, on ne vous attendait plus depuis longtemps ! Comment avez-vous fait pour rester aussi longtemps absents ? »
- « Oh ! des nèfles, les enfants, laissez-nous respirer un instant, Puis, regardez dans quel état nous sommes ? »
- « Oui, allez vous nettoyer et vous reposer, ajoute l'adjudant, mais, auparavant, le caporal ira faire son rapport au Capitaine qui l'attend avec impatience ! »

- « S’il est impatient, réplique le cabot, il n'avait qu’à s’y rendre hi même. Non, mais des fois, il se figure sans doute que des corvées pareilles sont de tout repos ? Regardez donc, les gars ? Plus de genoux, Plus de coudes, qu’en pensez-vous ?

Après un premier nettoyage avec les moyens du bord, c’est-à-dire avec rien, les crottes de boue ayant disparu, notre caporal se présente au rapport de notre chef, qui, apres l’avoir écouté avec bienveillance, le propose pour la Médaille Militaire. Quant aux autres, une simple croix de Guerre les récompensera, ce qui n’empêchera pas certains gradés, n’ayant vécu la patrouille que loin du danger, d’obtenir par la suite, un avancement et parfois la Légion d’Honneur !

- « Après cela, dit l'un de nous, tirez en la conclusion »
- « Elle est simple, ajoute un second « Bien faire et laisser braire ! ». Autrement dit, plonger dans un entonnoir et attendre les événements, la récompense ne valant pas le risque à courir ! »

EXECUTION CAPITALE

- « Debout, là-dedans, et rapidement. Dans cinq minutes, rassemblement ! »

Cet ordre brutal, jeté pêle-mêle dans le cantonnement d'une voix autoritaire, vient troubler le repos de nous tous, tel un chien dans un jeu de quilles !

Bien qu'impératif, l'ordre reste lettre morte. Il est vrai qu'on a tellement l'habitude d'être commandés plutôt grossièrement, que cela ne nous surprend plus.

Celui qui est venu troubler la paix des dormeurs n'ayant pas obtenu satisfaction, récidive son appel avec des menaces de prison ou de jours de tranchées supplémentaires. Dès lors, les dormeurs se vengent de la « gueule » : « Ta gueule bébé », « Tue-le, le mec », « Ah le salaud qui vient nous casser les pieds » hurle une voix venant du grenier.

- « Qui est-ce qui se permet d'injurier son adjudant ? »

Aucune réponse à la question, mais les rires fusent de toutes part, ce qui le rend plus agressif. Les godillots et les boîtes de conserve vides voltigent dans la direction de l'intrus qui, impassible, laisse passer l'orage. Ce n'est pas la première fois que ça lui arrive. Il n'est pas mauvais, mais il doit faire exécuter les ordres et il le fera.

Dans ce but, il prend la parole d'un ton paternel. C'est le seul moyen de venir à bout de l'intransigeance des hommes de la Compagnie. Le revirement est automatique : chacun s'affaire a ses préparatifs, et un quart d'heure après, la compagnie est alignée devant le portail de la grange.

- « Est-ce une corvée demande l'un de nous ? »

Personne n'en sait rien. Il n'y a plus qu'à attendre.

Un loustic, plus documenté sur le sujet, suppose que nous allons cantonner plus à l'arrière, en vue d'un grand repos, qui serait le bien venu !

- « Pourquoi nous ferait-on lever si matin, si ce n'était pour aller ailleurs ? »

Le Marseillais ne voit pas les choses sur le même plan.

- « Ne crois pas ça, mon vieux, j'y crois pas, ce serait pour faire des corvées que ça m'étonnerait pas ! »
- « Y peuvent pas nous foutre la paix, ajoute Bébert ? »

Santoni est de l'avis de ces derniers : ils sont casse-noisettes quand ils s'y mettent. Pourquoi qu'ils nous laisseraient pas roupiller tranquilles ? »

- « Ils te laissent pas roupiller parce qu'il faut qu'ils t'emmerdent, t'as pas compris encore depuis que t'es ici ? »

C'est Lulu qui a craché le morceau, résumant ainsi l'avis de tout le monde. Seul Double Mètre n'a encore rien dit, occupé qu'il est à chercher sa pipe dans une de ses profondes. Il est quatre heures du matin, et dès lors qu'il est levé, il ne peut s'empêcher de fumer.

- « Ah ! la voilà, dit-il en montrant l'objet de ses rêves, je croyais l'avoir perdue dans le fumier qui nous sert de couchette. »
- « Alignez-vous à droite, clame l'adjudant. Fixe. Repos. Laissez les sacs à la grange. »

Un moment après, nous défilons en silence dans les rues nocturnes du village.

- « On dirait un enterrement, murmure Teyssère ! »

Il ne saurait mieux dire ! Parvenus à la sortie du patelin, des préparatifs s'effectuent. Qu'est-ce que c'est ? Nul ne le sait, les ordres sont jetés à voix basse, des brancardiers sont là... les troupes forment le carré . . .

- « Ah bon, me souffle mon voisin, j'ai compris. Sans doute quelques dégradations militaires ! »
- « Hum ! je crains le pire ! »

En effet, les symptômes sont significatifs et ne trompent personne. Les piquets de bois fixés en terre, à égale distance, les uns des autres. Il y en a cinq, il y aura autant de fusillés !

- « C’est une exécution capitale qui se prépare, me dit Esther ! »

Ça ne fait aucun doute, en effet. Un fourgon militaire s’arrête tout proche. Trois hommes en descendent, placés au centre du carré.

Le colonel, la tête haute, prononce quelques paroles avant de lire sa sentence d’une voix qu’il voudrait ferme, mais où l’on distingue un tremblement. Les mots « Honneur » «Patrie », « Drapeau » sont jetés à la face des condamnés, puis : « Au nom du Président de la République et en vertu des pouvoirs qui nous sont conférés » . . . ces hommes-là sont condamnés à la DEGRADATION MILITAIRE.

- « Fermez le ban ! » Suivent la disparition des boutons et autres accessoires aux capotes, puis la disparition . . . des condamnés . . .

Un moment après, un deuxième fourgon apparaît, laissant descendre cinq hommes de troupe, tous jeunes.

Je passe sous silence les préparatifs funèbres, les paroles du colonel et voilà ma section formant le « peloton ».

Livides sont les condamnés, livides sont aussi ceux qui forment le « Peloton d’Exécution ».

- « Présentez armes ! » L’heure est grave, les troupes formant le carré sont au garde à vous. On distingue des tremblements pendant le garde à vous.

L’officier commandant le peloton, d’une voix qu’il voudrait ferme, naturelle, donne l’ordre : « En joue ».

Il abaisse son sabre, une détonation retentit, cinq corps sont affaissés, c’est une partie terminée !

Seul, reste à donner le « coup de grâce ». Notre camarade sous-officier dont je tairai le nom, est désigné pour cette triste corvée. Ce sera en détournant la tête qu’il exécutera la pénible mission.

Il était temps. Sa pâleur faisait craindre le pire, la syncope. Pendant toute la journée du lendemain, ses traits demeurèrent tels que la veille.

- « Ben, je préférerais encore être au danger que d’assister à pareille fête, lance Lulu ! »
- « Ça devrait pas être permis, ces choses-là, ajoute un second. »
- « C’est pour l’exemple, gronde Robert. Et dire que si l’on appliquait le règlement à la lettre, j'en connais qui . . . Chut . .. ».

Un moment de cafard devrait être pardonné à des hommes vivant comme des bêtes fauves. Non ?

TRISTE PERIODE HIVERNALE

L'hiver 1915-1916 est très rigoureux en ce sens que rien, ou presque, n'a été fait pour améliorer le séjour aux tranchées.

La pluie ne cesse pas, pour ainsi dire, de tomber en abondance. 0n compte en moyenne vingt jours par mois, et si l'on considère que les jours sont de vingt quatre heures pour les occupants, cela donne une idée à peu près exacte de ce que peuvent endurer des êtres humains dans de pareilles conditions d'inconfort !

La boue, cette calamité, est la même que la précédente de l'hiver 1915, collante, gluante, adhérant aux chaussures comme les poux adhèrent à nos corps.

Les parapets s'effondrent sous cette pluie diluvienne, c'est une coulée de terre pareille à la lave des volcans en éruption.

Les vêtements trempés doivent être supportés pendant quatre jours sans pouvoir y porter remède. Le repos des hommes, après le tour garde au créneau ou au poste d'écoute ne peut se faire que dans un abri ou cagna. Or, ces abris sont à l'état de décrépitude. Aucun remède n'a été apporté à leur entretien, et pour la plupart, ils menacent de ruine.

Ce ne sont pourtant pas les matériaux qui manquent. Il y a un dépôt à proximité des lignes, mais, défense d'y toucher sans ordres, et ces ordres ne seront jamais donnés. Toute cette pagaille, c'est bien l'armée !

Cela me porte à raconter un épisode du début de l'hiver 1915 où ayant reçu ordre de cantonner sur place dans un bois à côté des tranchées, notre commandant de compagnie nous pria de nous mettre au travail sans retard, en vue de la construction d'abris, dans lequel nous séjournerions, chacun dans celui qu'il aurait creusé et aménagé.

Avec un camarade, charpentier de son état, nous décidâmes de nous abriter le mieux possible. Quatre jours après, nous possédions un abri « Palace », si on le compare à certains qui n'étaient qu'à l'état de projet.

Satisfaits de nous-mêmes, n'ayant marchandé ni notre temps, ni notre peine, nous fûmes classés n° 1 par notre chef, et félicités. Merci pour cet honneur !

Hélas, huit jours plus tard, sans préavis aucun, nous dûmes évacuer « l'appartement » pour faire place au chef de bataillon !

Remerci ! Nous avons compris. Jamais pareille aventure ne se renouvellera. Face au « Général Hiver », nous ne pouvons que nous incliner et en supporter tous les maux.

- « Pourquoi, demande l'un de nous, au lieu de critiquer les boches à propos de leurs bottes, ne pas nous en offrir une paire ? Il ne suffit pas de critiquer, mieux vaudrait reconnaître la supériorité de ce genre de chaussures sur nos godillots qui prennent l'eau de toutes parts ! »

Il est vrai que les « donneurs de conseils », bien au chaud dans leurs bottines, se croiraient déshonorés de doter l'Infanterie Française d'une paire de bottes à chaque homme ! C'est le vœu le plus cher demandé par les combattants, mais c'est en vain qu'on réclamera. Nous aurons beau expliquer que les godillots dont nous sommes affublés ne peuvent être ôtés des pieds pendant le jour en ligne sous peine de ne pouvoir être remis, et qu'une paire de bottes serait la bienvenue, rien n'y fera. Nos appels resteront lettre morte.

- « Autant dire qu'on se fout de nous, résume un exalté ! »

Il en sera de même pour l'habillement ; ces peaux de bique mises à part, rien ne sera fait pour améliorer la résistance au froid. Quelques passe-montagnes trop grands, tricotés à la hâte - et sûrement payés très chers - nous parviendront bien, mais ce seront des chiffons gênant plutôt la vue.

Quant aux chaussettes de laine, l'arrière et les embusqués au cantonnement seront servis les premiers, il ne restera plus que quelques échantillons sans valeur, dont personne ne voudra.

Les gants seront rares, seuls, quelques mouflons arriveront jusqu'à nous et seront inutiles, nous mettant dans l'impossibilité d'appuyer sur la gâchette.

C'est bien la foire d'empoigne pour les non-combattants. Quant aux vrais, ceux qui ont besoin de tout, rien ne leur sera accordé.

Des jurons sortiront de nos poitrines, lancés contre ceux qui se moquent de nous. Ce sera le seul moyen d'évacuer la bile qui s'amasse à l'intérieur des corps.

Et l'on dira sur les journaux que le peuple est avec nous, que le combattant mérite l'admiration du monde entier ! Bobards que tout cela ! Mieux vaudrait s'occuper sérieusement de ce qui se passe et rechercher le bien-être pour ceux qui ne ménagent, ni leur temps, ni leur peine, ni leur sang.

Nous sommes là, quelques-uns ayant vécu la Grande Aventure, à citer les noms de camarades disparus depuis le début de la guerre …

A la Compagnie, nous ne sommes plus que trois rescapés, c'est une référence, je crois, non ? Arriverons-nous encore intacts à la fin des hostilités ? C'est la question que l'on se pose. La réponse devrait être négative, le danger étant journalier et toujours croissant ! Mais on ne peut présumer de l'avenir. Qui sait ? Une blessure légère serait la bienvenue, mais on n'a pas le choix ... Ce serait la seule chance de sortir de l'impasse, considérant que la maladie n'a aucune prise sur des êtres vivant à l'état de sauvages. Chère blessure, soit la bienvenue. C'est le vœu d'hommes dont la raison menace de chavirer.

Qu'on pardonne à des êtres préhistoriques de semblables pensées !

Et de discuter entre nous, sous la pluie incessante, tout en observant le secteur.

Les heures sont longues et mortelles. Nous avons, pour nous, la jeunesse qui nous permet d'espérer, sans cela l'avenir paraîtrait sombre.

- « Et c'est quand qu'on sera relevés ? ». C'est Pellat qui pose la question.
- « En principe, nous devrions terminer la nuit prochaine, mais… »
- « Qu'est-ce donc que ce mais ? »
- « Eh bien, on ne sait jamais, la pluie peut empêcher la relève, ou tout au moins la retarder, et un retard dans l'horaire, nous porterait à l'aube ».

Or, à cette heure-là, pas de relève possible sous peine de carnage. Espérons quand même !

Notre causerie est coupée par la venue de l'adjudant qui, un papelard à la main, et me désignant du doigt, me dit :

- « J'ai le plaisir de t'apprendre que tu es permissionnaire pour la deuxième fois. »
- « Merci pour la surprise, et c'est pour quand ? »
- « Demain ou après demain au plus tard. »
- « Ça alors, ça me fait plaisir. J'espère être plus heureux qu'à la première ! »
- « Je sais, me répond l'adjudant, espérons que celle-là te sera salutaire. »

La pluie a cessé pendant la nuit, la relève se présente, exacte à l'horaire ; ce sont des piétinements sur place, tels des chevaux piaffant à l'écurie. Ce ne sera pas facile de se croiser dans les boyaux occupés par plusieurs compagnies, dans une pareille bouillasse !

Le départ est donné pour le retour au cantonnement, les croisements sont difficiles, les jurons jaillissent à tous propos : « Enfant de salaud, tu prends mes pieds pour qui ? », « Rentre donc ton bide, vieux crapaud ! », « Qu'as-tu bouffé pour l'avoir si gros ? », « Y a pas lourd dedans mon pote, y a plus que de l'habillement. »

Les quolibets se croisent, la réponse est rapide, les mots doux font fureur, mais tout cela ne va pas loin et ne blesse personne.

- « Dis-donc l'enflé, vaux mieux ces blessures-là qu'un 210 sur le crâne »
- « Certainement, mais à choisir, je prendrai un tout petit morceau de métal dans la quille ! Tu parles si je dégoupillerai sur une patte ! »
- « C'est bien le moment de plaisanter, alors qu'on est comme des bêtes de somme ! »

- « T'en fais pas vieux, on est de la classe ! »
- « Pour aujourd'hui, oui, mais dans quelques jours, faudra remettre ça. »
- « En attendant, prenons le temps comme il vient, et dis donc, des fois que t'aurais un restant de pinard, dans ton bidon, vaudrait mieux que tu me le passes, t'en trouveras au patelin! »
- « C'est une idée, vieux crabe, voilà tout ce qui me reste, bois-le ou transvase-le dans ton bidon. »
- « Voilà qui est fait, c'est gentil à toi et si j'osais, je te demanderais encore si tu aurais pas, des fois, une toute petite gorgée de gnôle ? »
- « Enfant de putain, tu veux me dévaliser ? Tiens, y en a encore près d'un quart. »
- « Et au revoir les amis, le bonjour chez toi ! »

L'on repart chacun dans sa direction, la relève vers les tranchées, les autres vers le patelin.

Au petit jour, nous arrivons enfin aux environs de Toul.

- « Diable, on est venu bien loin cette fois-ci. Que se passe-t-il ? »

Une heure après, nous cantonnons à Bruley sur les Côtes de Toul. Ce sera le grand repos, et voilà bien ma chance de partir en permission, alors qu'on va se reposer. « Bon, allons en perme, nous verrons ensuite. »

AU GRAND REPOS

J’arrive de permission pour la deuxième fois, écœuré par la vie qui se déroule à l'arrière, et où les embusqués sont nombreux et règnent en maîtres.

Mon régiment, cantonné à Bruley, petit village sur les coteaux de Toul, est là depuis mon départ pour la perme.

Ce gentil petit bourg produit un petit vin pétillant, dont nous apprécions la finesse et la saveur.

Le panorama qui se déroule à nos pieds est magnifique. D’un coup d’œil, on embrasse toute la vallée, face à Metz, dont le bois de la Reine couvre une grande partie du terrain. On distingue les quelques villages qui nous ont servi de cantonnement, Ansauville, Gros Rouvres, Bernécourt, Novrant aux Près, etc . . ., et plus près de nous, Ménil la Tour et Royaumez.

Les tranchées ennemies dominent les nôtres, nous montrant un spectacle de feux d’artifices. On entend les chutes d’obus de tous calibres, dégageant une épaisse fumée, un grondement ininterrompu qui ressemble à un roulement de tonnerre.

D’où nous sommes, le spectacle est merveilleux pour les spectateurs que nous sommes, mais pour les camarades qui y séjournent, mieux vaut ne pas en parler, nous connaissons la musique !

- « Tiens, voilà les fusans, c’est du 77, raconte Lulu, et cette fumée noirâtre, c'est du 210 dont on connaît le bruit et les effets. Pauvres amis, vous n’êtes pas à la noce, si j'en crois le vacarme et quel calvaire vous devez endurer, ajoute-t-il ? »
- « Ce bruit déchirant le tympan, ça, c'est une torpille volante. Viens, dis-je à Lulu, laissons cela, nous savons trop ce que c’est pour l’avoir vécu. J’ai l'impression que notre nouveau secteur sera peut-être encore plus effrayant ! »
- « Que crois-tu qu'il va nous arriver ? »
- « Eh bien, je crains une visite (non de courtoisie), en direction de Verdun ! »
  Lulu est tout pensif et surpris par ces mots.
- « Tu crois qu’on ira là-bas ? »
- « Je le crains, et je voudrais me tromper, mais les évènements qui se déroulent ont pris de l’ampleur depuis le 21 février. C'est, croit-on. une attaque de grande envergure, dont doit dépendre le sort de la guerre. »
- « Dans ce cas, reprend le Lyonnais, m’est avis qu'on devrait profiter un peu du temps qu’il nous reste pour s'envoyer un festin pantagruélique qui nous ferait oublier les heures sombres que nous avons vécues, et celles que nous allons vivre. »
- « D'accord, mon vieux, rassemble toute ta smala : Teyssère, Martin, Bébert, etc, etc ... sans oublier Double Mètre. »
  Notre cantonnement est contigu à celui du paysan qui nous héberge.
- « Qu’allez-vous faire, interroge notre proprio ? »
- « Ben, répond Lulu, on va se caller les joues avec un tas de machins dont vous nous direz des nouvelles ! »
- « En quel honneur ce festin ? »
- « En l'honneur de la Fête qui se déroule à Verdun. Grand père, nous y sommes invités, c'est l'colon qui a reçu les cartes et nous ne pouvons refuser cette invitation, ne serait-ce que par politesse ! »
- « Pour cuisiner, les gars, vous avez notre cuisine à votre disposition, usez-en à votre guise. »
- « Merci, Papé, répond Pantin, d’une voix de stentor, vous nous ferez le plaisir de présider notre banquet, ainsi que Madame votre épouse. Le vieux est content, sa figure s’illumine à cette annonce et son « pif » change de couleur. Aurait-il compris ? »
  Nous verrons ça tout à l'heure.

A l'heure dite, la table est dressée, décorée avec soin. « On dirait une première communion » déclare Bébert, faisant allusion à la table sur laquelle sont posées quelques fleurs émergeant de récipients.

- « A table, annonce Bébert, il ne faut pas laisser refroidir le festin. »

Ce drôle d'homme, bien que petit, a un appétit d'ogre. Et le repas commence par des amuse-gueules en tant que hors-d'œuvre, qui disparaissent sans laisser de traces.

A chaque extrémité de la table, trônent, d'un côté, le Grand-père, et de l'autre, sa moitié, accorte Matrone qui ne s'en laisse pas compter par son époux.

Cette personne est plus grande que son mari, sa figure est légèrement ridée, la tête surmontée d'une charmante coiffure, ni poivre, ni sel. Son petit nez retroussé, frétille d'impatience, il rosit déjà. Serait-ce le parfum des vins qui le ferait frétiller ?

Nos deux hôtes font honneur au repas, les verres remplis se vident aussitôt. Pour peu que durent ces agapes, il y aura probablement un peu de vent dans les voiles !

Ce n'est pas un défaut, bien sûr, au contraire, cela nous fait plaisir. Les hors d'œuvres avalés, accompagnés de quelques bouteilles, n'ont duré qu'un temps. Il y a, sur la table, ce qu'en termes du Midi, on appelle « aïoli ».

Double Mètre assis à la gauche de la Matrone, veille à ce que le verre de sa cavalière ne soit jamais vide, d'ailleurs, cette dernière ne se fait pas prier pour lécher ces merveilles.

Quant au proprio, entouré par Bébert à sa droite et Lulu à sa gauche, il ne manque de rien.

Avec de pareils convives, nos invités ne souffriront pas, les assiettes seront garnies et les verres pleins. C'est le résultat du savoir-vivre « Paris-Lyon ».

- « Et ben, clame le Vieux après avoir goûté à l'aïoli, c'est bon, ce truc-là, c'est tout simplement délicieux, quoique un peu trop d'ail ! »
- « Naturellement, répond Félicie (c'est le nom de son épouse), c'est justement un nom dérivé de l'ail, et ce goût particulier est tout naturel. »

Pantin surveillant le verre de son voisin, l'emplit à nouveau, ainsi que le sien et, se levant, prononce : « A la santé de nos amis ».

« A leur santé » ajoutent toutes les voix des poilus, on trinque ferme et les mâchoires reprennent leur mastication.

Le repas touche à sa fin, les langues se sont déliées, un peu pâteuses pour la plupart. De nouvelles bouteilles, cachetées, celles-là, apparaissent sur la table, les verres remplis sont vidés aussitôt.

A cette cadence, nous assisterons tout à l'heure à une véritable orgie.

Bébert, le boute-en-train, propose que chaque convive y aille de sa chanson.

« Il y va de notre honneur, ajoute-t-il, et je suppose qu'aucun de nous ne refusera. »

Pantin est désigné pour ouvrir les « hostilités ». Ce dernier, déjà éméché ne se fait pas prier : « Je vais vous chanter ce que je sais, et je ne sais pas grand-chose, mais tout de même, j'y va de ma romance : C'est une chanson égrillarde, conçue dans les tranchées, difficile à apprendre, ni à retenir :

« A nous Poilus qui sommes sur le Front,
Qu'est-ce qu'il nous faut comme distractions
Une femme, une femme.
Après la soupe et le rata
Qu'est-ce qu'il nous faut comme second plat ?
Une femme, une fe…e… mme . . . »

- « Et voilà les gars, au suivant de ces messieurs ! »

On applaudit à tout rompre, nos hôtes ne sont pas les derniers.

Bébert se lève à son tour et nous raconte en argot « la Vie à Montmartre ». Il le fait avec forces gestes à l'appui, casquette sur le coin de 1'oreille, foulard écarlate autour du cou,

il mime un apache sur le sentier de la guerre, rampant sur le parquet, un surin à la main, puis soudain, levant le bras, il fait le geste de planter son couteau entre les omoplates d'un adversaire imaginaire.

C'est du délire, bravo Bébert ! Tout le monde applaudit à cette prouesse, puis, chacun ayant chanté la sienne, c'est le tour de nos hôtes.

Le vieux est tout disposé à chanter son morceau, mais en solo, bien entendu.

- « D'accord pour le solo », répètent les voix, et le voilà qui commence :

  « *Quand il reviendra le temps des cerises.*

  Des cerises, des ceris . . .

  ah! merde alors, j'm'en souviens plus . . . »

Sa voix est devenue caverneuse, son nez a rosi comme une tomate, les paroles ne sortent que par monosyllabes et le voilà qui s'assied, ou plutôt, tombe sur sa chaise . . .

« L'a quêque chose dans le blair ! », émet Lulu

Son épouse rougissante intervient en sa faveur :

- « Laissez-le donc roupiller à son aise, j'ai l'habitude, ça lui arrive de temps en temps, ce n'est pas dangereux ! »
- « Bon, ajoute-t-elle, puisque mon mari fait défaut, et comme je ne sais pas chanter, j'vas vous faire un peu de musique. »

Elle se ramène avec un phonographe qu'elle installe sur une table, et en avant la musique.

C'est d'abord un morceau de la Paimpolaise, vieille rengaine chantée d'une voix nasillarde, puis, les Ponts de Paris, autre chanson connue, vieille comme Hérode, et enfin, une polka, qui a le don de mettre une nouvelle note à la fête. Les couples de Poilus tournent et les têtes aussi.

Bébert a invité sa protégée, Félicie, et les voilà tous deux à « polker». Ils forment un couple disparate, lui petit, assez mince, arrive tout à peine à la poitrine de la matrone, ce qui semble l'amuser.

Quelques minutes après, Félicie s'arrête, la main au front : « On dirait que j'ai la tête lourde, d'où cela peut-il provenir ? . . . »

- « De la boisson, murmure Double Mètre qui a entendu la question, après tout le liquide qu'elle s'est envoyé . . . »

Le phono s'est tu, et avec lui tous les convives, les uns dormant sur la chaise, d'autres ayant trouvé préférable de choir sur le plancher. Notre hôtesse a choisi le seul fauteuil disponible.

Quant au patron, contrairement à nous tous, il se réveille, jette un coup d'œil dans l'assemblée et s'adressant à sa moitié :

- « C'est une mauviette, pas capable de supporter un kilo de liquide, c'est-y possible d'être dans un état pareil ? »

  Le calme régnant dans la pièce, notre homme avise la bouteille de rhum encore debout - « Tiens, j'vas boire un coup, le nectar est délicieux. »

Il a fait bonne mesure, demi-verre dans lequel il ajoute plusieurs morceaux de sucre ; «Avec ça, rien à craindre, c'est tellement doux ! » Et il savoure avec délice le contenu de son verre.

Personne ne l'a vu du - moins, il le suppose - Pourquoi ne récidiverait-il pas ? Ce qu'il fait illico.

Tout d'abord, rien ne vient troubler le silence, mais au bout d'un certain temps, il passe ses mains sur ses yeux, un voile s'est formé, « Que diable, il n'y était pas tout à l'heure ! »

Ses yeux se ferment malgré lui, il lutte encore, mais en vain … Le sommeil a pris possession de son corps, un ronronnement doux et le voilà au Pays des Rêves . . .

Combien de temps a duré ce calme ? Nul ne saurait le dire, car tout le monde a dormi…

Un coup de clairon éveille l'assistance, puis la sonnerie se fait plus pressante (au pas gymnastique).

Dès lors, à demi éveillés, les hommes se lèvent en se frottant les yeux. Qu'est-ce ?

- « Allons, debout là-dedans ! »

C'est l'adjudant qui gueule : « Rassemblement sur la place publique, et au trot ! »

Pour une surprise, c'est une mauvaise surprise ! Fini le bon temps, adieu la fête, va falloir reprendre le collier, et quel collier !

Malgré toute la bonne volonté apportée à se rassembler, un temps s'écoule avant d'avoir pu rassembler ses idées. Des retardataires, il y en aura toujours, ce qui incite le sous-officier à activer le mouvement.

- « Allons, rassemblement sur la place publique, en tenue simplement, sans sac. »

Bon dans ce cas, rien ne presse. Et voilà le bataillon aligné, pour s'entendre dire de se tenir prêt à toute éventualité. Autrement dit : « En tenue, et défense de s'écarter des cantonnements. »

Compris. Nous avons compris. Pas la peine d'insister, nous sommes bons pour Verdun.

VERDUN

Avant d'aborder le dernier chapitre qui terminera ce volume, quelques notes au sujet de l'histoire de Verdun.

La Grande Bataille de Verdun fut une des plus grandes de l'histoire de la Guerre 14-18,

Commencée le 21 février 1916, elle dura près d'un an.

Elle se déroula sur un Front assez important, et dans des conditions difficiles pour nous Français.

La situation des armées en présence n'était pas égale ; les Allemands occupant tous les Hauts de Meuse, dominaient la situation et nous imposaient leurs lois.

Les combats qui se sont déroulés sans interruption furent les plus meurtriers de part et d'autres.

Quiconque était engagé dans cet enfer ne savait jamais quand il en sortirait et s'il s'en sortirait.

Les unités engagées n'étaient relevées qu'après avoir perdu environ 70 pour cent. Les moyens mis en œuvre pour la conquête de cette ville dépassent l'imagination. Des milliers de canons de tous calibres tonnaient sans interruption et malgré nos pertes sévères, l'ennemi ne progressa que lentement.

Comment les défenseurs de Verdun purent-ils résister à pareille avalanche ? Tout simplement en se faisant tuer sur place. Défense de reculer. Quel dilemme !

Malgré le courage et la ténacité des combattants, il y eut par moment, des épreuves douloureuses à supporter. C'était à se demander si la France parviendrait à endiguer le flot toujours croissant.

Des combats à l'arme blanche se déroulaient chaque jour, des tranchées prises et reprises plusieurs fois dans la même journée, les Forts de Vaux et de Douaumont subirent des assauts sans cesse répétés, pris, repris, ils restèrent malgré tout, le rempart de la Citadelle.

Décrire le courage des Poilus et les conditions d'existence dans ce qui restait des tranchées est impossible à imaginer. « Tenir coûte que coûte », telle était la consigne, et nul ne songeait à l'enfreindre !

Quant au ravitaillement en lignes, il ne fallait pas y compter, chaque homme étant porteur de ses propres réserves dès le départ du cantonnement. Malheur à qui, par mesure d'allègement, s'obstinait à faire fi des consignes données.

Aucun ravitaillement n'est prévu pendant le séjour en ligne (avis aux amateurs) !

DIRECTION " L'ENFER "

Rassemblés sur la place publique à Bruley (près de Toul), nous écoutons le commandant raviver la flamme de la Patrie « Honneur, Courage, Drapeau », en termes forts vifs. Il gesticule et parle avec son cœur.

- « Il est gonflé, le Commandant, murmure un des nôtres. On le verra bien quand nous y serons, peut-être crânera-t-il moins ? »

Pour le moment, il se dégage de sa personne un sentiment de patriotisme quand il prononce le nom si redouté de VERDUN.

Ce nom dont on parle depuis quelques jours dans le monde entier, jette un froid dans l'assistance. Ces deux syllabes évoquent pour nous l'Enfer de Dante.

C'est en effet, un enfer, si l'on en croit les communiqués parus depuis quelques jours où les combats n'ont pas cessé jour et nuit.

L'allocution de notre chef a été brève. Il ajoute, pour terminer. « Mes enfants, tenez-vous prêts à l'action, c'est un honneur pour nous que de chasser l'ennemi hors de France ! Je compte sur vous, comme vous pouvez compter sur moi » - < Rompez les rangs ! »

De retour au cantonnement, on s'interroge : « On y va les gars, nous n'avons plus que quelques heures avant le départ. »

Chacun se sert à sa guise, pantalon, veste, capote, godillots, sans oublier les trente deux paquets règlementaires de cartouches.

Après cette débauche, il reste encore autant de vêtements et chaussures traînant dans toutes les granges. C'est un gaspillage jamais vu depuis le début de la guerre. Nous n'avons pas de souci pour tout ce qui reste, rien ne sera perdu !

Equipés des pieds à la tête, nous n'avons plus qu'à attendre la distribution des vivres. Ça ne tarde pas, il y a à terre, des vivres pour alimenter, non pas un bataillon, mais un corps d'armée.

Chacun se sert copieusement pour qui n'a pas peur de se charger mais pour d'autres, ce sera le minimum, et ceux-là auront plus tard le regret de ne pas avoir obéi aux ordres donnés : « Aucun ravitaillement n'est prévu en ligne, les hommes sont tenus de pourvoir à leur propre ravitaillement. Avis aux amateurs. »

Pour ma part, je prends le maximum qui, plus tard, m'empêchera, peut-être de souffrir de la faim.

La revue de détail est passée par les commandants de compagnies. Tout est en ordre, il ne manque pas un bouton de culotte. « Rompez les rangs et défense expresse de sortir des cantonnements. »

- « Bon, voilà encore des conneries pour casser les pieds aux hommes. Ne pourrait-on pas foutre la paix à ceux qui ne demandent rien, et à qui on demande tout ? »
- « Et puis, reprend un second, si nous allons au casse-pipes, qu'on nous laisse vivre peinards en attendant d'y laisser les os ! »

D'une entente tacite, les chaussures neuves sur le sac ont disparu comme par enchantement. Dans le fond de la grange, personne ne s'occupera plus de nous avant le départ. Autant s'alléger tout de suite.

La nuit est venue, et avec elle, le cafard. Allongés sur la paille, le sac servant d'oreiller, nous sommes des futurs condamnés à mort.

Interdiction formelle de se déshabiller, ce qui n'empêche pas les ronflements sonores d'une grande partie de nous tous. Certains s'éveillent en braillant, ils ont des cauchemars en pensant à ce qui nous attend . . .

Le jour point à l'horizon, quand une voix éraillée gueule : « Debout, là-dedans ! »
C'est encore l'adjudant, pauvre chien de quartier, celui qui, en temps normal, nous sert de distraction.

Sa voix est couverte aussitôt par des cris, sifflets, etc ... « Peux pas nous foutre la paix » - « Dis donc toi, l'adjupète, y en a marre » - « Tue-le, le mec, ta gueule bébé », puis subitement, plus rien, le calme est revenu.

L'adjudant qui connaît son monde, n'insiste pas outre mesure, car il sait fort bien qu'après les propos aigres-doux, chacun aura à cœur d'être présent au rassemblement ?

C'est ce qui se produit au bout d'un quart d'heure.

- « Et voilà, ajoute-t-il bon enfant : Faut qu'ils rouspètent, peuvent pas faire autrement. Ah ces Français ! Qui comprendra jamais ce tempérament ? »

Après un séjour prolongé devant le portail de la grange, les hommes se plaignent de la lourdeur du sac. Pourrait-on pas mettre sac à terre?

Notre demande a été entendue, les sacs sont posés en attendant que sonne le départ.

Les ordres, contre-ordres se succèdent sans arrêt. Le contraire eut étonné, car dans l'armée c'est simplement une distraction pour le troupier. Et puis, il ne faut pas que les hommes tombent dans la mélancolie ! De cela, on s'en moque, comme d'ailleurs de tous les ordres (casse-noisettes).

Notre camarade Turpin, lui, ne s'en fait pas. Victorine au bec, il a un sourire narquois qui lui fend la bouche jusqu'aux oreilles. Cela le fait ressembler à un singe qui voudrait sourire. Il interpelle son voisin qui, lui, est plutôt triste (et il n'est pas le seul !).

Ce dernier, père de famille, ne vit que pour sa femme et ses deux enfants, aussi, en a-t-il gros sur le cœur en pensant à eux ! La direction que nous allons prendre tout à l'heure n'est pas pour lui ôter le cafard, les quelques paroles qui sortent de sa gorge sont empreintes de râles qu'il cherche à atténuer, mais nous ne sommes pas dupes.

- « Allignez-vous par quatre, fixe, repos. »

L'adjudant, dont c'est le rôle, s'occupe de compter les hommes de la compagnie : « 5ème Compagnie, manque personne, mon Capitaine ! »

- « C'est bien, répond l'officier : En avant, pas de route. »

Et voilà le départ amorcé. De chaque grange sortent des hommes d'autres compagnies soumis aux mêmes ennuis.

Chaque compagnie se rend à un endroit prévu à l'avance où aura lieu le rassemblement et le vrai départ.

Après une attente de longue durée, voilà enfin le départ pour la fête... Les chaussures neuves blessent bien les pieds, le repos prolongé a amenuisé nos forces inactives, le froid est vif, et pourtant, la sueur perle au front.

- « Halte ! Qu'est-ce que c'est ? »
- « Rien, simplement l'arrivée à destination à un point d'embarquement. »

Au loin, on entend un roulement de véhicules automobiles. Ce sont des camions, camionnettes, et aussi quelques voitures automobiles, mais qui ne nous sont pas destinées. -« D'ailleurs, nous n'en voudrions pas, murmure Pellat, ça va trop vite et nous serions trop tôt à Verdun. »

Or, rien ne presse pour assister au spectacle, nous nous contenterions de nos fourgons, au moins, avec eux, on ne risque pas la panne, et cela ne nous déplairait pas !

Face aux camions, les hommes attendent le signal de prendre place dans un véhicule pouvant à peine contenir vingt hommes. Ce sera presque le double qui y sera pressé à grand renfort de « Serrez, serrez encore, encore un petit effort, il y a de la place, que diable », gueule le juteux !

Une voix venant du fond du véhicule se fait entendre : « Viens-y donc voir, corniaud ! »

- « Quoi, quoi, riposte notre juteux, qui est-ce qui se permet … », il n achève pas la phrase. Aucune réponse ne vient, et on oublie.

Enfin, ça y est, le camion est plein, les hommes, tassés tels des anchois en boîtes, supportent mal ce pressurage.

- « Ah ! les vaches, ronchonne Lulu, pour un peu, il allait encore en emmagasiner quelques-uns de plus. Ah non, en v'là assez ! »
- « Continue, mon vieux, ricane son voisin. Quand tu le répéteras cent fois, rien n y changera, tu le sais bien que l'armée est corvéable et compressible à merci ? »
- « Arrête, clame Bébert, on va pas s'engueuler, pas la peine. A quoi ça sert de chialer ? »
- « Mais je chiale pas, répond lulu, je dis simplement ce que j'en pense, je dis tout haut ce que les autres pensent tout bas, voilà le secret »

Le trajet est long. Ballottés dans des chemins tortueux, le besoin se fait sentir de lever la patte, mais des arrêts, faut pas y compter ! Alors? Chacun a son tour, arrose la paroi du véhicule dont le plancher ruisselle dans une atmosphère de purin.

- « Tout de même, reprend Lulu, on peut pas pisser par la fenêtre, puisqu'il y en a pas, et encore moins dans la culotte ! »

Le convoi s'arrête, ou plutôt ralentit son allure, car des pièces d'artillerie de gros calibre occupent une partie de la route.

Ces batteries ne cessent de tirer sur le secteur ennemi où l'on entend des éclatements.

Plus loin, une seule pièce, un seul homme en bras de chemise, exécute les mouvements de tir ; son visage ruisselant de sueur, les yeux sortant de leur orbite, le font ressembler à un dément. C'est en effet un fou, seul rescapé de sa batterie, les autres gisent à terre, morts ou horriblement blessés ; les pièces ne forment plus qu'un amas de ferraille.

Quel triste spectacle pour des hommes allant au feu ! Quelle impression de détresse que ces chevaux éventrés, déchiquetés, réduits en une bouillie sanguinolente !

Notre calvaire ne fait que commencer. Que sera-ce plus tard ? N'y pensons pas, il sera toujours temps d'y songer, pas un de nous n'étant exempt de toute cette boucherie.

C'est enfin l'arrivée à destination à l'orée d'un bois. Ce bois, occupé en partie par notre artillerie, est le point de mire de l'artillerie adverse. C'est un roulement continu de tonnerres et d'explosions qui se mêlent.

Plus d'illusions à garder, c'est bien dans le secteur de Verdun que nous mènent nos pas. Ce nom de VERDUN résonne lugubrement à nos oreilles et évoque en nous la TERREUR.

Depuis le 21 février 1916, les journaux ne parlent que de l'attaque allemande dans cette région, avec des moyens de combats inconnus à ce jour.

Rassemblés à quelques kilomètres du Front, nous reprenons le collier, c'est-à-dire, le sac au dos.

La marche est longue, le sac est lourd, les chemins sont dans un état impraticable, des hommes tombent, les uns de fatigue, les autres par blessures de chaussures. Chaque pas nous rapproche de l'enfer. 1l fait nuit lorsqu'une borne routière, encore debout, nous apprend que nous traversons le village de DOMBASLE.

Le village a souffert. Ces bombardements incessants ont réduit le pays en ruines et en cendres. Quelques rares maisons sont encore debout, ne tenant que par miracle. L'église, seule, a été en partie épargnée et sert de refuge aux blessés qui y reçoivent les premiers soins.
Je note au passage, devant l'église, un éclairage à la bougie fixée dans le col d'une bouteille.
Les cris des blessés parviennent jusqu'à nous, les majors et infirmiers ont une tache rude à remplir. De nouveaux blessés affluent à la porte du sanctuaire, plus de places disponibles. Ils resteront à la porte jusqu'au moment où un convoi en partira pour une région moins meurtrière.

Ce décor hallucinant n'est pas pour nous mettre du baume au cœur, mieux vaut fuir ailleurs, n'importe où, mais pas dans ce milieu de souffrances. Nous ne sommes d'ailleurs, que de passage, et n'attendons qu'une accalmie pour aller de l'avant.

Notre rôle étant de relever une unité engagée, ce soir, à la nuit, coûte que coûte, nous devrons faire la relève. A la sortie du village, nous fonçons, tête baissée, sous l'orage de fer et de feu qui nous poursuit, et partons vers le lieu de notre prochain séjour, y arriverons- nous ?

Celui qui nous conduit a pris la tête du bataillon, sabre au clair. C'est le Commandant Imhaus de Mahy, vieux sexagénaire ayant perdu deux de ses fils dans le secteur.

- « Je veux venger mes fils, dit-il, et je les vengerai, coûte que coûte dussé-je y mourir ! »

C'est d'ailleurs dans ce but qu'il a pris la tête du bataillon : « C'est ici que je mourrai !» et de brandir son sabre en faisant force moulinets. « En avant, les enfants, sus à l'ennemi, nous les aurons, suivez- moi et vive la France ! »

- « Mon commandant, hasarde un officier, nous allons être repérés, voyez déjà les obus nous entourent de toutes parts. »

Peine perdue, notre chef est heureux, jusqu'au moment où un obus de gros calibre éclate près de nous.

Comment n'avons-nous pas été tous tués par la chute de se mastodonte ? On se le demande. Seuls, quelques blessés, et beaucoup de mottes de terre.

- « Ils sont si maladroits, clame notre chef, en avant ! »

Les éclatements se succèdent, nous n'avançons plus qu'à la lueur des éclatements. C'est incroyable de passer à travers la mitraille. Esnes, village en ruines, nous accueille, le bombardement redouble d'intensité. Que sera-ce là-haut ? Une accalmie serait la bienvenue, mais rien ne laisse supposer un arrêt de la mitraille, même momentané.

Rassemblés sur la route de Esnes à Malancourt, nous subissons un bombardement effroyable, d'obus de tous calibres. Ces mastodontes de l'air nous arrivent en un miaulement, avant d'exploser dans un vacarme épouvantable. De gigantesques entonnoirs sont creusés par ces diaboliques engins de mort qui logent, par moments, morts et vivants.

En avant de nous, un de ces monstres vient de choir sur une batterie de 75 réduisant à néant hommes, chevaux et matériel, dans un enchevêtrement de bouillie sanglante. Le spectacle, visible pendant l'éclatements d'obus, montre les entrailles des bêtes mêlées à celles des hommes. Les chevaux blessés hennissent au passage, pendant que les artilleurs encore vivants, demandent qu'on les achève.

- « Je souffre trop, crie l'un d'eux, par pitié, achevez-moi. »

Un autre, moins atteint par la mitraille, a le cerveau détraqué « Voyez, les gars, le beau feu d'artifice, dit-il, dans un rire démoniaque ; c'est la fête au Champ de Mars. »

- « Un parisien, sans doute, me dit mon voisin. Dans le fond, il souffre moins que les autres, puisqu'il a perdu la raison. »

Les chutes ne cessent pas, la terre s'entrouvre, comme pour nous y ensevelir, et rien à faire qu'à marcher « chair à canon ». Se peut-il qu'au vingtième siècle des hommes s'entretuent dans cette affreuse boucherie ? Mais pourquoi, Grands Dieux, ce massacre ? Après la guerre viendra la paix, alors ? Les peuples se seront réconciliés et à quoi aura servi ce carnage ?

Ces pensées sont l'effet de cerveaux meurtris, les hommes ne sont plus que des bêtes, et encore, parmi ces derniers, existe-t-il un sentiment de pitié ?

Un moment après, c'est à notre tour de recevoir un obus de plein fouet qui a fauché quelques hommes, dont on ne retrouvera pas de traces, hachés, brûlés, volatilisés ! Que sont-ils ? Plus rien, c'est le néant. Peut-être plus tard, retrouvera-t-on, pour une identification, une plaque métallique sur laquelle on lira le nom, régiment, etc ... Ce sera tout, des restes du disparu.

Nous n’entendons plus les cris de notre chef. A-t-il disparu lui aussi ? On ne le saura que plus tard.

Après maintes péripéties, nous parvenons, on ne sait comment, au cimetière de Malancourt : troupes mélangées, hétéroclites, dans un état de démence.

A travers les éclatements, on distingue des débris de pierres tombales enchevêtrés de ferraille sur lesquelles je bute et m'allonge sur un cadavre dont j’effleure le visage. Tel un ressort, je me relève malgré le poids du sac et, d'un revers de manche, j’essuie de mes lèvres une bave sanguinolente. Trois jours après, j’avais encore l’impression d’avoir sur ma bouche, ce liquide d’outre-tombe.

Il va faire jour. Arriverons-nous à nos emplacements ? Espérons-le, car après, ce sera trop tard.

Heureusement pour nous, une estafette nous attend, qui nous conduira en droite ligne à notre secteur.

COTE 304

Nous voilà enfin rendus à destination. La colère allemande n'a pas cessé pour autant. Le bruit est infernal, les opérations de relève se déroulent en pagaille, les consignes sont passées rapidement par les relevés qui ne demandent qu'à fuir le plus loin possible de ces parages. Nos pertes ont été sensibles avant même d'être engagés dans le secteur. Que sera-ce plus tard ?

Nous occupons une tranchée allemande prise par nos prédécesseurs d'y a peu de temps.

- « Ouvrez l'œil et le bon, nous dit-on, car ici, ils sont mauvais comme la gale, ils ne digèrent pas la perte de cette tranchée et m'est avis qu'ils ne tarderont pas à contre-attaquer. »

Notre nouveau domaine est dans un état lamentable, les cadavres jonchent la tranchée, on ne pourra s'en débarrasser qu'en les balançant sur les parapets. Ces chairs humaines seront plus tard disloquées par leurs propres obus, et au bout de quelques heures, il n'en restera plus rien.

Nous héritons d'un abri construit par l'ennemi, il n'est pas très grand, il est vrai, mais solide et pouvant résister à certains calibres. Mais, - il y a toujours un mais - le hic est que les ouvertures qu'il comporte sont face à l'ennemi et que si les dites entrées venaient à être obstruées, ce serait l'ensevelissement, sans espoir d'en sortir vivants.

Drôle de pressentiment, car tout à l'heure, une des deux ouvertures sera bouchée par une masse de terre, dont plusieurs journées de travail n'arriveraient pas à se débarrasser.

Nous sommes au pied du village de Montfaucon qui nous domine de 340 mètres. Situé sur les Hauts de Meuse, il domine la plaine et gouverne à son gré les opérations. Cette colline est truffée d'abris en béton armé défiant les plus gros calibres. C'est, on le saura plus tard, dans une de ces casemates, que le Konprinz dirigea les opérations.

La première ligne allemande est au pied de la butte, à une cinquantaine de mètres de nos emplacements. En ce moment, quelques heures après la prise de possession de notre secteur, nous bénéficions d'une accalmie qui est la bienvenue et qui ne présage pourtant rien de bon.

Enfin, on verra bien, comme dit Turpin !

Occupés à casser la croûte, sans avoir pu même se laver les mains, après la funèbre corvée de tout à l'heure, les visages se détendent, les cigarettes et les pipes rentrent en action.

- « Ah ! comme elle est bonne Victorine, comme je vais te culotter ma vieille, t'en a bien besoin, car voilà quelques heures que t'as chômé. »

  Un coup de pinard, suivi d'un deuxième est accompagné d'une rasade de gnôle.
- « Ah ! la vie est belle, ose plaisanter « Gratte-Ciel » !
- « Ben, mon vieux, clame le bougnat (tout nouveau dans la compagnie), t'en faut pas beaucoup pour revenir à l'air libre, ma parole, on dirait que t'es à la fête ? »
- « Eh oui, tu l'as dit bouffi, à la fête aux flambeaux et aux étoiles ! »

Comme suite aux réflexions de notre ami, voilà que le bombardement reprend de plus belle dans notre secteur, bien entendu, car ailleurs, il n'a pas cessé.

Nous devinons les projets de l'ennemi qui, désirant reprendre le terrain perdu, amorce des tirs de repérage. Nous ne perdons rien pour attendre, car une fois les batteries en place, ce ne sera plus qu'un bref délai qui nous sera accordé, et alors, gare à la casse !

Enfin, nous n'y pouvons rien, organisons-nous du mieux possible pour parer au plus pressé, tenons nos armes prêtes à faire feu, et à la Grâce de Dieu !

ATTENTE DE RAVITAILLEMENT

Depuis plusieurs jours, nous subissons des bombardements effroyables ; les préparatifs de l'ennemi sont terminés, et nous attendons les évènements.

Les vivres de réserves prises au cantonnement s'amenuisent tous les jours ; de plus, ce n'est pas un ordinaire que de bouffer des sardines et du pâté, et cela sans pain.

Cette denrée est celle qui nous fait le plus défaut. Pour ma part,

J'ai encore de quoi manger pendant deux jours, mais après, si rien ne vient, ce sera terrible. Et un de nos camarades « reboussié» de nom et de fait, est dans l'obligation de ronchonner contre le ravitaillement.

- « Quel temps, Grands Dieux, voilà qu'il pleut, rien dans le ventre, alors je rentre.

C'est ainsi que s'exprime notre camarade qui, sa faction terminée, se retire dans l'abri. Il ronchonne à longueur de journée, pas mauvais camarade dans le fond, assez plaisant, mais en rogne contre tout et tous. Doué d'un bel appétit - il n'est pas le seul dans ce cas - il a une faim de loup, jamais rassasié, même quand le menu est abondant.

Les heures critiques que nous vivons, sous l'avalanche et la débauche de munitions nous ont causé pas mal de pertes et surtout en blessés. Pour ces derniers, il est presque impossible de les évacuer, et aucun renfort n'est prévu avant la relève, ce qui suppose une pénurie de combattants.

Le ravitaillement en vivres est presque épuisé. Une corvée partie, paraît-il (on n'en est pas sûr), n'a pas encore donné signe de vie.

Les hommes exténués par les bombardements, la pluie et le manque de vivres, sont dans un état lamentable. Le cafard s'ajoute à tous ces maux. Quelle vie ! Quelle sera la suite à tous ces malheurs ?

La nuit fait son apparition. Peut-être la corvée arrivera-t-elle à destination ? Nous le souhaitons ! L'eau est absente, les bidons sonnent le vide, et les palais sont desséchés, afin de nous humecter le gosier, nous en sommes réduits à sucer les rondins humides des abris ! Ce n'est pas une solution, et rien n'apparaît à l'horizon. La faim, la soif, le danger, tous les maux de la terre sont coalisés contre nous. Est-il certain que nous serons ravitaillés ? Rien ne le dit jusqu'à preuve du contraire. C'est un problème quasi insoluble, c'est le nerf de la guerre. Pas de ravitaillement, pas d'hommes l

Pour ma part, ainsi que pour mon camarade Teyssère, il nous reste encore quelques croûtons de pain, humides, moisis, et quelques morceaux de chocolat. Il est vrai qu'au départ, nous avons pris le maximum, et bien nous en a pris, car sans cela . . .

Après ce frugal repas (comparé à ceux qui n'ont rien), le moral remonte lentement quand nous apprenons à l'instant, que le ravitaillement est arrivé au Commandant de Compagnie, ce qui fait sourire notre poète en pensant à ce qu'il va s'empiffrer . . . comme il dit ...

C'est aujourd'hui le 28 mars 1916, le temps est toujours pluvieux comme à l'habitude, ce qui rend les esprits grognons. Par contre, le silence est d'or, ce qui surprend beaucoup.

Par quel hasard le tintamarre a-t-il cessé ? La guerre n'est pas terminée, non, elle continue, mais ce calme ne nous plait qu'à demi ! Qu'en dis-tu Cartoux ? Hum, pour moi, c'est le calme avant la tempête.

- « C'est la contre-attaque qui va se déclencher, ajoute Teyssère. » Mon voisin garde le silence, mais n'en pense pas moins.

Quant à Millou, il est de l'avis général : « C'est contre nous que l'affaire se présente ». Pour Double Mètre : « Qui vivra, verra ! »

- « Je suis d'avis, dis-je à mon tour, que nous ne perdons rien pour attendre, je voudrais me tromper, mais . . . »
- « Peux-tu dire pourquoi, interroge Bébert ? »

- « Eh bien, mon vieux, as-tu vu l'ennemi perdre une tranchée sans essayer de la reprendre ? Non, jamais ». C'est impensable, c'est une loi commune, aussi bien chez eux que chez nous, ceux qui donnent ces ordres ne peuvent rester indifférents à la perte de terrain, il y va de leur avancement et aussi des citations ! »
- « Et puis, que veux-tu ? ce ne sont pas eux qui attaquent, alors. »
- « T'as raison, mon vieux, approuve le bougnat. »
- « Il y a autre chose qui entre en ligne de compte, ajoute l'instituteur. Pour attaquer, il faut une préparation, et croyez-moi, les allemands sont moins bêtes qu'on voudrait nous le faire croire ! rendez-vous compte du matériel qu'exige une attaque : des munitions à pourvoir pour des milliers de bouches à feu, du ravitaillement de la troupe, des ambulances pour les blessés, etc ... etc .. . et cela dans des chemins boueux où les véhicules s'enfoncent jusqu'au moyeu ! »

Bon, pour le moment, le calme règne, laissons tomber et attendons le ravitaillement. L'un de nous se décide, c'est l'affamé, le ronchon qui va courir le risque d'aller jusqu'à l'abri du Capitaine, afin de réclamer la pitance. C'est le caporal d'ordinaire, un Lyonnais, qui le reçoit :

- « Que veux-tu ? »
- « Ben, le ravito ? Parait qu'il est ici, et on n'a rien croûté depuis vingt quatre heures »
- « Mon vieux, je regrette, répond le cabot, je ne dois faire la distribution que sur ordre du chef. Or, le piston n'est pas là, attend son retour. »
- « Ben, t'as croûté toi, non ? »
- « Bien sûr, mais je te répète que je ne peux te donner satisfaction. »

Et voilà notre affamé qui revient, la mine basse.

- « On attend l'ordre, qu'il raconte, le chef est absent, ceinture sur toute la ligne. »
- « « Ah, c'est marrant, faut toujours qu'il y ait un corniaud pour empêcher la bectance. C'est le bougnat qui se dégonfle. »
- « Tu l'as dit bouffi, ajoute Millou, et l'orage qui s'annonce dit il, faisant allusion aux chutes de gros calibres qui ont repris depuis quelques instants, n'est pas pour arranger la situation. Ce sera macache pour la boustifaille. » Des mottes de terre tombent de toutes parts, sur les casques.
- « Tir de repérage, annonce Martin. Attention à la suite ! »

Ça ne tarde pas, un deuxième, puis un troisième obus jaillissent sur nos arrières.- « Chacun à son poste, les autres à l'abri, crie le chef. »

C'est un déluge de fer et de feu qui s'abat sur nous. Je suis désigné en compagnie d'Esther pour surveiller une partie du secteur. Nous parvenons difficilement à nos emplacements, et relevons deux camarades qui ne refusent pas notre offre et disparaissent vivement.

Le terrain est méconnaissable, des cubes de terre de plusieurs mètres cubes forment de petites montagnes et vallées qu'on ne peut franchir qu'en les contournant, ce qui allonge le parcours.

Nous voilà installés, plutôt mal que bien, nous aménageons un genre d'abri avec les moyens du bord, c'est-à-dire avec les matériaux se trouvant sur place, formant un genre de cabane recouverte de quelques rondins couverts d'un peu de terre.

Rien ne bouge chez l'ennemi qui, comme nous, doit se tenir terré, car la riposte de notre artillerie ne laisse rien à désirer.

Dans le tintamarre qui règne sur cette partie de terrain, nous sommes comme deux naufragés sur un bateau en dérive quand, soudain, nous nous sentons soulevés de terre et retombons brutalement. Aie, aie. aïe ! . . .

- « Qu'est-ce que c'est ? Je n'y vois plus, crie Esther. »

Moi non plus. Une âcre fumée nous prend à la gorge, nous laissant l'impression d'être aveugles et enterrés. C'est, en effet, un commencement d'ensevelissement qui se prépare après la disparition des vapeurs.

Pour ma part, je n'ai que les jambes prises sous une épaisse couche de terre, j'ai les mains libres, ce qui me permet de me dégager assez rapidement.

Mon camarade Esther n'est pas dans le même cas. Pris sous une avalanche de matériaux, il a presque perdu connaissance. Je le secoue un peu, lui fait ingurgiter de force une rasade de gnôle, ce qui semble lui être favorable. Il revient à lui, me priant de le dégager, ce que je fais aussitôt en lui libérant d'abord les bras. Pas blessé Esther ?

- « Non , me dit-il, mais, mais », il bafouille, et finit par reprendre ses sens.

Alors, à tous deux, dans un vacarme épouvantable, nous entreprenons un travail de dégagement qui semble durer des heures. Enfin, nous sommes sains et saufs, pour le moment, c'est l'essentiel.

Relevés par deux camarades, nous ne nous faisons pas prier pour fuir ces parages en nous réfugiant dans l'abri encore intact. Nos visages noircis attirent la curiosité de nos camarades. « Qu'avez-vous fait pour être si noirs ? »

Nous n'avons pas le temps de raconter, n'ayant pas l'esprit à la rigolade.

« Ben, on a été ensevelis à demi, un point c'est tout. »

Quant aux boches, si on ne les voit pas, on les sent ! .. .

Ont-ils attaqué ? Pas pour le moment, mais ça ne peut tarder ! Il n'y a qu'à attendre ! Notre repos est dans l'abri, où tassés comme des sardines dans un baril, les minutes s'écoulent rapidement. Les sentinelles sont relevées tous les quart d'heure, afin que chacun y passe à tour de rôle.

Vers les trois heures de l'après-midi, notre tour arrive à nouveau sans qu'on l'ait sollicité, on préférerait rester à l'intérieur, mais étant tous logés à la même enseigne, il est juste que chacun fasse son devoir.

Pour cela, nul ne songe à enfreindre le règlement. C'est là l'esprit du combattant dans des circonstances exceptionnelles.

Le terrain bouleversé n'est plus reconnaissable. Le trajet est long pour franchir les masses de terre et de boue qu'il faut contourner pour revenir presque à son point de départ.

A peine sommes-nous installés à nouveau, que des cris inhumains se font entendre tout près de nous. Que penser de ces cris ? Quelque blessé ? Les cris redoublent. Cela provient d'à côté, mais nous ne voyons rien.

- « Je vais voir, me dit Esther, pendant que tu surveilles le terrain. »

Il revient presque tout de suite, tout tremblant de frayeur : « C'est Millou, me dit-il, d'une voix apeurée, il est pris sous un amoncellement de terre et matériaux qui menacent de l'ensevelir à jamais ! »

En effet, le cas de notre camarade est grave ; pour le dégager, nous risquons l'effondrement qui, s'il se produit, mettra fin aux souffrances de Millou.

Tout en discutant, et sous un feu d'enfer qui n'a pas cessé, nous travaillons à libérer ses bras, mais, quelle tâche dans de pareilles conditions, que d'arriver à un résultat ! Enfin, les bras sont libres, c'est déjà une légère amélioration de son sort, mais le corps est, resté pris sous les décombres. Heureusement pour lui, une tôle lui sert de couverture, ce qui l'empêchera d'être étouffé. Sa tête émerge des matériaux, il ne souffre pas, dit-il, mais quant au moral, il est bien bas.

On le comprend sans peine !

Le bombardement s'est amplifié, il atteint maintenant son maximum avant le déclanchement de l'attaque.

- « Pas blessé Millou ? »
- « Non, mais . . . »

Ses yeux fixent quelque chose derrière nous. Serait-ce le délire ? Non, une voix inconnue nous parvient dans le vacarme : « Soldats, c'est très bien ce que vous faites, là sous la mitraille, vous avez bien mérité de la Patrie. Vos noms, je vous prie ? » dit-il en nous tendant un papier et un crayon.

- « Esther, Malavialle, 5ème Compagnie 163°. C'est le Commandant Imahus-de-Mahy qui ajoute : « Proposés pour la Médaille Militaire. »

Que peut-il bien faire dans ces moments infernaux ? Pourquoi ne reste-t-il pas à son poste en attendant l'attaque ? Il ne se soucie que d'une chose, le bien-être de ses soldats, il vit avec eux, et non dans un abri.

C'est sa tournée d'inspection, rien ne le rebutera, même le danger croissant, on ne peut qu'admirer ce soldat qui, à son âge, pouvait prétendre rester loin du feu, mais son tempérament le lui défend,

- « Je suis et je reste avec mes hommes », il se ferait tuer qu'on n'en serait pas surpris.

Il est déjà passé à travers la mitraille dans des circonstances qui laissent rêveurs !

« Alerte ! » Le cri est poussé par un guetteur. Chacun s'affaire à cette annonce, la pièce se joue sans entr'acte, les évènements se précipitent. Fusil en mains, la musette pleine de grenades, tous les hommes valides sont à leur poste !

Malgré toute notre attention, rien n'indique la présence de 1'ennemi. Serait-ce une fausse alerte ?

- « Sans doute, émet Cartoux, c'est encore un cornichon qui a crié pour nous flanquer la frousse. »

Personne ne répond, mais il n'y a pas de fumée sans feu. Ouvrons 1'œil et le bon !

Dans un terrain bouleversé par des dizaines de milliers d'obus de tous calibres, on doit faire une part des visions dantesques troublant la vision des hommes à telle enseigne qu'on ne peut distinguer le vrai du faux.

A vingt mètres, l'ennemi peut être caché à notre vue, derrière ces montagnes de terre, et ne se montrer que par intermittence.

Le lyonnais parti voir si l'ordinaire allait être distribué n'étant pas revenu, le lieutenant demande de ses nouvelles. « Quelqu'un a-t-il vu cet homme ? »

Aucune réponse ne venant, un autre lyonnais s'écrie : « Je l'ai vu, moi ! » - « Où l'avez-vous vu ? » - « Ben, voilà, je ne sais comment m'expliquer, dit-il en bégayant . . . »

Notre ami est tout retourné, son visage a pâli, ses traits tirés, il se trouve sous le coup d'une profonde émotion, il balbutie des mots sans suite et n'ayant aucun sens.

Le chef, d'une voix paternelle, invite notre camarade à boire une gorgée de gnôle, qu'il vient de lui verser dans son propre quart, « Tenez, avalez ça, mon garçon, pour vous remettre de vos émotions. »

Après l'absorption du précieux liquide, ses joues se colorent, ses yeux vitreux redeviennent normaux, un soupir s'exhale de sa poitrine. Il a un petit rictus, presque un sourire et va raconter son odyssée.

Il n'en a pas le temps, un autre guetteur croit avoir aperçu l'ennemi à travers les obstacles.

Encore une fausse alerte, c'est la guerre des nerfs, mais, Bon Dieu, qu'on en finisse au plus tôt, qu'ils se montrent ces cochons-là, qu'on y rentre dedans, crie Santoni, mais ne jouons pas à cache-cache !

Paroles inutiles, mais qui soulagent le guerrier. Ça fait du bien d'évacuer le trop plein de bile qui vous étouffe, c'est la raison pour laquelle, au cours des attaques, le fantassin crie à tue-tête « A l'assaut ! ». Ce ne sont pas ces paroles qui arrêteront l'envahisseur, bien sûr, mais explique qui pourra ce besoin d'extirpation.

A présent, le bombardement atteint son apogée. On ne s'entend plus, tant le vacarme est épouvantable. Les blessés s'accumulent dans ce qui reste de nos positions. Quelques tués

seront déchiquetés sous les coups répétés de chutes d'obus, et leurs restes ne seront plus que des lambeaux accrochés aux fils de fer.

C'est épouvantable. Les nerfs sont à bout, mieux vaudrait se trouver face à face avec l'ennemi et défendre sa peau, mais là, rien à faire, qu'attendre !

Notre chef profite d'un semblant de répit pour faire raconter à notre ami où et quand il a vu son camarade et ce qu'il faisait.

- « Ben, mon yeutenant, il ne faisait rien, et pour cause ! »
- « Comment, mais alors, vous lui avez parlé ? Je suppose qu'il vous a raconté ? »
- « Rien de rien, vu que le copain, il était clampsé ! . . . »
- « Ah ! fait l'officer, il était donc mort ? »
- « Eh oui, il est mort, et puisque vous y tenez, j'vas vous dire : Tout à l'heure, je ne sais si c'est la peur ou autre chose, mais v'là que je ressens un gargouillement dans les entrailles, je me dirige vers feuillées, mais dans tout ce micmac, j'arrive pas à trouver ces sacrés chiottes.
- « Je tourne, je retourne, et v'là enfin que je parviens à destination.»
- « Activez mon gars, faites vite, car l'attaque va se déclencher. »
- « J'y arrive, mon yeutenant. Je me précipite, mon falzar à la main, mais oh ! v'là qu'il y a un locataire. Dépêche que j'y dis, ça presse chez moi ! Pas de réponse, ça me parait drôle qu'y réponde pas ? Et dis donc, vieux, t'as pas terminé ? J'attends la place au confessionnal, grouille toi, allons grouille toi que j'y fais d'une tape sur le crâne.
- « Je recule aussitôt devant l'horrible spectacle qui s'offre à mes yeux. Sa tête s'est repliée sur son dos, ne tenant que par une mince lanière de chair. Affolé, j'ai rentré ma colique, et me v'là. »

L'officer reste figé sur place : « Ah ! le brave garçon, dit-il, et il n'aura pas même une modeste sépulture, c'est une perte pour la section, un brave entre tous les braves . . . »

Il ne termine sa phrase qu'à demi. Le cri de « Aux armes ! » vient de retentir pour la troisième fois, répété par plusieurs hommes. Voici venu le moment crucial !

MOMENT TRÈS CRITIQUE

Chacun à son poste attend les évènements de pied ferme. Il va falloir vaincre ou mourir. Jamais ces deux mots n'ont résonné aussi lugubrement à nos oreilles. Le cœur bat dans la poitrine à la vue de la ruée sauvage qui s'avance dans notre direction. Nous faisons feu de toutes pièces, arrêtant net l'attaque.

Des hommes tombent, face contre terre, d'autres s'affaissent bras levés, mais le flot humain est ininterrompu, des renforts surgissent de partout, mais enfin, l'ennemi est stoppé sur place.

Pas pour longtemps, car il sent que notre défense faiblira par la suite, c'est ce qui l'incite à poursuivre son attaque. Il ne cesse de pleuvoir, rendant la marche de l'assaillant très lente. Nos armes sont surchauffées, les canons de fusil sont portés au rouge vif.
Ah ! s'il pouvait faire un orage ! Peut-être arrêterait-il l'ennemi, mais ce miracle se produira-t-il ?

Soudain, la canonnade a cessé sur nos lignes, la parole est à l'infanterie pour défendre le terrain. On croit remarquer une légère hésitation de la part de l'adversaire, il faut avouer que les pertes sévères qu'il a subies du fait de notre riposte, ont peut-être incité l'Etat-major allemand à une grande prudence.

De toute façon, nous restons vigilants, et nous ne tirons plus au hasard, ce qui permet de refroidir nos armes.

De notre côté aussi, les pertes sont sensibles. Plus de blessés que de tués, mais, par contre, nous ne pouvons compter que sur nous-mêmes. Aucun secours n'est permis pour nous délivrer. Toutefois, une soudaine apparition se manifeste chez les allemands qui usent maintenant de grenades.

Les éclatements se succèdent à vitesse accélérée, faisant encore des blessés dans nos rangs, réduisant ainsi notre défense ; de plus, on n'aperçoit plus aucun ennemi !

C'est de la magie? Vraiment, il faut leur rendre cette justice, que ce sont de véritables guerriers.

Le massacre de tout à l'heure a obligé l'ennemi à une nouvelle tactique qui nous déroute. C'est une guerre de cache-cache, nos voisins ne circulent plus qu'à l'abri des blocs de terre qui forment paravent, et de derrière lesquels, ils nous balancent leurs grenades. Que faire contre cette nouvelle tactique ?

Nos armes se sont tues, nous attendons, cachés par les défenses, naturelles du terrain. Mais, que diable, on ne les voit: plus, où sont-ils ? Les munitions doivent être épargnées, attendons ! Tout cela paraît louche. Qu'attend l'ennemi pour attaquer à nouveau ? Nous restons sceptiques en ce qui concerne leur attente. Ce n'est certes pas la peur qui les retient, non, nous les connaissons trop pour que pareille pensée vienne effleurer nos cerveaux, mais encore, que mijotent-ils? Ils ont probablement reçu des ordres, sachant par avance que notre résistance sera vaine et qu'il serait téméraire de faire massacrer des hommes inutilement.

Attentifs aux moindres mouvements, nos cerveaux travaillent, c'est encore pire que la mort, cette attente dans l'incertitude. Soudain, une idée a germé chez nous. « Et si l'ennemi cherchait l'encerclement ? Qui sait ? Avec lui, rien ne peut nous surprendre. Veillons !... »

Des cris gutturaux surgissent de toutes parts, en plus de la vague d'assaut qui nous fait face, rien à faire pour sortir de ce cercle infernal qui se referme sur nous inexorablement.

- « Et bien, lance un des nôtres, voici la fin qui se prépare, faisons payer cher aux allemands le fruit de leur conquête ! »

Disposés en carrés, nous faisons feu à volonté avec les grenades en notre possession. La fusillade est nourrie, chaque coup porte, mais le flot est continuel, la sueur perle sur tous les fronts, des hommes tombent, d'autres les remplacent, et le combat continue. Chez nous, tout homme hors de combat est une force en moins, la situation est désespérée, un miracle ne

peut se produire. L'issue de la rencontre est claire, lentement, mais sûrement, chaque mètre carré de terrain est payé très cher par l'assaillant, mais cela ne fera que retarder le résultat.

- « Encore un effort, crie l'un des nôtres, nous les tenons à la grenade ! » Paroles inutiles, sans doute, mais qui ravivent nos cœurs.

L'ennemi ralentit son avance, la boue étant pour lui un boulet à traîner, alors que nous sommes immobiles et libres de nos mouvements. De plus, nos armes brûlantes risquent de s'enrayer.

Mon fusil est hors d'état de service, un bouchon de boue m'a fait éclater le canon, heureusement pour nous, il y a les armes des blessés dont on s'empare à la hâte.

Allons-nous terminer le combat à l'arme Blanche ? Cela se pourrait, à moins d'évènements imprévus. L'ennemi n'est plus qu'à quelques mètres de nous, il arrive de toutes parts, resserrant le cercle qui nous entoure.

C'est d'une allure lente qu'il se meut, le fusil d'une main, de 1'autre une grenade. A cette faible distance, tous nos coups portent, les pertes sont sévères chez l'assaillant, mais cela n'arrête pas la progression. Face à la meute qui s'apprête à la curée, nous ne sommes plus qu'une poignée. De deux choses l'une : ou nous engageons 1'escrime à la baïonnette, et c'est la mort pour tous, ou nous levons les bras en signe de reddition.

Il n'est pas question de songer à la reddition. Ce serait lâche, et d'ailleurs, dans le feu de l'action, rien ne peut arrêter notre élan. Nous pointons donc, baïonnette en avant, et attendons de pied ferme.

L'instant est critique, l'ennemi ne tire pas, mais s'approche pour fermer la nasse dans laquelle nous sommes pris. C'est la fin des fins, pensai-je. Adieu à tous, nous ne pouvons que succomber sous le nombre. Hélas . . .

Soudain, une voix s'élève dans la mêlée, voix autoritaire s'il en fût, et dans notre langage : « Français, rendez-vous, il ne vous sera fait aucun mal. » C'est un alsacien qui vous parle, la partie est perdue pour vous, je réponds de vous tous, mais pas d'hésitation. Alors ? »

Un coup de feu répond à la question. C'est Santoni Bernardin, un Corse qui, à bout portant, vient d'abattre un allemand qui s'effondre à ses pieds. La réponse est vive chez l'assaillant, une grenade lui fracasse le bras qui pend lamentablement. Il s'effondre à son tour, perdant son sang en abondance.

Des grondements se font entendre chez les Fritz, furieux.

- « Vite, répète notre alsacien, il est encore temps. »

Cernés de toutes parts, aucun mouvement n'est permis. Inutile de discuter, nous sommes pris, d'ailleurs les allemands, grenade en mains, attendent notre bon vouloir de déposer les armes. Un geste nous montre même le chemin à suivre.

Je me vois, entouré par deux colosses, armés jusqu'aux dents, qui gesticulent, en me menaçant de la crosse de leur fusil. Que me veulent-ils ?

C'est encore notre alsacien qui calme leur ardeur tout en me priant d'ôter mon équipement et mes cartouchières que j'avais omis de déposer, dans la chaleur de l'action. Il nous accompagne vers l'arrière, désirant avant tout nous protéger contre l'ardeur belliqueuse de certains « tordus ». Ce sont ses propres paroles.

Avant de parvenir dans les lignes allemandes, notre alsacien ayant remarqué le numéro du régiment, me dit, tout de go : « A la mobilisation, j'étais garçon d'hôtel au Négresco, à Nice ! C'était la bonne vie, et maintenant ! Je n'ai pu rester en France à cause de ma famille qui se trouve en Allemagne, et à laquelle ma désertion eût pu coûter cher ! Pour vous, me dit-il, la guerre est terminée, vous pouvez souffrir peut-être du ravitaillement qui ne va pas fort, mais le danger n'y sera pas ! »

Sur ces paroles, il nous quitta pour reprendre sa place dans tes rangs. Nous regardâmes encore un tout petit moment, et je songeais que le destin est parfois bizarre.

Livrés à nous-mêmes, le regard perdu, hébétés, morts de faim, les lèvres séchées par l'odeur de la poudre, des boulets de boue aux extrémités, la capote alourdie par la fange, nous nous traînions vers notre destin, pauvres loques humaines.

Notre camarade Combarnous, de la 6ème Cie, me rejoint. Il est dans un état frisant la démence, il ne peut plus se traîner et me répète sans cesse « Je suis foutu ».

- « Allons, un peu de courage, mon vieux, nous sommes tous dans le même état, une seul moyen d'alléger le fardeau que nous traînons, c'est de couper le bas de la capote, ce que nous faisons sans tarder.

C'est environ une vingtaine de kilos de boue que nous rejetons, et, clopin, clopant, nous tenant tous les uns aux autres, nous parvenons à sortir de l'enfer.

Le calme règne pendant un certain temps, nos batteries ne peuvent tirer, car elles risqueraient de nous faucher avant d'être mis à l'abri à l'arrière. Et le calvaire se poursuit ; lentement, à bout de force, certains parlent de s'allonger et d'attendre la mort, il ne faut pas.

- « Un peu de courage, allons, nous arrivons à un certain endroit où quelques abris individuels nous permettent de reprendre haleine. »

Voilà que 1'artillerie, comme d'un commun accord, reprend son tir, nos batteries de 155 arrosent le secteur, alors que de son côté, 1'ennemi arrose le nôtre. C'est un cas de force majeure : pris entre deux feux, nous ne pouvons aller plus loin. Le plus dur reste à faire gravir sous la mitraille, et dans un sol boueux, la côte, haute de deux cent mètres environ, menant à Montfaucon.

Péniblement, le troupeau humain gravit les degrés du calvaire par des sentiers battus par notre artillerie. Arriverons-nous ? C'est la question que 1'on se pose ! Hélas, pas mal de camarades n'arriveront pas au but, les uns tués, les autres blessés et livrés à eux-mêmes. Quant aux rescapés, dont je fais partie, nous ne sommes plus qu'inconscients du danger, et marchant à l'aveuglette. Nous parvenons enfin à un endroit abrité de la mitraille. Exténués, morts de faim, frisant la démence, nous nous couchons sur place, dans la boue sanglante où gémissent les blessés.

Ce n'est que sous la pression allemande, des soldats du Front qui nous tendent une main fraternelle, que nous réussissons à nous mettre debout.

Nous ne trouvons chez le combattant du Front que de la pitié, aucun d'eux n'a le moindre geste envers les prisonniers, on reconnaît là l'esprit du combattant, bien différent de celui de l'arrière.

En attendant notre transfert à l'arrière, nous logeons dans des abris bétonnés dans lesquels séjournent des réserves allemandes, puis, nous subissons un interrogatoire en règle de la part du « Konprinz » qui, dans un français impeccable, nous fait certaines recommandations concernant notre cas.

Enfin, à la nuit tombante, c'est le départ à l'arrière, escortés par les « Hulans de la Mort », sinistres dans leur tenue, et féroces dans leur comportement ... Le casque orné de la fameuse « Tête de Mort », avec au-dessous deux tibias entrelacés, ils nous escortent, nous menaçant de leur lance.

L'allure, qu'ils voudraient plus active, reste au contraire, plutôt lente. Les privations de nourriture de vingt quatre heures et les efforts inouïs consentis pendant le déroulement dés opérations, ont fait de nous des loques humaines défilant, telles des bêtes de somme.

Ici se termine ma vie de guerre, vie de souffrance et de misères. Je ne souhaite à personne de vivre des heures si tristes et si cruelles que les dernières vécues dans l'Enfer de Verdun.

Rien de comparable à ce séjour forcé et pourtant, depuis la mobilisation, les rescapés jusqu'à ce jours, ont vécus de tristes moments, de dures batailles, des visions d'apocalypses,

mais encore, rien d'égal à ce nom de six lettres qui restera gravé dans ma mémoire jusqu'à la fin de mes jours : VERDUN !

*

* *